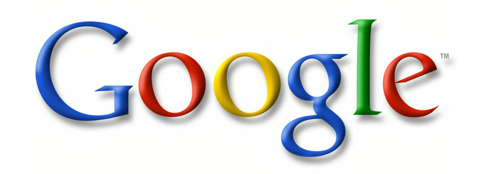
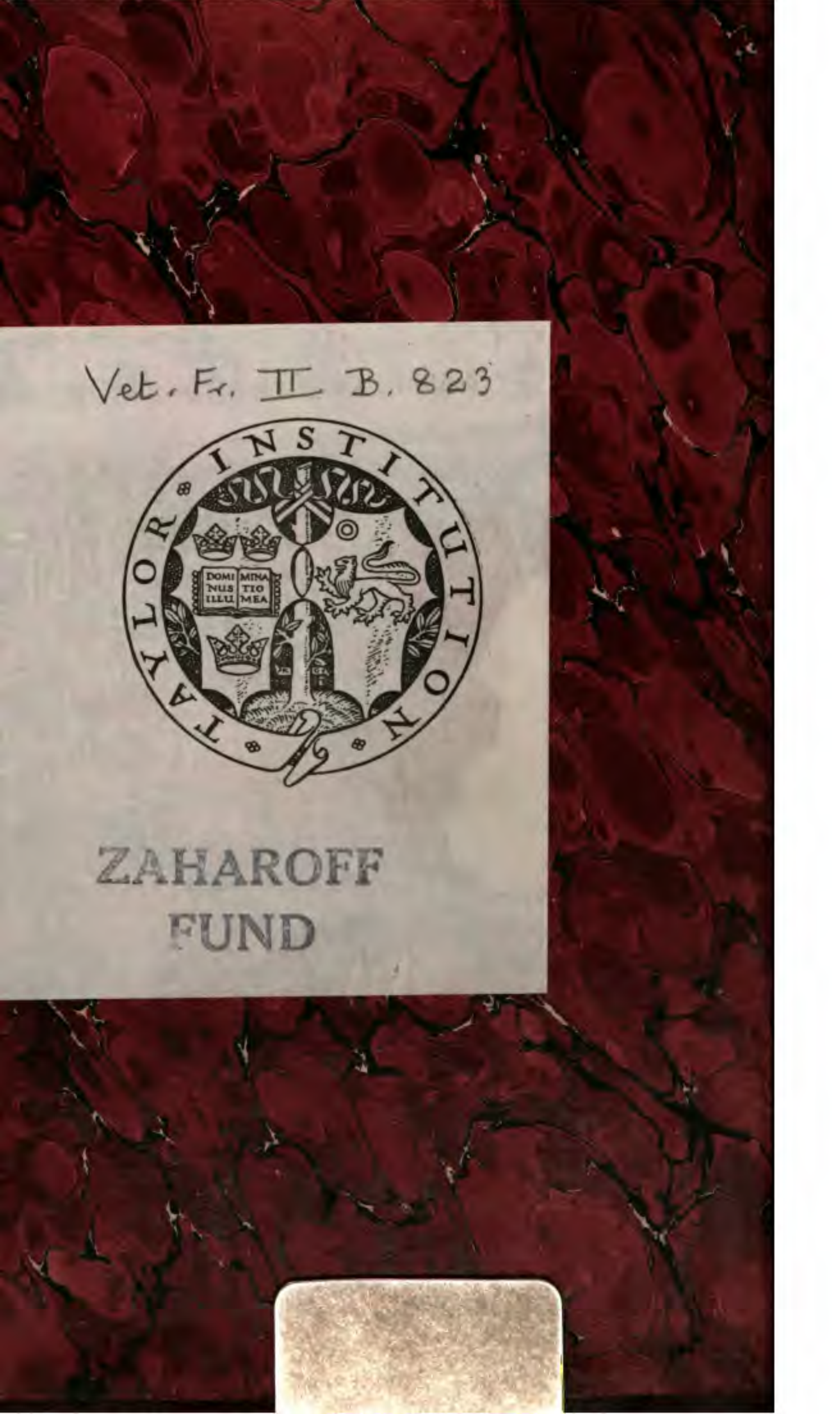
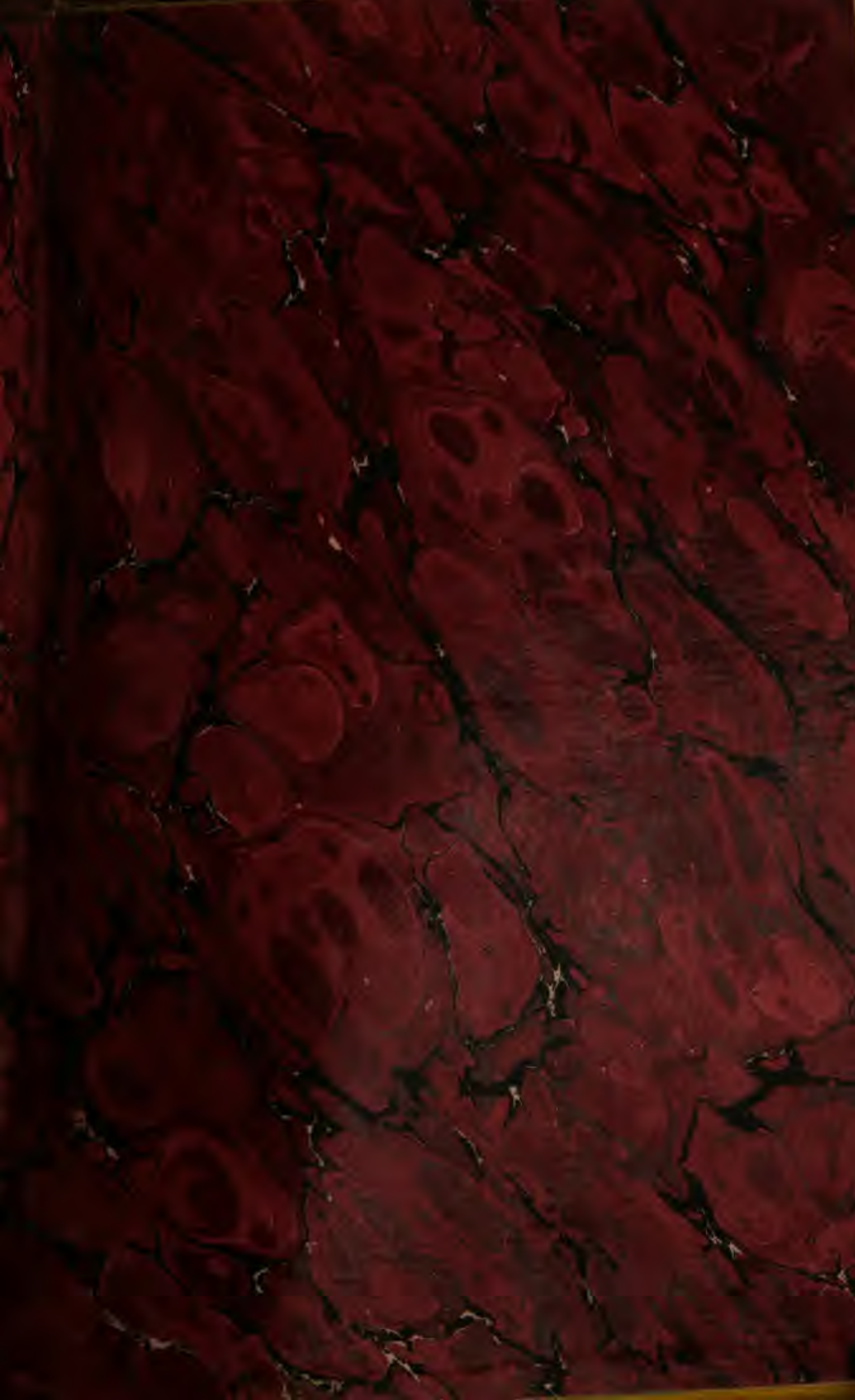





Vet. Fr. II B. 823
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
ZAHAROFF FUND



ŒUVRES

COMPLETTES

DE M. MARMONTEL.

TOME TROISIEME.



Ecce spectaculum dignum ad quod respiciat
intentus operi suo Deus: ecce par Deo dignum.
Vir fortis cum mala fortuna compositus.

BÉLISAIRE.

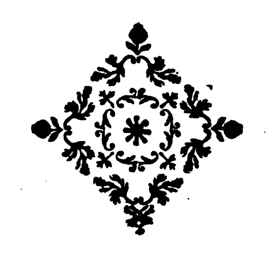
PAR M. MARMONTEL,
De l'Académie Françoise.

Non miror, si quandò impetum capit (Deus) *spectandi magnos viros, colluctantes cum aliquâ calamitate.*

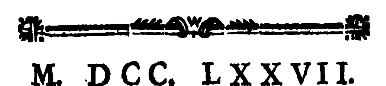
Sénec. De Provid.



TOME TROISIEME.

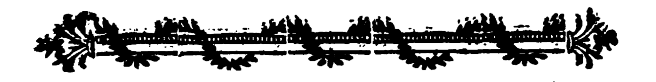


A LIEGE,
Chez BASSOMPIERRE, fils, Libraire.



M. DCC. LXXVII.


31 OCT 1974



PRÉFACE.

JE ſais, & je ne dois pas diſſimuler qu'on peut regarder le fait ſur lequel eſt établi le plan de ce petit Ouvrage, plutôt comme une opinion populaire, que comme une vérité hiſtorique. Mais cette opinion a ſi bien prévalu, & l'idée de Béliſaire aveugle & mendiant eſt devenue ſi familiere, qu'on ne peut guere penſer à lui, ſans le voir comme je l'ai peint.

Sur tout le reſte, à peu de choſe près, j'ai ſuivi fidélement l'hiſtoire, & Procope a été mon guide. Mais je n'ai eu aucun égard à ce libelle calomnieux, qui lui eſt attribué, ſous le titre d'*Anecdotes*, ou d'*Hiſtoire ſecrette.* Il eſt pour moi de toute évidence que cet amas informe d'injures groſſieres & de fauſſetés palpables, n'eſt

point de lui, mais de quelque Déclamateur aussi mal adroit que méchant (*a*).

Aucun des Ecrivains du temps de Procope, aucun de ceux qui l'ont suivi, dans l'intervalle de cinq cents ans, n'a parlé de ces *Anecdotes*. Agathias, contemporain de Procope, en faisant l'énumération de ses Ouvrages, ne dit pas un mot de celui-ci. On le tenoit caché, me dira-t-on; mais du moins, trois cents ans après, il auroit dû être public; le savant Photius auroit dû le connoître; & il ne le connoissoit pas. Suidas, Ecrivain du onzieme siecle, est le premier qui ait attribué à Procope cette satyre méprisable; & le plus grand nombre des Savans ont répété sans discussion ce

---

(*a*) On a soupçonné qu'il étoit d'un Avocat de Césarée. *Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Belles Lett* T. 21.

qu'en avoit dit Suidas (*a*) Quelques-uns cependant ont douté que ce Livre fût de Procope (*b*); il y en a même qui l'ont nié ; & de ce nombre est Eichelius, dans la Préface & les remarques de l'édition qu'il en a donnée. Il commence par faire voir qu'il n'est ni vrai, ni vraisemblable que Procope en soit l'Auteur ; & en supposant qu'il le fût, il ajoute que dans une déclamation si outrée, si impudente & si absurde, il seroit indigne de foi. Ce qui me confond, c'est que l'illustre Auteur de l'esprit des Loix ait donné quelque croyance à un Libelle si manifestement supposé. Je sais de quel poids est son autorité ; mais elle cede à l'évidence.

Le moyen de croire en effet qu'un

(*a*) Vossius, Grotius, &c.

(*b*) Le pere Combefils, la Mothe-le-Vayer, &c.

homme d'Etat, estimé de son siecle, pour le plaisir de diffamer ceux qui l'avoient comblé de biens, ait voulu se diffamer lui-même, en réduisant la postérité au choix, de le regarder comme un calomniateur atroce, ou comme un lâche adulateur? Le moyen de croire qu'un Ecrivain, jusque-là si judicieux, eût perdu le sens & la pudeur, au point de vouloir qu'on prît, sur sa parole, pour *un homme hébêté, pour un rustre imbécille* (*a*), Justin, ce sage & vertueux vieillard, qui, de l'état le plus obscur & des plus bas emplois de la Milice, étant monté aux plus hauts grades par sa valeur & ses talens, avoit fini par réunir les vœux du Sénat, du peuple & des armées, & par être élu Empereur? Le

---

(*a*) *Insignis homo stoliditatis, summâ cum infantiâ summâque cum rusticitate conjunctæ.*

moyen de croire qu'un homme qui avoit écrit l'hiſtoire de ſon temps avec tant d'honnêteté, de décence & de ſageſſe, ait pu dire de Juſtinien, qu'il étoit *ſtupide & pareſſeux comme un âne, qui ſe laiſſe mener par le licou, en ſecouant les oreilles* (*a*) *que ce n'étoit pas un homme, mais une furie* (*b*); *que ſa mere elle-même ſe vantoit d'avoir eu commerce avec un démon, avant d'être groſſe de lui* (*c*); *& qu'il avoit fait tant de*

(*a*) *Nam mirè ſtolidus fuit, & lento quam ſimillimus aſino, capiſtro facilè trahendus, cui & aures ſubinde agitarentur.*

(*b*) *Quod verò non homo, ſed, ſub humanâ ſpecie, furia viſus ſit Juſtinianus, documento eſſe poſſunt ingentia quibus affecit homines mala : quippe enim ex atrocitate facinorum Autoris virium immanitas palam fiat.*

(*c*) *Eo gravida antequam eſſet, quandam genii ſpeciem ad ſe ventitaſſe, quæ non ad viſum, ſed ad contactum ſe præberet,*

maux à l'Empire, que la mémoire de tous les âges n'en avoit jamais rassemblé de pareils, ni en si grand nombre (*a*)? Le moyen de croire qu'après avoir fait de Bélisaire un Héros accompli, triomphant & comblé de gloire, il ait osé le donner ensuite pour *un méchant imbécile, méprisé de tout le monde, & basoué comme un fou* (*b*); & cela dans le temps de la plus grande gloire, lorsqu'il fut chargé de sauver l'Empire, en chassant les Huns de la Thrace?

Ceux qui, dans le grec des *Anecdotes*, ont cru reconnoître le style de

---

accubaretque sibi, & quasi maritus se conjugem iniret.

(*a*) *Is demum fuit Romanis tot tantorumque malorum Autor, quot & quanta audita non sunt ex omni superiorum ætatum memoriâ.*

(*b*) *Tunc enim verò contemni ab omnibus & veluti demens subsannari.*

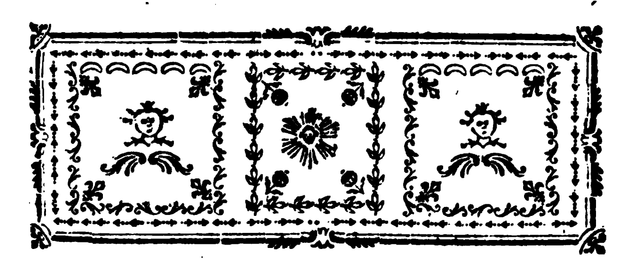
Procope, y ont-ils reconnu ſon bon ſens? Je le ſuppoſe ingrat, méchant, furieux contre ſes bienfaiteurs; eſt-ce par des déclamations puériles qu'il auroit voulu rétracter & ſes éloges, & les faits ſur leſquels ils étoient fondés? L'hiſtorien Procope ſe ſeroit amuſé à prouver en forme que Juſtinien & ſes Miniſtres *n'étoient pas des hommes, mais des démons, qui, ſous des figures humaines, avoient bouleverſé la terre* (a)! Je le croirois à peine capable de cette ineptie, quand tous les Ecrivains de ſon temps me l'atteſteroient; à plus forte raiſon ne le croirai-je pas ſur le témoignage équivoque d'un ſeul homme, qui a vécu cinq cents ans après lui.

Je n'ai donc vu Procope que dans ſon

(a) *Hi nunquam homines (mihi) viſi ſunt ſed pernicioſi demones... Humanas induti formas quaſi ſemi homines furiæ, ſic univerſum terrarum orbem convulſerint.*

histoire authentique. C'est-là que je l'ai consulté ; c'est-là que j'ai pris le caractere de mon Héros, sa modestie, sa bonté, son affabilité, sa bienfaisance, son extrême simplicité, sur-tout ce fond d'humanité qui étoit la base de ses vertus, & qui le faisoit adorer des peuples. *Erat igitur Bisantinis civibus voluptati Belisarium intueri in forum quotidie prodeuntem....... Pulchritudo hunc magnitudoque corporis honestabat. Humilem prœterea se, benignumque adeò, atque aditu obviis quibusque perfacilem exhibebat, ut infimœ sortis verò persimilis videretur..... In suos prœcipuè milites munificentiâ cœteros anteibat..... Ergà agricultores, agrestesque homines, tantâ hic indulgentiâ ac providentiâ utebatur, ut Belisario ductante exercitu, nullam hi vim paterentur. Segetes insuper, dum in agris maturescerent, diligentius tuebatur, ne fortè equorum greges has devastarent; frugesque cæteras, invitis dominis, suos attingere prohibebat.* Proc. De Bell. Goth. L. 3.

BÉLISAIRE.



BÉLISAIRE.



CHAPITRE PREMIER.

DANS la vieilleſſe de Juſtinien, l'Empire, épuiſé par de longs efforts, approchoit de ſa décadence. Toutes les parties de l'adminiſtration étoient négligées : les loix étoient en oubli, les finances au pillage, la diſcipline militaire à l'abandon. L'empereur, laſſé de la guerre, achetoit de tous côtés la paix au prix de l'or, & laiſſoit dans l'inaction le peu de Troupes qui lui reſtoient comme inutiles & à charge à l'Etat. Les Chefs de ces Troupes délaiſſées ſe diſſipoient dans les plaiſirs, & la chaſſe, qui leur retraçoit la guerre, charmoit l'ennui de leur oiſiveté.

Un ſoir, après cet exercice, quelques-uns d'entr'eux ſoupoient enſemble dans un Château

de la Thrace, lorſqu'on vint leur dire qu'un vieillard aveugle, conduit par un enfant, demandoit l'hoſpitalité. La jeuneſſe eſt compatiſſante; ils firent entrer le vieillard. On étoit en automne; & le froid, qui déja ſe faiſoit ſentir, l'avoit ſaiſi: on le fit aſſeoir près du feu.

Le ſoupé continue; les eſprits s'animent; on commence à parler des malheurs de l'Etat. Ce fut un champ vaſte pour la cenſure; & la vanité mécontente ſe donna toute liberté. Chacun exagéroit ce qu'il avoit fait, & ce qu'il auroit fait encore, ſi l'on n'eût pas mis en oubli ſes ſervices & ſes talens. Tous les malheurs de l'Empire venoient, à les en croire, de ce qu'on n'avoit pas ſu employer des hommes comme eux. Ils gouvernoient le monde en buvant, & chaque nouvelle coupe de vin rendoit leurs vues plus infaillibles.

Le vieillard, aſſis au coin du feu, les écoutoit & ſourioit avec pitié. L'un d'eux s'en apperçut, & lui dit: Bon homme, vous avez l'air de trouver plaiſant ce que nous diſons-là? *Plaiſant*, non, dit le vieillard, mais un peu léger, comme il eſt naturel à votre âge. Cette réponſe les interdit. Vous croyez avoir à vous plaindre, pourſuivit-il, & je crois comme vous qu'on a tort de vous négliger; mais c'eſt le plus petit mal du monde. Plaignez-vous de ce que l'Empire n'a plus ſa force

& sa splendeur, de ce qu'un Prince, consumé de soins, de veilles & d'années, est obligé, pour voir & pour agir, d'employer des yeux & des mains infidelles. Mais dans cette calamité générale, c'est bien la peine de penser à vous! Dans votre temps, reprit l'un des convives, ce n'étoit donc pas l'usage de penser à soi. Hé bien, la mode en est venue, & l'on ne fait plus que cela. Tant pis, dit le vieillard; & s'il en est ainsi, en vous négligeant on vous rend justice. Est-ce pour insulter les gens, lui dit le même, qu'on leur demande l'hospitalité? Je ne vous insulte point, dit le vieillard; je vous parle en ami, & je paye mon asyle en vous disant la vérité.

Le jeune Tibere, qui depuis fut un Empereur vertueux, étoit du nombre des chasseurs. Il fut frappé de l'air vénérable de cet aveugle à cheveux blancs. Vous nous parlez, lui dit-il, avec sagesse, mais avec un peu de rigueur; & ce dévouement que vous exigez, est une vertu, mais non pas un devoir. C'est un devoir de votre état, reprit l'aveugle avec fermeté, ou plutôt c'est la base de vos devoirs, & de toute vertu militaire. Celui qui se dévoue pour sa patrie, doit la supposer insolvable; car ce qu'il expose pour elle est sans prix. Il doit même s'attendre à la trouver ingrate; car si le sacrifice qu'il lui fait n'étoit pas généreux,

il feroit infenfé. Il n'y a que l'amour de la gloire, l'enthoufiafme de la vertu qui foient dignes de vous conduire. Et alors, que vous importe comment vos fervices feront reçus ? La récompenfe eft dépendante des caprices d'un Miniftre & du difcernement d'un Souverain. Que le foldat foit attiré par le vil appât du butin ; qu'il s'expofe à mourir pour avoir de quoi vivre ; je le conçois. Mais vous, qui nés dans l'abondance, n'avez qu'à vivre pour jouir ; en renonçant aux délices d'une molle oifiveté, pour aller effuyer tant de fatigues, & affronter tant de périls, eftimez-vous affez peu ce noble dévouement, pour exiger qu'on vous le paye ? Ne voyez-vous pas que c'eft l'avilir ? Quiconque s'attend à un falaire eft efclave : la grandeur du prix n'y fait rien ; & l'ame qui s'apprécie un talent eft auffi vénale que celle qui fe donne pour une obole. Ce que je dis de l'intérêt, je le dis de l'ambition ; car les honneurs, les titres, le crédit, la faveur du Prince, tout cela eft une folde, & qui l'exige fe fait payer. Il faut fe donner ou fe vendre ; il n'y a point de milieu. L'un eft un acte de liberté, l'autre un acte de fervitude : c'eft à vous de choifir celui qui vous convient. Ainfi, bon homme, vous mettez, lui dit-on, les Souverains bien à leur aife ! Si je parlois aux Souverains, reprit l'aveu-

gle, je leur dirois, que si votre devoir est d'être généreux, le leur est d'être juste. — Vous avouez donc qu'il est juste de récompenser les services ? — Oui, mais c'est à celui qui les a reçus d'y penser : tant pis pour lui s'il les oublie. Et puis, qui de nous est sûr, en pesant les siens, de tenir la balance égale ? Par exemple, dans votre état, pour que tout le monde se crût placé & fût content, il faudroit que chacun commandât, & que personne n'obéit ; or cela n'est guere possible. Croyez-moi, le Gouvernement peut quelquefois manquer de lumiere & d'équité ; mais il est encore plus juste & plus éclairé dans ses choix, que si chacun de vous en étoit cru sur l'opinion qu'il a de lui-même. Et qui êtes vous, pour nous parler ainsi, lui dit, en haussant le ton, le jeune Maître du Château ? Je suis Bélisaire, répondit le vieillard.

Qu'on s'imagine, au nom de Bélisaire, au nom de ce Héros tant de fois vainqueur dans les trois parties du monde, quels furent l'étonnement & la confusion de ces jeunes gens. L'immobilité, le silence exprimeroit d'abord le respect dont ils étoient frappés ; & oubliant que Bélisaire étoit aveugle, aucun d'eux n'osoit lever les yeux sur lui. O grand homme ! lui dit enfin Tibére, que la fortune est injuste & cruelle ! quoi ! vous, à qui

l'Empire a dû pendant trente ans sa gloire & ses prospérités, c'est vous que l'on ose accuser de révolte & de trahison, vous qu'on a traîné dans les fers, qu'on a privé de la lumiere ! & c'est vous qui venez nous donner des leçons de dévouement & de zéle ! Et qui voulez-vous donc qui vous en donne, dit Bélisaire ? Les esclaves de la faveur ? Ah quelle honte ! Ah quel excès d'ingratitude, poursuivit Tibere ! L'avenir ne le croira jamais. Il est vrai, dit Bélisaire, qu'on m'a un peu surpris : je ne croyois pas être si maltraité. Mais je comptois mourir en servant l'État ; & mort ou aveugle, cela revient au même. Quand je me suis dévoué à ma Patrie, je n'ai pas excepté mes yeux. Ce qui m'est plus cher que la lumiere & que la vie, ma renommée, & sur-tout ma vertu, n'est pas au pouvoir de mes persécuteurs. Ce que j'ai fait peut être effacé de la mémoire de la cour ; il ne le sera point de la mémoire des hommes ; & quand il le seroit je m'en souviens, & c'est assez.

Les Convives, pénétrés d'admiration, presserent le Héros de se mettre à table. Non, leur dit-il, à mon âge la bonne place est le coin du feu. On voulut lui faire accepter le meilleur lit du Château ; il ne voulut que de la paille. J'ai couché plus mal quelquefois, dit-il : ayez seulement

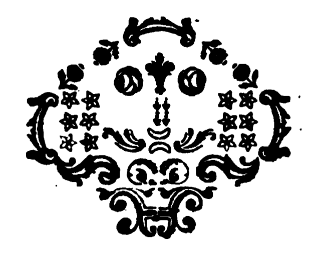
ſoin de cet enfant qui me conduit, & qui eſt plus délicat que moi.

Le lendemain Béliſaire partit, dès que le jour put éclairer ſon guide, & avant le reveil de ſes hôtes, que la chaſſe avoit fatigués. Inſtruit de ſon départ; ils vouloient le ſuivre, & lui offrir un char commode, avec tous les ſecours dont il auroit beſoin. Cela eſt inutile, dit le jeune Tibére; il ne nous eſtime pas aſſez pour daigner accepter nos dons.

C'étoit ſur l'ame de ce jeune homme que l'extrême vertu, dans l'extrême malheur, avoit fait le plus d'impreſſion. Non, dit-il, à l'un de ſes amis, qui approchoit de l'Empereur, non, jamais ce tableau, jamais les paroles de ce vieillard ne s'effaceront de mon ame. En m'humiliant il m'a fait ſentir combien il me reſtoit à faire, ſi je voulois jamais être un homme. Ce récit vint à l'oreille de Juſtinien, qui voulut parler à Tibére.

Tibére après avoir rendu fidélement ce qui s'étoit paſſé, il eſt impoſſible, ajouta-t-il, Seigneur, qu'une ſi grande ame ait trempé dans le complot dont on l'accuſe; & j'en répondrois ſur ma vie, ſi ma vie étoit digne d'être garant de ſa vertu. Je le veux voir & l'entendre, dit Juſtinien, ſans en être connu; & dans l'état où il eſt

réduit cela n'eſt que trop facile. Depuis qu'il eſt ſorti de ſa priſon, il ne peut pas être bien loin ; ſuivez ſes traces, tâchez de l'attirer dans votre maiſon de campagne : je m'y rendrai ſecrétement. Tibére reçut cet ordre avec tranſport, & dès le lendamain il prit la route que Béliſaire avoit ſuivie.





CHAPITRE II.

CEPENDANT Bélisaire s'acheminoit en mendiant, vers un vieux château en ruine, où sa famille l'attendoit. Il avoit défendu à son conducteur de le nommer sur la route; mais l'air de noblesse répandu sur son visage & dans toute sa personne, suffisoit pour intéresser. Arrivé le soir dans un village, son guide s'arrêta à la porte d'une maison, qui, quoique simple, avoit quelque apparence.

Le Maître du logis rentroit, avec sa béche à la main. Le port, le trait de ce vieillard fixerent son attention. Il lui demanda ce qu'il étoit. Je suis un vieux soldat, répondit Bélisaire. Un Soldat, dit le Villageois! & voilà votre récompense! C'est le plus grand malheur d'un Souverain, dit Bélisaire, de ne pouvoir payer tout le sang qu'on verse pour lui. Cette réponse émut le cœur du Villageois; il offrit l'asyle au vieillard.

Je vous présente, dit-il à sa femme, un brave homme, qui soutient courageusement la plus dure épreuve de la vertu. Mon camarade, ajouta-t-il, n'ayez pas honte de l'état où vous êtes, de-

vant une famille qui connoît le malheur. Reposez-vous : nous allons souper. En attendant, dites-moi, je vous prie, dans quelles guerres vous avez servi. J'ai fait la guerre d'Italie contre les Goths, dit Bélisaire, celle d'Asie contre les Perses, celle d'Afrique contre les Vandales & les Maures.

A ces derniers mots, le Villageois ne put retenir un profond soupir. Ainsi, dit-il, vous avez fait toutes les campagnes de Bélisaire ? — Nous ne nous sommes point quittés. — L'excellent homme ! Quelle égalité d'ame ! Quelle droiture ! Quelle élévation ! Est-il vivant ? car dans ma solitude, il y a plus de vingt-cinq ans que je n'entends parler de rien. — Il est vivant. — Ah ! que le ciel bénisse & prolonge ses jours. — S'il vous entendoit, il seroit bien touché des vœux que vous faites pour lui ! — Et comment dit-on qu'il est à la Cour ? tout-puissant ? adoré sans doute ? — Hélas ! vous savez que l'envie s'attache à la prospérité. — Ah ! que l'Empereur se garde bien d'écouter les ennemis de ce grand homme. C'est le génie tutélaire & vengeur de son Empire. — Il est bien vieux ! — N'importe ; il sera dans les Conseils ce qu'il étoit dans les armées ; & sa sagesse, si on l'écoute, sera peut-être encore plus utile que ne l'a été sa valeur. D'où vous est-il

connu, demanda Bélisaire attendri ? Mettons-nous à table, dit le Villageois ; ce que vous demandez nous meneroit trop loin.

Bélisaire ne douta point que son hôte ne fût quelque officier de ses armées, qui avoit eu à se louer de lui. Celui-ci, pendant le souper, lui demanda des détails sur les guerres d'Italie & d'Orient, sans lui parler de celle d'Afrique. Bélisaire, par des réponses simples, le satisfit pleinement. Buvons, lui dit son hôte vers la fin du repas, buvons à la santé de votre général ; & puisse le ciel lui faire autant de bien qu'il m'a fait de mal en sa vie. Lui ! reprit Bélisaire, il vous a fait du mal ! --- Il a fait son devoir, & je n'ai pas à m'en plaindre. Mais, mon ami, vous allez voir que j'ai dû apprendre à compatir au sort des malheureux. Puisque vous avez fait les campagnes d'Afrique, vous avez vu le Roi des Vandales, l'infortuné Gelimer, mené par Bélisaire en triomphe à Constantinople, avec sa femme & ses enfants ; c'est ce Gelimer qui vous donne l'asyle, & avec qui vous avez soupé. Vous Gelimer, s'écria Bélisaire ! & l'Empereur ne vous a pas fait un état plus digne de vous ! Il l'avoit promis. --- Il a tenu parole, il m'a offert des dignités (*a*) ; mais je n'en

---

(*a*) Celle de Patrice.

ai pas voulu. Quand on a été roi, & qu'on cesse de l'être, il n'y a de dédommagement que le repos & l'obscurité. --- Vous Gelimer. -- Oui, c'est moi-même qu'on assiégea, s'il vous en souvient, sur la montagne de *Papua*. J'y souffris des maux inouis (*a*). L'hiver, la famine, le spectacle effroyable de tout un peuple réduit au désespoir, & prêt à dévorer ses enfants & ses femmes, l'infatigable vigilance du bon Pharas, qui, en m'assiégeant, ne cessoit de me conjurer d'avoir pitié de moi-même & des miens, enfin ma juste confiance en la vertu de votre général me firent lui rendre les armes. Avec quel air simple & modeste il me reçut! Quels devoirs il me fit rendre! Quels ménagements, quels respects il eut lui-même pour mon malheur! Il y a bientôt six lustres que je vis dans cette solitude; il ne s'est pas écoulé un jour que je n'aie fait des vœux pour lui.

Je reconnois bien là, dit Bélisaire, cette philosophie, qui, sur la montagne où vous aviez tant à souffrir, vous faisoit chanter vos malheurs; qui vous fit sourire avec dédain, en paroissant devant Bélisaire; & qui, le jour de son triomphe, vous fit garder ce front inaltérable dont l'Empereur fut étonné. Mon camarade, reprit Gelimer,

(a) *Vid. Procop. de Bello Vandalico, L. II.*

la force & la foiblesse d'esprit tiennent beaucoup à la maniere de voir les choses. Je ne me suis senti du courage & de la constance, que du moment que j'ai regardé tout ceci comme un jeu du sort. J'ai été le plus voluptueux des Rois de la terre; & du fond de mon Palais, où je nageois dans les délices, des bras du luxe & de la mollesse, j'ai passé tout-à-coup dans les cavernes du Maure (*a*), où, couché sur la paille, je vivois d'orge grossiérement pilé & à demi cuit sous la cendre, réduit à un tel excès de misere, qu'un pain que l'ennemi m'envoya par pitié, fut un présent inestimable. De-là je tombai dans les fers, & fus promené en triomphe. Après cela vous m'avouerez qu'il faut mourir de douleur, ou s'élever au-dessus des caprices de la fortune.

Vous avez dans votre sagesse, lui dit Bélisaire, bien des motifs de consolation; mais je vous en promets un nouveau, avant de nous séparer.

Chacun d'eux, après cet entretien, alla se livrer au sommeil.

Gelimer, dès le point du jour, avant d'aller cultiver son jardin, vint voir si le vieillard avoit

---

(a) *Vandali namque omnium sunt, quos sciam, mollissimi atque delicatissimi, omnium verò miserrimi Marusii.* Ibid.

bien reposé. Il le trouva debout son bâton à la main, prêt à se remettre en voyage. Quoi, lui dit-il, vous ne voulez pas donner quelques jours à vos hôtes! Cela m'est impossible, répondit Bélisaire: J'ai une femme & une fille qui gémissent de mon absence. Adieu, ne faites point d'éclat sur ce qui me reste à vous dire: Ce pauvre aveugle, ce vieux Soldat, Bélisaire enfin n'oubliera jamais l'accueil qu'il a reçu de vous. -- Que dites-vous? qui, Bélisaire? --- C'est Bélisaire qui vous embrasse! --- O juste ciel, s'écrioit Gelimer; éperdu & hors de lui-même! Bélisaire dans sa vieillesse, Bélisaire aveugle est abandonné! On a fait pis, dit le vieillard: en le livrant à la pitié des hommes, on a commencé par lui crever les yeux. Ah, dit Gelimer, avec un cri de douleur & d'effroi, est-il possible? Et quels sont les monstres?.... Les envieux, dit Bélisaire. Ils m'ont accusé d'aspirer au trône, quand je ne pensois qu'au tombeau. On les a cru, on m'a mis dans les fers. Le peuple enfin s'est révolté & a demandé ma délivrance. Il a fallu céder au peuple; mais en me rendant la liberté, on m'a privé de la lumiere.— Et Justinien l'avoit ordonné! — C'est-là ce qui m'a été sensible. Vous savez avec quel zele & quel amour je l'ai servi. Je l'aime encore, & je le plains d'être assiégé par des méchants qui dés-

honorent sa vieillesse. Mais toute ma constance m'a abandonné, quand j'ai appris qu'il avoit lui-même prononcé l'arrêt. Ceux qui devoient l'exécuter n'en avoient pas le courage; mes bourreaux tomboient à mes pieds. C'en est fait, je n'ai plus, grace au ciel, que quelques moments à être aveugle & pauvre. Daignez, dit Gelimer, les passer avec moi, ces derniers moments d'une si belle vie. Ce seroit pour moi, dit Bélisaire, une douce consolation; mais je me dois à ma famille, & je vais mourir dans ses bras.

Gelimer l'embrassoit, l'arrosoit de ses larmes, & ne pouvoit se détacher de lui. Il fallut enfin le laisser partir; & Gelimer le suivant des yeux: O prospérité, disoit-il, ô prospérité! qui peut donc se fier à toi? Le héros, le juste, le sage, Bélisaire!... Ah! c'est pour le coup qu'il faut se croire heureux en béchant son jardin. Et tout en disant ces mots, le Roi des Vandales reprit sa béche.





CHAPITRE III.

BELISAIRE approchoit de l'asyle où sa famille l'attendoit, lorsqu'un incident nouveau lui fit craindre d'en être éloigné pour jamais. Les peuples voisins de la Thrace ne cessoient d'y faire des courses; un parti de Bulgares venoit d'y pénétrer, lorsque le bruit se répandit que Bélisaire, privé de la vue, étoit sorti de sa prison, & qu'il s'en alloit, en mendiant, joindre sa famille exilée. Le prince des Bulgares sentit tout l'avantage d'avoir ce grand homme avec lui, ne doutant pas que, dans sa douleur, il ne saisît avidement tous les moyens de se venger. Il sut la route qu'il avoit prise; il le fit suivre par quelques-uns des siens; & vers le déclin du jour Bélisaire fut enlevé. Il fallut céder à la violence, & monter un coursier superbe qu'on avoit amené pour lui. Deux des Bulgares le conduisoient; & l'un d'eux avoit pris son jeune guide en croupe. Tu peux te fier à nous, lui dirent-ils. Le vaillant Prince qui nous envoie honore tes vertus, & plaint ton infortune. Et que veut-il de moi, demanda Bélisaire? Il veut, lui dirent les barbares, t'abreuver du sang de tes ennemis.

mis. Ah ! qu'il me laiſſe ſans vengeance, dit le vieillard : ſa pitié m'eſt cruelle. Je ne veux que mourir en paix au ſein de ma famille ; & vous m'en éloignez. Où me conduiſez-vous ? Je ſuis épuiſé de fatigue, & j'ai beſoin de repos. Auſſi vas-tu, lui dit-on, te repoſer tout à ton aiſe, à moins que le Maître du Château voiſin ne ſoit ſur ſes gardes, & ne ſoit le plus fort.

Ce Château étoit la maiſon de plaiſance d'un vieux courtiſan appellé Beſſas, qui, après avoir commandé dans Rome aſſiégée, & y avoir exercé les plus horribles concuſſions, s'étoit retiré avec dix mille talents (*a*). Béliſaire avoit demandé qu'il fût puni ſelon les loix : mais ayant pour lui à la Cour tous ceux qui n'aiment pas qu'on examine de ſi près les choſes, Beſſas ne fut point pourſuivi ; & il en étoit quitte pour vivre dans ſes terres, au ſein de l'opulence & de l'oiſiveté.

Deux Bulgares, qu'on avoit envoyés reconnoître les lieux, vinrent dire à leur Chef que dans ce Château ce n'étoient que feſtins & que réjouiſſances ; qu'on n'y parloit que de l'infortune de Béliſaire, & que Beſſas avoit voulu qu'on la célébrât par une fête comme une vengeance du

(*a*) Six millions.

ciel. Ah, le lâche, s'écrierent les Bulgares! Il n'aura pas long-temps à se réjouir de ton malheur.

Bessas, au moment de leur arrivée, étoit à table, environné de ses complaisants; & l'un d'eux chantant ses louanges, disoit dans ses vers, que le ciel avoit pris soin de le justifier, en condamnant son accusateur à ne voir jamais la lumiere. Quel prodige plus éclatant, ajoutoit le flatteur, & quel triomphe pour l'innocence! Le ciel est juste, disoit Bessas, & tôt ou tard les méchans sont punis. Il disoit vrai. A l'instant même les Bulgares, l'épée à la main, entrerent dans la cour du Château, laissant quelques soldats autour de Bélisaire, & pénétrent avec des cris terribles jusqu'à la salle du festin. Bessas pâlit, se trouble, s'épouvante, & comme lui tous ses convives sont frappés d'un mortel effroi. Au lieu de se mettre en défense, ils tombent à genoux, & demandent la vie. On les saisit, on les fait traîner dans le lieu où étoit Bélisaire. Bessas, à la clarté des flambeaux, voit à cheval un vieillard aveugle; il le reconnoît, il lui tend les bras, il lui crie grace & pitié. Le vieillard attendri, conjure les Bulgares de l'épargner lui & les siens. Point de grace pour les méchants, lui répondit le Chef: ce fut le signal du carnage. Bessas & ses convives furent tous égorgés.

Aussi-tôt se faisant amener leurs valets, qui croyoient aller au supplice : Vivez, leur dit le même, & venez nous servir, car c'est nous qui sommes vos maîtres. Alors la troupe se mit à table, & fit asseoir Bélisaire à la place de Bessas.

Bélisaire ne cessoit d'admirer les révolutions de la fortune. Mais ce qui venoit d'arriver l'affligeoit. Compagnons, dit-il aux Bulgares, vous me donnez un chagrin mortel, en faisant couler autour de moi le sang de mes compatriotes. Bessas étoit un avare inhumain : je l'ai vu dans Rome affamer le peuple, & vendre le pain au poids de l'or, sans pitié pour les malheureux qui n'avoient pas de quoi payer leur vie. Le ciel l'a puni ; je ne le plains que d'avoir mérité son sort. Mais ce carnage fait en mon nom, est une tache pour ma gloire. Ou faites-moi mourir, ou daignez me promettre que rien de pareil n'arrivera tant que je serai parmi vous. Ils lui promirent de se borner au soin de leur propre défense ; mais le Château de Bessas fut pillé ; & après y avoir passé la nuit, les Bulgares, chargés de butin, se mirent en marche avec Bélisaire.

Leur Général, comblé de joie de le voir arriver dans son camp, vint au-devant de lui, & le recevant dans ses bras : Viens, mon pere, lui dit-

il, viens voir ſi c'eſt nous qui ſommes les barbares. Tout t'abandonne dans ta patrie, mais tu trouveras parmi nous des amis & des vengeurs. En diſant ces mots, il le conduiſit par la main dans ſa tente, l'invita à s'y repoſer, & ordonna qu'autour de lui tout reſpectât ſon ſommeil. Le ſoir, après un ſoupé ſplendide, où le nom de Béliſaire fut célébré par tous les Chefs du camp barbare, le Roi s'étant enfermé avec lui: Je n'ai pas beſoin, lui dit-il, de te faire ſentir l'atrocité de l'injure que tu as reçue. Le crime eſt horrible; le châtiment doit l'être. C'eſt ſous les ruines du trône & du palais de votre vieux Tyran, ſous les débris de ſa Ville embraſée, qu'il faut l'enſévelir avec tous ſes complices. Sois mon guide, apprends-moi, magnanime vieillard, à les vaincre & à te venger. Ils ne t'ont pas ôté la lumiere de l'ame, les yeux de la ſageſſe; tu ſais les moyens de les ſurprendre & de les forcer dans leurs murs. Reculons au delà des mers les bornes de leur Empire; & ſi dans celui que nous allons fonder, c'eſt peu pour toi du ſecond rang, partage avec moi, j'y conſens, tous les honneurs du rang ſuprême; & que le Tyran de Biſance, avant d'expirer ſous nos coups, t'y voie encore une fois entrer ſur un char de triomphe. Vous voulez donc, lui répondit Béliſaire, après un ſilence,

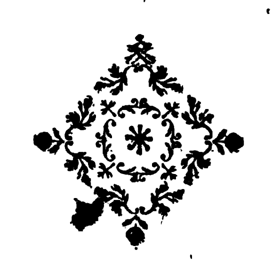
qu'il ait eu raison de me faire crever les yeux ? Il y a long-temps, Seigneur, que Bélisaire a refusé des couronnes. Carthage & l'Italie m'en ont offert. J'étois dans l'âge de l'ambition ; je me voyois déja persécuté ; je n'en restai pas moins fidele à mon Prince & à ma patrie. Le même devoir qui me lioit, subsiste, & rien n'a pu m'en dégager. En donnant ma foi à l'Empereur, j'espérois bien qu'il seroit juste ; mais je ne me réservai, s'il ne l'étoit pas, ni le droit de me défendre, ni celui de me venger. N'attendez de moi contre lui ni révolte ni trahison. Et que vous serviroit de me rendre parjure ? De quel secours vous seroit un vieillard privé de la lumiere, & dont l'ame même a perdu sa force & son activité ? Votre entreprise est au-dessus de moi, peut-être au-dessus de vous-même. Dans le relâchement des ressorts de l'Empire, il vous paroît foible ; il n'est que languissant ; & pour le relever, pour ranimer ses forces, il seroit peut-être à souhaiter pour lui qu'on entreprît ce que vous méditez. Cette ville, que vous croyez facile à surprendre, est pleine d'un peuple aguerri ; & quels hommes encore il auroit à sa tête ! Si le vieux Bélisaire est au rang des morts, Narsès est vivant, Narsès a pour rivaux de gloire, Mundus, Hermès, Salomon & tant d'autres qui ne respirent

que les combats. Non, croyez-moi, n'attendez que du temps la ruine de cet Empire. Vous y ferez quelques ravages ; mais c'eſt la guerre des brigands ; & votre ame eſt digne de concevoir une ambition plus noble & plus juſte. Juſtinien ne demande plus que des alliés & des amis ; il n'eſt point de Rois que ces titres ne doivent honorer, & il dépend de vous..... Non, reprit le Bulgare, je ne ferai jamais l'ami, ni l'allié d'un homme qui te doit tout, & qui t'a fait crever les yeux. Veux-tu régner avec moi, être l'ame de mes conſeils & le génie de mes armées ? Voilà de quoi il s'agit entre nous. Ma vie eſt en vos mains, dit Béliſaire ; mais rien ne peut me détacher de mon Souverain légitime ; & ſi dans l'état où je ſuis, je pouvois lui être utile, fût-ce contre vous-même, il ſeroit auſſi ſûr de moi que dans le temps de mes proſpérités. Voilà une étrange vertu, dit le Bulgare ! Malheur au peuple à qui elle paroît étrange, dit Béliſaire. Et ne voyez-vous pas qu'elle eſt le fondement de toute diſcipline ; que nul homme, dans un Etat, n'eſt juge & vengeur de lui-même ; & que ſi chacun ſe rendoit arbitre dans ſa propre cauſe, il y auroit autant de rebelles qu'il y auroit de mécontents ? Vous qui m'invitez à punir mon Souverain d'avoir été injuſte, donneriez-vous à vos ſoldats

ſe droit que vous m'attribuez ? Le leur donner, dit le Bulgare ! ils l'ont, ſans que je le leur donne ; mais c'eſt la crainte qui les retient. Et nous, Seigneur, c'eſt la vertu, dit Béliſaire ; & tel eſt l'avantage des mœurs d'un peuple civiliſé, ſur les mœurs d'un peuple qui ne l'eſt pas. Je vais vous parler avec la franchiſe d'un homme qui n'eſpere & qui ne craint plus rien. A quels ſujets commandez-vous ? Leur ſeule reſſource eſt la guerre ; & cette guerre, où ils ſont nourris, leur fait négliger tous les biens de la paix, abandonner les richeſſes du travail & de l'induſtrie, fouler aux pieds toutes les loix de la nature & de l'équité, & chercher dans la deſtruction une ſubſiſtance incertaine. Penſez avec effroi, Seigneur, que pour ravager nos campagnes, il faut laiſſer les vôtres ſans Laboureurs & ſans moiſſons ; que pour nourrir une portion de l'humanité, il faut en égorger une autre ; & que votre peuple lui-même arroſe de ſon ſang les pays qu'il vient déſoler. Hé quoi, la guerre, dit le Bulgare, n'eſt-elle pas chez vous la même ? Non, dit Béliſaire, & le but de nos armes, c'eſt la paix après la victoire, & la félicité pour gage de la paix. Il eſt aiſé, dit le Bulgare, d'être généreux quand on eſt le plus fort. N'en parlons plus. J'honore en toi, illuſtre & malheureux vieillard, cette fidélité di-

gne d'un autre prix. Repose près de moi cette nuit dans ma tente. Tu diras demain où tu veux que je te fasse remener. Où l'on m'a pris, dit Bélisaire ; & il dormit tranquillement.

Le lendemain le Roi des Bulgares, en prenant congé du Héros, voulut le combler de présens. C'est la dépouille de ma patrie que vous m'offrez, lui dit Bélisaire : vous rougiriez pour moi de m'en voir revêtu. Il n'accepta que de quoi se nourrir lui & son guide sur la route ; & la même escorte le remit où elle l'avoit rencontré.





Les Monstres ! voila sa recompense



CHAPITRE IV.

IL n'étoit plus qu'à douze milles du Château où sa famille s'étoit retirée ; mais fatigué d'une longue course, il demanda à son jeune guide s'il ne voyoit pas devant lui quelque village où se reposer. J'en vois un, lui dit celui-ci ; mais il est éloigné : faites-vous y conduire. Non, dit le Héros, je l'exposerois à être pillé par ces gens-là ; & il renvoya son escorte.

Arrivé au village, il fut surpris d'entendre, *Le voilà, c'est lui, c'est lui-même.* Qu'est-ce ? demanda-t-il ? C'est toute une famille qui vient au devant de vous, lui répondit son conducteur. Dans ce moment un vieillard s'avance. Seigneur, dit-il à Bélisaire en l'abordant, pouvons-nous savoir qui vous êtes ? Vous voyez bien, répondit Bélisaire, que je suis un pauvre, & non pas un Seigneur. Un pauvre, hélas ! C'est ce qui nous confond, reprit le paysan, s'il est vrai, comme on nous l'a dit, que vous soyez Bélisaire. Mon ami, lui dit le Héros, parlez plus bas ; & si ma misere vous touche, donnez-moi l'hospitalité. A peine il achevoit ces mots, qu'il se sentit embrasser

les genoux ; mais il releva bien vîte le bon homme, & se fit conduire sous son humble toit.

Mes enfans, dit le paysan à ses deux filles & à son fils, tombez aux pieds de ce Héros, C'est lui qui nous a sauvé du ravage des Huns. Sans lui le toît que nous habitons auroit été réduit en cendre ; sans lui vous auriez vu votre pere égorgé & vos enfans menés en esclavage ; sans lui, mes filles, vous n'auriez peut-être jamais osé lever les yeux : vous lui devez plus que la vie. Respectez-le encore davantage dans l'état où vous le voyez ; & pleurez sur votre patrie.

Bélisaire, ému jusqu'au fond de l'ame, d'entendre autour de lui cette famille reconnoissante le combler de bénédictions, ne répondoit à ces transports qu'en pressant tour à tour dans ces bras le pere & les enfants. Seigneur, lui dirent les deux femmes, recevez aussi dans votre sein ces deux innocens dont vous êtes le second pere. Nous leur rappellerons sans cesse le bonheur qu'ils auront eu de baiser leur libérateur, & de recevoir ses caresses. A ces mots, l'une & l'autre mere lui présenta son fils, le mit sur ses genoux, & ces deux enfants souriant au Héros, & lui tendant leurs foibles mains, sembloient aussi lui rendre graces. Ah ! dit Bélisaire à ces bonnes gens, me trouvez-vous encore à plaindre ? & croyez-vous

qu'il y ait au monde en ce moment un mortel plus heureux que moi ? Mais dites-moi qui m'a fait connoître. Hier, lui dit le pere de famille; un jeune Seigneur nous demanda si nous n'avions pas vu passer un vieillard qu'il nous dépeignit. Nous lui répondimes que non. Hé bien, nous dit-il, veillez à son passage, & dites-lui qu'un ami l'attend dans le lieu où il doit se rendre. Il manque de tout; ayez soin, je vous prie, de pourvoir à tous ses besoins. A mon retour je reconnoîtrai ce que vous aurez fait pour lui. Nous répondîmes que chacun de nous étoit occupé, ou du travail des champs, ou des soins du ménage, & que nous n'avions pas le loisir de prendre garde aux passans. Quittez tout plutôt, nous dit-il, que de manquer de rendre à ce vieillard ce que vous lui devez. C'est votre Défenseur, votre Libérateur, c'est Bélisaire enfin que je vous recommande; & il nous conta vos malheurs. A ce nom, qui nous est si cher, jugez de notre impatience. Mon fils a veillé toute la nuit à attendre son général, car il a eu l'honneur de servir sous vos drapeaux quand vous avez délivré la Thrace; mes filles, dès le point du jour, ont été sur le seuil de la porte. A la fin nous vous possédons. Disposez de nous, de nos biens : ils sont à vous. Le jeune Seigneur qui vous attend vous en offrira davan-

tage, mais non pas de meilleur cœur, que nous le peu que nous avons.

Tandis que le pere lui tenoit ce langage, le fils, debout devant le Héros, le regardoit d'un air pensif, les mains jointes, la tête baissée, la consternation, la pitié, & le respect sur le visage.

Mon ami, dit Bélisaire au vieillard, je vous rends grace de votre bonne volonté. J'ai de quoi me conduire jusqu'à mon asyle. Mais dites-moi si vous êtes aussi heureux que bienfaisant. Votre fils a servi sous moi; je m'intéresse à lui. Est-il sage? Est-il laborieux? Est-il bon mari & bon pere? Il fait, répondit le vieillard attendri, ma consolation & ma joie. Il s'est retiré du service, à la mort de son frere aîné, couvert de blessures honorables; il me soulage dans mes travaux; il est l'appui de ma vieillesse; il a épousé la fille de mon ami; le ciel a béni cette union. Il est vif; mais sa femme est douce. Ma fille, que voilà n'est pas moins heureuse. Je lui ai donné un mari jeune, sage & homme de bien, qu'elle aime & dont elle est aimée. Tout cela travaille à l'envi, & me fait de petits neveux, dans lesquels je me vois revivre. J'approche de ma tombe avec moins de regret; en songeant qu'ils m'aimeront encore; & qu'ils me béniront quand je ne serai plus. Ah mon ami, lui dit Bélisaire, que je vous

porte envie ! j'avois deux fils, ma plus belle espérance ; je les ai vu mourir à mes côtés. Dans ma vieillesse il ne me reste qu'une fille, hélas, trop sensible pour son malheur & pour le mien. Mais le ciel soit loué : mes deux enfants sont morts en combattant pour la patrie. Ces dernieres paroles du Héros acheverent de déchirer l'ame du jeune homme qui l'écoutoit.

On servit un repas champêtre : Bélisaire y répandit la joie, en faisant sentir à ces bonnes gens le prix de leur obscurité tranquille. C'est, disoit-il, l'état le plus heureux, & pourtant le moins envié, tant les vrais biens sont peu connus des hommes.

Pendant ce repas le fils de la maison, muet, rêveur, préoccupé, avoit les yeux fixés sur Bélisaire ; & plus il l'observoit, plus son air devenoit sombre, & son regard farouche. Voilà mon fils, disoit le vieux bon homme, qui se rappelle vos campagnes. Il vous regarde avec des yeux ardens. Il a de la peine, dit le Héros, à reconnoître son général. On a bien fait ce qu'on a pu, dit le jeune homme, pour le rendre méconnoissable ; mais ses Soldats l'ont trop présent pour le méconnoître jamais.

Quand Bélisaire prit congé de ses hôtes, Mon Général lui dit le même, permettez-moi de

vous accompagner à quelques pas d'ici. Et dès qu'ils furent en chemin, souffrez, lui dit-il, que votre guide nous dévance : j'ai à vous parler sans témoin. Je suis indigné, mon général, du misérable état où l'on vous a réduit. C'est un exemple effroyable d'ingratitude & de lâcheté. Il me fait prendre ma patrie en horreur ; & autant j'étois fier, autant je suis honteux d'avoir versé mon sang pour elle. Je hais les lieux où je suis né, & je regarde avec pitié les enfants que j'ai mis au monde. Hé, mon ami, lui dit le Héros, dans quel pays ne voit-on jamais les gens de biens victimes des méchans ? Non, dit le Villageois ; ceci n'a point d'exemple. Il y a dans votre malheur quelque chose d'inconcevable. Dites-moi quel en est l'auteur. J'ai une femme & des enfants ; mais je les recommande à Dieu & à mon mon pere ; & je vais arracher le cœur au traître qui.... Ah ! mon enfant ; s'écria Bélisaire, en le serrant dans ses bras, la pitié t'aveugle & t'égare. Moi, je ferois d'un brave homme un perfide ! d'un bon Soldat un assassin ! d'un pere, d'un époux, d'un fils vertueux & sensible un scélérat, un forcené ! C'est alors que je serois digne de tous les maux que l'on m'a faits. Pour soulager ton pere & nourrir tes enfants tu as abandonné la défense de ta patrie ; & pour un vieil-

lard expirant, à qui ton zele eſt inutile, tu veux abandonner ton pere & tes enfants! Dis-moi, crois-tu qu'en me baignant dans le ſang de mes ennemis, cela me rendît la jeuneſſe & la vue? en ſerois je moins malheureux quand tu ſeras criminel? Non; mais du moins, dit le jeune homme, la mort terrible d'un méchant effraiera ceux qui lui reſſemblent; car je le prendrai, s'il le faut, au pied du trône ou des autels, &, en lui enfonçant le poignard dans le ſein, je crierai: *c'eſt Béliſaire que je venge.* Et de quel droit me vengerois-tu, dit le vieillard d'un ton plus impoſant? Eſt-ce moi qui te l'ai donné, ce droit que je n'ai pas moi-même? Veux-tu l'uſurper ſur les loix? quelles l'exercent, dit le jeune homme; on s'en repoſera ſur elles. Mais puiſqu'elles abandonnent l'homme innocent & vertueux, qu'elles ménagent le coupable, & laiſſent le crime impuni, il faut les abjurer, il faut rompre avec elles & rentrer dans nos premiers droits. Mon ami, reprit Béliſaire, voilà l'excuſe des brigands. Un homme juſte, un honnête homme gémit de voir les loix fléchir; mais il gémiroit encore plus de les voir violer avec pleine licence. Leur foibleſſe eſt un mal, mais un mal paſſager; & leur deſtruction ſeroit une calamité durable. Tu veux effrayer les méchans; & tu vas leur donner l'exem-



ple ! Ah ! bon jeune homme, veux-tu rendre odieux le noble sentiment que j'ai pu t'inspirer ? Feras-tu détester cette pitié si tendre ? Au nom de la vertu, que tu chéris, je te conjure de ne pas la déshonorer. Qu'il ne soit pas dit que son zéle ait armé & conduit la main d'un furieux.

Si c'étoit moi, dit le Soldat, qu'on eût traité si cruellement, je me sentirois peut-être le courage de le souffrir ; mais un grand homme ! Mais Bélisaire ! . . . . . Non, je ne puis le pardonner. Je le pardonne bien, moi, dit le héros. Quel autre intérêt que le mien a pu t'animer à ma vengeance ? Et si j'y renonce, est-ce à toi d'aller plus loin que je ne veux ? Apprends que si j'avois voulu laver dans le sang mon injure, des peuples se seroient armés pour servir mon ressentiment. J'obéis à ma destinée ; imite-moi : ne crois pas savoir mieux que Bélisaire ce qui est honnête & légitime ; & si tu te sens le courage de braver la mort, garde cette vertu pour servir au besoin ton Prince & ton pays.

A ces mots, l'ardeur du jeune homme tomba comme étouffée par l'étonnement & l'admiration. Pardonnez-moi, lui dit-il, mon Général, un emportement dont je rougis. L'excès de vos malheurs a révolté mon ame. En condamnant

mon

mon zele, vous devez l'excuser. Je fais plus, reprit Belisaire, je l'estime, comme l'effet d'une ame forte & généreuse. Permets-moi de le diriger. Ta famille a besoin de toi; je veux que tu vives pour elle. Mais c'est à tes enfans qu'il faut recommander les ennemis de Bélisaire. Nommez-les-moi, dit le jeune homme avec ardeur; je vous réponds que mes enfans les haïront dès le berceau. Mes ennemis, dit le Héros, sont les Scythes, les Huns, les Bulgares, les Esclavons, les Perses, tous les ennemis de l'Etat. Homme étonnant, s'écria le Villageois; en se prosternant à ses pieds! Adieu, mon ami, lui dit Belisaire en l'embrassant. Il y a des maux inévitables; & tout ce que peut l'homme juste, c'est de ne pas mériter les siens. Si jamais l'abus du pouvoir, l'oubli des loix, la prospérité des méchans t'irrite, pense à Bélisaire. Adieu.





CHAPITRE V.

SA conſtance alloit être miſe à une épreuve bien plus pénible ; & il eſt temps de dire ce qui s'étoit paſſé depuis ſon empriſonnement.

La nuit qu'il fut enlevé, & traîné dans les fers, comme un criminel d'état, l'épouvante & la déſolation ſe répandirent dans ſon palais. Le réveil d'Antonine ſa femme, & d'Eudoxe ſa fille unique, fut le tableau le plus touchant de la douleur & de l'effroi. Antonine enfin revenue de ſon égarement, & ſe rappellant les bontés dont l'honoroit l'Impératrice, ſe reprocha comme une foibleſſe la frayeur que'elle avoit montrée. Admiſe à la familiarité la plus intime de Théodore, compagne de tous ſes plaiſirs, elle étoit ſûre de ſon appui, ou plutôt elle croyoit l'être. Elle ſe rendit donc à ſon lever ; & en préſence de toute la Cour, Madame, lui dit-elle, en ſe jettant à ſes genoux, ſi Béliſaire a eu plus d'une fois le bonheur de ſauver l'Empire, il demande pour récompenſe que le crime qu'on lui impute lui ſoit déclaré hautement, & qu'on oblige ſes ennemis à l'accuſer en face, au tribunal de l'Empereur. La liberté de les

confondre est la seule grace qui soit digne de lui. Théodore lui fit signe de se lever, & lui répondit avec un front de glace: Si Bélisaire est innocent, il n'a rien à craindre; s'il est coupable, il connoît assez la clémence de son Maître, pour savoir comment le fléchir. Allez, Madame: je n'oublierai point que vous avez eu part à mes bontés. Ce froid accueil, ce congé brusque avoit accablé Antonine. Pâle & tremblante elle s'éloigna, sans que personne osât lever les yeux sur elle; & Barsamès, qu'elle rencontra, passoit lui-même sans la voir, si elle ne l'eût abordé. C'étoit l'Intendant des Finances, le favori de Théodore. Antonine le supplia de vouloir bien lui dire quel étoit le crime dont on accusoit Bélisaire. Moi, Madame, lui dit-il; Je ne sais rien, je ne puis rien, je ne me mêle de rien, que de mon devoir. Si chacun en faisoit autant, tout le monde serait tranquille.

Ah! le complot est formé, dit-elle, & Bélisaire est perdu. Plus loin elle rencontra un homme qui lui devoit sa fortune, & qui la veille lui étoit tout dévoué. Elle veut lui parler, mais sans daigner l'entendre: Je sais vos malheurs, lui dit-il, & j'en suis désolé; mais pardon: j'ai une grace à solliciter; je n'ai pas un moment à perdre. Adieu, Madame; personne au monde ne vous est plus attaché que moi. Elle alla retrouver sa fille; &

une heure après on lui annonça qu'il falloit sortir de la Ville, & se rendre à ce vieux château qui fut marqué pour leur exil.

La vue de ce château solitaire & ruiné, où Antonine se voyoit comme ensévelie, acheva de la désoler. Elle y tomba malade en arrivant; & l'ame sensible d'Eudoxe fut déchirée entre un pere accusé, détenu dans les fers, livré en proie à ses ennemis, & une mere dont la vie, empoisonnée par le chagrin, n'annonçoit plus qu'une mort lente. Les jours, les plus beaux jours de cette aimable fille étoient remplis par les tendres soins qu'elle rendoit à sa mere; ses nuits se passoient dans les larmes; & les moments que la nature en déroboit à la douleur, pour les donner au sommeil, étoient troublés par d'effroyables songes. L'image de son pere au fond d'un cachot, courbé sous le poids de ses fers, la poursuivoit sans cesse; & les funestes pressentiments de sa mere redoubloient encore sa frayeur.

La connoissance profonde & terrible qu'Antonine avoit de la cour, lui faisoit voir la haine & la rage déchaînées contre son époux. Quel triomphe, disoit-elle, pour tous ces lâches envieux, que, depuis tant d'années, le bonheur d'un homme vertueux humilie & tourmente, quel triomphe pour eux de le voir accablé! Je me peins le sou-

rire de la malignité, l'air myſtérieux de la calomnie, qui feint de ne pas dire tout ce qu'elle ſait, & ſemble vouloir ménager l'infortuné qu'elle aſſaſſine. Ces vils flatteurs, ces complaiſans ſi bas, je les vois tous, je les entends inſulter à notre ruine. O ma fille! dans ton malheur tu as du moins la conſolation de n'avoir point de reproche à te faire; & moi, j'ai à rougir de mon bonheur paſſé, plus que de mes calamités préſentes. Les ſages leçons de ton pere m'importunoient: il avoit beau me recommander de fuir les pieges de la Cour, de mettre ma gloire & ma dignité dans des mœurs ſimples & modeſtes, de chercher la paix & le bonheur dans l'intérieur de ma maiſon, & de renoncer à un eſclavage dont la honte feroit le prix; j'appellois humeur ſa triſte prévoyance, je m'en plaignois à ſes ennemis. Quel égarement, quel affreux retour! C'eſt un coup de foudre qui m'éclaire; je ne vois l'abyme qu'en y tombant. Si tu ſavois, ma fille, avec quelle froideur l'Impératrice m'a renvoyée, elle à qui mon ame étoit aſſervie, elle dont les fantaiſies étoient mes ſeules volontés! Et cette Cour, qui la veille me ſourioit d'un air ſi complaiſant! .... Ames cruelles! & perfides! ..... Aucun, dès qu'on m'a vu ſortir, les yeux baiſſés & pleins de larmes, aucun n'a daigné m'aborder. Le malheur eſt

pour eux comme une peste, qui les fait reculer d'effroi.

Telles étoient les réflexions de cette femme, que sa chûte, en la détrompant de la cour, n'en avoit pas détachée, & qui aimoit encore ce qu'elle méprisoit.

Un an écoulé, rien ne transpiroit du procès de Bélisaire. On avoit découvert une conspiration, on l'accusoit de l'avoir tramée; & la voix de ses ennemis, qu'on appelloit la voix publique, le chargeoit de cet attentat. Les Chefs obstinés au silence, avoient péri dans les supplices, sans nommer l'auteur du complot; c'étoit la seule présomption que l'on eût contre Bélisaire: aussi, manque de preuve, le laissoit-on languir; & l'on espéroit que sa mort dispenseroit de le convaincre. Cependant ceux de ses vieux soldats qui étoient répandus parmi le peuple, redemandoient leur Général, & répondoient de son innocence. Ils souleverent la multitude, & menacerent de forcer les prisons, s'il n'étoit mis en liberté. Ce soulévement irrita l'Empereur; & Théodore ayant saisi l'instant où la colere le rendoit injuste: Hé bien, dit-elle, qu'on le leur rende, mais hors d'état de les commander. Ce conseil affreux prévalut: ce fut l'arrêt de Bélisaire.

Dès que le peuple le vit sortir de sa prison,

les yeux crevés, ce ne fut qu'un cri de douleur & de rage. Mais Bélisaire l'appaisa. Mes enfans, leur dit-il, l'Empereur a été trompé : tout homme est sujet à l'être : il faut le plaindre & le servir. Mon innocence est le seul bien qui me reste; laissez-la-moi. Votre révolte ne me rendroit pas ce que j'ai perdu; elle m'ôteroit ce qui me console de cette perte. Ces mots calmerent les esprits. Le peuple offrit à Bélisaire tout ce qu'il possédoit; Bélisaire lui rendit grace. Donnez-moi seulement, dit-il, un de vos enfants, pour me conduire où ma famille m'attend.

Son aventure avec les Bulgares l'ayant détourné de sa route, Tibere l'avoit devancé. Le bruit d'un char, dans la cour du Château, avoit fait tressaillir Antonine & Eudoxe; celle-ci avoit accouru, le cœur saisi & palpitant; mais, hélas! au lieu de son pere, ne voyant qu'un jeune inconnu, elle retourne vers sa mere : Ce n'est pas lui, dit-elle en soupirant.

Un vieux domestique de la maison, appellé Anselme, ayant abordé Tibere, Tibere lui demande si ce n'est point là que Bélisaire est retiré. C'est ici que sa femme & sa fille l'attendent, répondit le fidele Anselme; mais leur espérance est tous les jours trompée. Hé, plût au ciel moi-même être à sa place, & le savoir en liberté!

il est en liberté, lui dit Tibere; il vient ; vous allez bientôt le voir, il devroit même être arrivé.—Ah ! venez donc, venez donner cette bonne nouvelle à sa famille. Je vais vous annoncer. Madame, s'écria-t-il, en courant vers Antonine, réjouissez-vous. Mon bon Maître est vivant ; il est libre ; il vous est rendu. Un jeune homme est là qui l'assure, & qui croyoit le retrouver ici. A ces mots, toutes les forces d'Antonine se ranimerent. Où est-il, cet étranger, ce mortel généreux, qui s'intéresse à nos malheurs ? Qu'il vienne, ah ! qu'il vienne, dit-elle. Non, plus de malheurs, s'écria Eudoxe, en se jetant sur le lit de sa mere, & en la pressant dans ses bras. Mon pere est vivant ; il est en liberté ; nous l'allons revoir, Ah, ma mere ! oublions nos peines. Le ciel nous aime ; il nous réunit.

Me rendez-vous la vie, demanda Antonine à Tibere ? Est-il bien vrai que mon époux triomphe de ses ennemis ? Le jeune homme pénétré de douleur, de n'avoir à donner qu'une fausse joie ; répondit, qu'en effet Bélisaire étoit libre, qu'il l'avoit vu, qu'il lui avoit parlé ; & que le croyant rendu auprès de sa famille, il venoit lui offrir les services d'un bon voisin.

Eudoxe, qui avoit les yeux attachés sur Tibere, fut frappée de l'air de tristesse qu'il tâchoit de dissimuler. Vous portez, lui dit-elle, dans notre

exil la plus douce consolation; & loin de jouir du bien que vous nous faites, vous semblez renfermer quelque chagrin profond! Est-ce notre misere qui vous afflige? Ah! que mon pere arrive, qu'il rende la santé à cette moitié de lui-même; & vous verrez si l'on a besoin de richesse pour être heureux.

La nature dans ces moments est si touchante par elle-même, qu'Eudoxe n'eut besoin que de ses sentiments pour attendrir & pour charmer Tibere. Il ne vit point si elle étoit belle; il ne vit qu'une fille vertueuse & tendre, que son courage, sa piété, son amour pour son pere élevoit au-dessus du malheur. Ne prenez point Madame, lui dit-il, ce sentiment que je ne puis cacher, pour une pitié offensante. Dans quelque état que Bélisaire & sa famille soient réduits, leur infortune même sera digne d'envie. Que parlez-vous d'infortune, reprit la mere? Si on a rendu à mon époux la liberté, on a reconnu son innocence; il faut donc qu'il soit rétabli dans ses honneurs & dans ses biens.

Madame, lui dit Tibere, ce seroit vous préparer une surprise trop cruelle, que de vous flatter sur sa situation. Il n'a dû sa délivrance qu'à l'amour du peuple. C'est à la crainte d'un soulévement qu'on a cédé; mais en y cédant, on a

renvoyé Bélisaire aussi malheureux qu'il étoit possible.

N'importe, ma mere, il est vivant, reprit la sensible Eudoxe ; & pourvu qu'on nous laisse ici un peu de terre à cultiver, nous ne serons pas plus à plaindre que tous ces Villageois que je vois dans les champs. O ciel ! la fille de Bélisaire, s'écria le jeune homme, seroit réduite à cet indigne état ! Indigne ! & pourquoi, lui dit-elle ? Il n'étoit pas indigne des Héros de Rome vertueuse & libre. Bélisaire ne rougira point d'être l'égal de Régulus. Ma mere & moi, depuis notre exil, nous avons appris les détails & les petits travaux du ménage ; mon illustre pere sera vêtu d'un habit filé de ma main.

Tibere ne pouvoit retenir ses larmes, en voyant la joie vertueuse & pure qui remplissoit le cœur de cette aimable fille. Hélas, disoit-il en lui-même, quel coup terrible va la tirer de cette douce illusion ! Et les yeux baissés, il restoit devant elle, dans le silence de la douleur.



CHAPITRE VI.

BÉLISAIRE, en ce moment même, entroit dans la cour du Château. Le fidele Anſelme le voit, s'avance, reconnoît ſon Maître, & tranſ-porté de joie, court au-devant de lui. Mais tout-à-coup s'appercevant qu'il eſt aveugle, O ciel, dit-il ! ô mon bon Maître ! Eſt-ce pour vous revoir en cet état, que le pauvre Anſelme a vécu ? A ces paroles entrecoupées de ſanglots, Béliſaire reconnoît Anſelme, qui, proſterné, embraſſe ſes genoux. Il le releve, il l'exhorte à modérer ſa douleur, & ſe fait conduire vers ſa femme & ſa fille.

Eudoxe en le voyant ne fait qu'un cri, & tombe évanouie. Antonine, qu'une fiévre lente conſumoit, comme je l'ai dit, fut tout-à-coup ſaiſie du plus violent tranſport. Elle s'élance de ſon lit avec les forces que donne la rage, & s'arrachant des bras de Tibére & de la femme qui la gardoit, elle veut ſe précipiter. Eudoxe, ranimée à la voix de ſa mere, accourt, la ſaiſit & l'embraſſe : Ma mere, dit-elle, ah ma mere ! ayez pitié de moi. Laiſſez-moi mourir, s'écrioit cette femme

égarée. Je ne vivroois que pour le venger, que pour aller leur arracher le cœur. Les monſtres ! Voilà ſa récompenſe ! Sans lui vingt fois ils auroient été enſévelis ſous les cendres de leur Palais. Son crime eſt d'avoir prolongé leur odieuſe tyrannie.... Il en eſt puni ; les peuples ſont vengés.... Quelle férocité ! quelle horrible baſſeſſe ! .... Leur appui ! leur libérateur !... Cour atroce ! Conſeil de Tigres !... O ciel ! eſt-ce ainſi que tu es juſte ! Vois qui tu permets qu'on opprime ! Vois qui tu laiſſes proſpérer !

Antonine, dans ſes tranſports, tantôt s'arrachoit les cheveux & ſe déchiroit le viſage ; tantôt ouvrant ſes bras tremblants, elle couroit vers ſon époux, le preſſoit dans ſon ſein, l'inondoit de ſes larmes ; & tantôt repouſſant ſa fille avec effroi, Meurs, lui diſoit-elle ; il n'y a dans la vie de ſuccès que pour les méchans, de bonheur que pour les infâmes.

De cet accès elle tomba dans un abattement mortel ; & ces violens efforts de la nature ayant achevé de l'affoiblir, elle expira quelques heures après.

Un vieillard aveuglé, une femme morte, une fille au déſeſpoir, des larmes, des cris, des gémiſſemens, & pour comble de maux, l'abandon, la ſolitude & l'indigence, tel eſt l'état où la fortune préſente aux yeux de Tibére une maiſon

trente ans comblée de gloire & de prospérités. Ah, dit-il, en se rappellant les paroles d'un sage, voilà donc le spectacle auquel Dieu se complaît; l'homme juste luttant contre l'adversité, & la domptant par son courage!

Bélisaire laissa un libre cours à la douleur de sa fille, & lui-même il s'abandonna à toute son affliction; mais après avoir payé à la nature le tribut d'une ame sensible, il se releva de son accablement avec la force d'un Héros.

Eudoxe étouffoit ses sanglots de peur de redoubler la douleur de son pere. Mais le vieillard qui l'embrassoit se sentoit baigné de ses pleurs. Tu te désoles, ma fille, lui dit-il, de ce qui doit nous affermir, & nous élever au-dessus des disgraces. Après avoir expié les erreurs de sa vie, ta mere jouit d'une éternelle paix; & c'est elle à présent qui nous plaint d'être obligés de lui survivre. Cette froide immobilité, où elle laisse sa dépouille, annonce le calme où son ame est plongée. Vois comme tous les maux d'ici bas sont vains: un souffle, un instant les dissipe. La Cour & l'Empire ont disparu aux yeux de ta mere; & du sein de son Dieu, elle ne voit ce monde que comme un point dans l'immensité. Voilà ce qui fait dans le malheur la consolation & la force du sage. — Ah! donnez-la-moi, cette force que la

nature me refuse, pour résister à tant de maux. J'aurois supporté la misere; mais voir une mere adorée mourir de douleur dans mes bras! Vous voir, mon pere, dans l'horrible état où la cruauté des hommes vous a mis!.... Ma fille, lui dit le Héros, en me privant des yeux, ils n'ont fait que ce que la vieillesse ou la mort alloit faire; & quant à ma fortune; tu en aurois mal joui, si tu ne sais pas t'en passer. Ah, le ciel m'est témoin, dit-elle, que ce n'est pas sa perte qui m'afflige. Ne t'afflige donc plus de rien, lui dit son pere; & de sa main il essuya ses pleurs.

Bélisaire, instruit qu'un jeune inconnu attendoit le moment de lui parler, le fit venir, & lui demanda ce qui l'amenoit. Ce n'est pas le moment, lui dit Tibére, de vous offrir des consolations. Illustre & malheureux vieillard, je respecte votre douleur, je la partage, & je demande au ciel qu'il me permette de l'adoucir. Jusque-là, je n'ai qu'à mêler mes larmes à celles que je vois répandre.

Bientôt vint le moment de rendre à Antonine les devoirs de la sépulture; & Bélisaire, appuyé sur sa fille, accompagna le corps de sa femme au tombeau. La douleur du Héros étoit celle d'un Sage: elle étoit profonde, mais sans éclat, & soutenue de majesté. Sur son visage étoit peint le

deuil, mais un deuil ſilentieux & grave. Son front élevé, ſans défier le ſort, ſembloit s'expoſer à ſes coups.

Tibére lui-même aſſiſta à cette triſte cérémonie. Il fut témoin des regrets touchans qu'Euxode donnoit à ſa mere, & il en revint pénétré.

Béliſaire alors s'adreſſant à lui, Brave jeune homme, lui dit-il, c'eſt vous, je le vois, qui avez pris ſoin de me recommander ſur la route; apprenez-moi qui vous êtes, & ce qui peut m'attirer cet empreſſement généreux. Je m'appelle Tibére, répondit le jeune homme, J'ai ſervi ſous Narsès en Italie; j'ai fait depuis la guerre de Colchide. Je ſuis l'un de ſes Chaſſeurs à qui vous avez demandé l'aſyle, & dont vous avez ſi bien réprimé l'imprudence. Je n'ai pas eu de paix avec moi-même, que je ne ſois venu vous demander pardon, & une grace encore plus chere. Je ſuis riche : c'eſt un malheur peut-être; mais ſi vous vouliez, ce ſeroit un bien. J'ai près d'ici une maiſon de campagne; & toute mon ambition ſeroit de la conſacrer, en en faiſant l'aſyle d'un Héros. Ma tendre vénération pour vous eſt un titre ſi ſimple, que je n'oſerois m'en prévaloir : il ſuffit d'aimer la patrie, pour partager la diſgrace de Béliſaire, & pour chercher à l'adoucir. Mais un intérêt digne de vous toucher, c'eſt le mien,

c'eſt celui d'un jeune homme, qui déſire paſſionnément d'être admis dans l'intimité d'un Héros, & de puiſer dans ſon ame, comme à la ſource de la ſageſſe, de la gloire & de la vertu.

Vous honorez trop ma vieilleſſe, lui répondit Béliſaire; mais je reconnois une belle ame à la ſenſibilité que vous témoignez pour mon malheur. Dans ce moment je déſire d'être ſeul avec moi-même: mon ame ébranlée a beſoin de ſe raffermir en ſilence. Mais pour l'avenir, j'accepte une partie de ce que vous me propoſez, le plaiſir de vivre en bons voiſins, & de communiquer enſemble. J'aime la jeuneſſe: l'ame encore neuve dans cet âge heureux, eſt ſuſceptible des impreſſions du bien; elle s'enflamme & s'éleve au grand; & rien encore ne la retient captive. Venez me voir, je ſerai bien aiſe de converſer avec vous.

Si vous me croyez digne de ce commerce, reprit Tibére, pourquoi ne le ſerois-je pas de vous poſſéder tout-à-fait? Mes aïeux ſeront honorés de voir leur héritage devenir votre bien, & leur demeure votre aſyle. Vous y ſerez révéré, ſervi avec un ſaint reſpect par tout ce qui m'environne; & c'eſt à mon exemple qu'on s'empreſſera de remplir ce pieux devoir.

Jeune homme, lui dit Béliſaire, vous êtes bon; mais ne faiſons point d'imprudence. Dites-moi,

moi, car il y a dix ans que je vis éloigné du monde, quel est l'état de votre pere, & quelles vues il a sur vous. Nous sommes issus, lui dit Tibére, de l'une de ces familles que Constantin appella de Rome, & qu'il combla de bienfaits. Mon pere a servi sous le régne de Justin avec assez de distinction. Il étoit estimé & chéri de son Maître. Sous le nouveau régne, on obtint sur lui des préférences qu'il croyoit injustes : il se retira : il s'en est repenti ; & il a pour moi l'ambition qu'il n'eut pas assez pour lui-même. Il suffit, lui dit Bélisaire : je ne veux mettre aucun obstacle à l'avancement de son fils. En suivant le mouvement de votre cœur, vous ne sentez que le plaisir d'être généreux ; & en effet c'est une douce chose. Mais je vois pour vous le danger de vous envelopperdans la disgrace d'un proscrit. Mon ami, que la Cour ait raison, ou qu'elle ait tort, elle ne revient pas. Elle oublie un coupable qu'elle a puni ; mais elle hait toujours un innocent qu'elle a sacrifié, car son nom seul est un reproche, & son existence pese, comme un remords, à ses persécuteurs.

Je me charge, dit le jeune homme, de justifier ma conduite. L'Empereur a pu se laisser tromper ; mais il suffira qu'on l'éclaire.

Il ne faut pas même y penser, dit le Héros ;

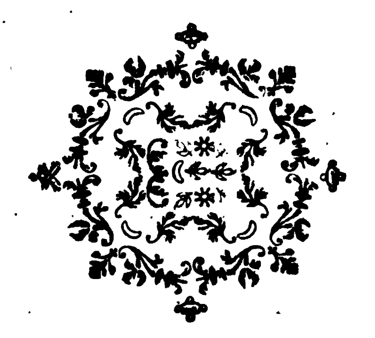
le mal eſt fait : puiſſe-t-il l'oublier pour le repos de ſa vieilleſſe !

Hé bien donc, inſiſta Tibére, ſoyez encore plus généreux. Epargnez-lui le reproche éternel de vous avoir laiſſé languir dans la miſere. L'indigne état où je vous vois, eſt un ſpectacle déshonorant pour l'humanité, honteux pour le trône, révoltant pour les gens de bien, & décourageant pour vos pareils.

Ceux qu'il découragera, répondit Béliſaire, ne ſeront point mes pareils. Je crois au ſurplus, comme vous, que mon état peut inſpirer l'indignation avec la pitié. Un pauvre aveugle ne fait point d'ombrage, & peut faire compaſſion. Auſſi mon deſſein eſt-il de me cacher ; & ſi je me ſuis fait connoître à vos compagnons, c'eſt un mouvement d'impatience contre de jeunes étourdis, qui m'a fait commettre cette imprudence. Ce ſera la derniere de ma vie ; & mon aſyle ſera mon tombeau. Adieu. L'Empereur ne peut pas ſavoir que les Bulgares ſont dans la Thrace ; ne négligez pas de l'en faire avertir.

Le jeune homme ſe retira bien affligé de n'avoir pas mieux réuſſi ; & il rendit à l'Empereur ce que lui avoit dit Béliſaire. Juſtinien fit marcher quelques troupes ; & peu de jours après on l'aſſura que les Bulgares avoient été chaſſés. A préſent,

dit-il à Tibére, nous pouvons aller ſans danger voir ce malheureux vieillard. Je paſſerai pour vôtre pere; & vous aurez ſoin de ne rien dire qui puiſſe le déſabuſer. Une maiſon de plaiſance, à moitié chemin de la retraite de Béliſaire, fut le lieu d'où l'Empereur ſe dérobant aux yeux de ſa Cour, alla le voir le lendemain.





CHAPITRE VII.

VOILA donc où habite celui qui m'a rendu tant de fois vainqueur ! dit Juſtinien, en avançant ſous un vieux portique en ruine. Béliſaire, à leur arrivée, ſe leva pour les recevoir. L'Empereur, en voyant ce vieillard vénérable dans l'état où il l'avoit mis, fut pénétré de honte & de remords. Il jeta un cri de douleur, & s'appuyant ſur Tibere, il ſe couvrit les yeux avec ſes mains, comme indigne de voir le jour que Béliſaire ne voyoit plus. Quel cri viens-je d'entendre, demanda le vieillard ? C'eſt mon pere que je vous amene, dit Tibere, & que votre malheur touche ſenſiblement. Où eſt-il, reprit Béliſaire, en tendant les mains ? Qu'il approche, & que je l'embraſſe ; car il a un fils vertueux. Juſtinien fut obligé de recevoir les embraſſemens de Béliſaire ; & ſe ſentant preſſé contre ſon ſein, il fut ſi violemment ému, qu'il ne put retenir ſes ſanglots & ſes larmes. Modérez, lui dit le héros, cet excès de compaſſion : je ne ſuis peut-être pas auſſi malheureux qu'il vous ſemble. Parlons de vous, & de ce jeune homme, qui vous don-



Qu il approche et que je L'embrasse

nera de la consolation dans vos vieux ans. Oui, dit l'Empereur en s'interrompant à chaque mot, oui.... si vous daignez permettre ... qu'il vienne recueillir les fruits de vos leçons. Et que lui apprendrois-je, dit le vieillard, qu'un pere sage & homme de bien n'ait pu lui apprendre avant moi? Ce que peut-être je connois le moins, dit l'Empereur, c'est la Cour, c'est le pays où il doit vivre; & depuis long-temps j'ai si peu communiqué avec des hommes, que le monde est pour moi presque aussi nouveau que pour lui. Mais vous qui avez vu les choses sous tant de faces diverses, de quel secours ne lui serez-vous pas, si vous voulez bien l'éclairer? S'il vouloit apprendre à fixer la fortune, dit Bélisaire, il s'adresseroit mal, comme vous voyez; mais s'il ne veut être qu'un homme de bien à ses périls & risques, je puis lui être de quelque utilité. Il est bien né, c'est l'essentiel. Il est vrai, dit Justinien, que sa noblesse est ancienne. — Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire; mais cela même est un avantage, pourvu qu'on n'en abuse pas. Savez-vous, jeune homme, poursuivit Bélisaire, ce que c'est que la noblesse? Ce sont des avances que la patrie vous fait, sur la parole de vos ancêtres, en attendant que vous soyez en état de faire honneur à vos garans. Et ces avances, dit l'Empereur,

ſont quelquefois bien hazardées. N'importe, reprit le vieillard, ce n'en eſt pas moins une très-belle inſtitution. Je crois voir, lorſqu'un enfant de noble origine vient au monde, foible, nud, indigent, imbécille, comme le fils d'un laboureur, je crois voir la patrie qui va le recevoir, & qui lui dit : Enfant, je vous ſalue, vous qui me ſerez dévoué, vous qui ſerez vaillant, généreux, magnanime comme vos peres. Ils vous ont laiſſé leur exemple ; j'y joins leurs titres & leur rang, double raiſon pour vous d'acquérir leurs vertus. Avouez, continua le vieillard, que parmi les actes les plus ſolemnels il n'y a rien de plus magnifique. Cela l'eſt trop, dit Juſtinien. Quand on veut élever les ames, dit Béliſaire, il faut en agir grandement. Et puis, croyez-vous qu'il n'y ait pas de l'économie dans cette magnificence ? Ah ! quand elle ne produiroit que deux ou trois grands hommes par génération, l'Etat n'auroit pas à ſe plaindre : il ſeroit bien dédommagé. Mon ami, dit-il au jeune homme, il faut que vous ſoyez l'un de ceux qui le dédommagent. Là, s'adreſſant à l'Empereur : Vous m'avez permis, lui dit-il, de lui parler en pere ? Ah ! je vous en conjure, lui dit Juſtinien. Hé bien, mon fils, commencez donc par vous perſuader que la nobleſſe eſt comme la flamme, qui ſe communi-

que, mais qui s'éteint dès qu'elle manque d'aliment. Souvenez-vous de votre naissance, puisqu'elle impose des devoirs ; souvenez-vous de vos aïeux, puisqu'ils sont pour vous des exemples ; mais gardez-vous de croire que la nature vous ait transmis leur gloire comme un héritage, dont vous n'ayez plus qu'à jouir ; gardez-vous de cet orgueil impatient & jaloux qui sur la foi d'un nom, prétend que tout lui céde, & s'indigne des préférences que le mérite obtient sur lui. Comme l'ambition a un faux air de noblesse, elle se glisse aisément dans le cœur d'un homme bien né ; mais cette passion, dans ses excès, a sa bassesse tout comme une autre. Elle se croit haute, parce qu'elle range au-dessous d'elle tous les devoirs de l'honnête homme ; & si vous voulez savoir ce qu'elle en fait, regardez un oiseau de proie, planer le matin sur la campagne, & choisir d'un œil avide, entre mille animaux tremblans, celui dont il lui plaira de faire sa pâture : C'est ainsi que l'ambition délibére à son réveil, pour savoir de quelle vertu elle fera sa victime. Ah, mon ami, la personnalité, ce sentiment si naturel, devient atroce dans un homme public, sitôt qu'elle est passionnée. J'ai vu des hommes qui, pour s'avancer, auroient jetté au hazard le salut d'une armée & le sort d'un Empire. Envieux

des ſuccès qui ne leur ſont pas dûs, ils ont toujours peur qu'on ne leur enleve l'honneur d'une action d'éclat : s'ils oſoient même, ils feroient échouer celle dont ils n'ont pas la gloire : le bien public eſt un malheur pour eux, s'il ne leur eſt pas attribué. Voilà l'eſpece d'hommes la plus dangereuſe, ſoit dans les conſeils, ſoit dans les armées. L'homme de bien fait ſon devoir ſans regarder autour de lui. Dieu & ſon ame ſont les témoins dont il va mériter l'aveu. Une bonne volonté franche, un courage délibéré, un zéle prompt à concourir au bien, voilà les ſignes d'une grande ame. L'envie, la vanité, l'orgueil, tout cela eſt petit & lâche. C'eſt peu même de ne pas prétendre à ce que vous ne méritez pas ; il faut ſavoir renoncer d'avance à ce que vous mériterez ; il faut ſuppoſer votre Souverain ſujet à ſe tromper, car il eſt homme, regarder comme très-poſſible que votre Patrie & votre ſiécle vous jugent auſſi mal que lui, & que l'avenir ne ſoit pas plus juſte. Alors il faut vous conſulter & vous demander à vous-même : Si j'étois réduit au ſort de Beliſaire, m'en conſolerois-je avec mon innocence, & le ſouvenir d'avoir fait mon devoir ? Si vous n'avez pas cette réſolution bien décidée & bien affermie, vivez obſcur ; vous n'avez pas de quoi ſoutenir votre nom.

A ! c'eſt trop exiger des hommes, reprit Juſtinien avec un profond ſoupir ; & votre exemple eſt effrayant. Il eſt effrayant au premier coup d'œil, dis le vieillard, mais beaucoup moins quand on y penſe. Car enfin ſuppoſons que la guerre, la maladie, ou la vieilleſſe m'eût privé de la vue ; ce ſeroit un accident tout naturel, dont vous ne ſeriez point frappé. Hé quoi, les vices de l'humanité ne ſont-ils pas dans l'ordre des choſes, comme la peſte qui a déſolé l'Empire ? Qu'importe l'inſtrument que la nature emploie à nous détruire ? La colere d'un Empereur, la fléche d'un ennemi, un grain de ſable, tout eſt égal. (*a*) En s'expoſant ſur la ſcene du monde, il faut s'attendre à ſes révolutions. Vous-même, en deſtinant votre fils au métier des ames, n'avez-vous pas prévu pour lui mille événemens périlleux ? Hé bien, comptez-y les aſſauts de l'envie, les embuches de la trahiſon, les traits de l'impoſture & de la calomnie ; & ſi votre fils arrive à mon âge ſans y avoir ſuccombé, vous trouverez qu'il a eu du bonheur. Tout eſt compenſé dans la vie.

(*a*) *Democritum pediculi, Socràtum aliud pediculorum genus, nequiſſimi bipedes interemerunt. Quorſum hæc ? ingreſſus es vitam ; navigaſti ; vectus es ; diſcede. De ſe ipſo*, M. Antonin. Imper. *De ſe ipſo*, L. 3.

Vous ne me voyez qu'aveugle & pauvre, & retiré dans une masure; mais rappellez-vous trente ans de victoires & de prospérités, & vous souhaiterez à votre fils le destin de Bélisaire. Allons, mon voisin, un peu de fermeté : vous avez les allarmes d'un pere ; mais je me flatte que votre fils me fait encore l'honneur de me porter envie. Assurément, s'écria Tibére! Mais c'est bien moins à vos prospérités, dit l'Empereur, qu'il doit porter envie, qu'à ce courage avec lequel vous soutenez l'adversité. Du courage, il en faut sans doute, dit Bélisaire, & il ne suffit pas d'avoir celui d'affronter la mort : c'est la bravoure d'un Soldat. Le courage d'un Chef consiste à s'élever au-dessus de tous les événemens. Savez-vous quel est pour moi le plus courageux des hommes? Celui qui persiste à faire son devoir, même aux périls, aux dépens de sa gloire ; ce sage & ferme Fabius, qui laisse parler avec mépris de sa lenteur, & ne change point de conduite ; & non ce foible & vain Pompée, qui aime mieux hasarder le sort de Rome & de l'univers, que d'essuyer une raillerie. Dans mes premieres campagnes contre les Perses, les mauvais propos des étourdis de mon armée me firent donner une bataille, que je ne devois ni ne voulois risquer. Je la perdis. Je ne me le pardonnerai jamais. Celui qui fait

dépendre ſa conduite de l'opinion, n'eſt jamais ſûr de lui-même. Et où en ſerions-nous, ſi, pour être honnêtes gens, il falloit attendre un ſiecle impartial & un Prince infaillible? Allez donc ferme devant vous. La calomnie & l'ingratitude vous attendent peut-être au bout de la carriere; mais la gloire y eſt avec elles; & ſi elle n'y eſt pas, la vertu la vaut bien: n'ayez pas peur que celle-ci vous manque: dans le ſein même de la miſere & de l'humiliation, elle vous ſuivra; eh, mon ami! ſi vous ſaviez combien un ſourire de la vertu eſt plus touchant que toutes les careſſes de la fortune!

Vous me pénétrez, dit Juſtinien attendri & confondu. Que mon fils eſt heureux de pouvoir de bonne heure recueillir ces hautes leçons! Ah, pourquoi cette école n'eſt-elle pas celle des Souverains! Laiſſons les Souverains, dit Béliſaire; ils ſont plus à plaindre que nous. Ils ne ſont à plaindre, dit Juſtinien, que parce qu'ils n'ont point d'amis, ou qu'ils n'en ont pas d'aſſez éclairés, d'aſſez courageux pour leur ſervir de guides. Mon fils eſt né pour vivre à la Cour: peut-être un jour admis dans les conſeils, ou dans l'intimité du Prince, aura-t-il lieu de faire uſage de vos leçons pour le bonheur du monde. Ne dédaignez pas d'agrandir ſon ame, en l'élevant à la connoiſſance

de l'art sublime de régner. Inſtruiſez-le, comme vous voudriez que fût inſtruit l'ami d'un Monarque. Juſtinien va deſcendre au tombeau; mais ſon ſucceſſeur plus heureux que lui aura peut-être pour ami le diſciple de Béliſaire. Hélas, dit le vieillard, que ne puis-je encore une fois, être avant de mourir, utile à ma patrie! Mais ce que l'expérience & la réflexion m'ont fait voir, ſeroit pris pour les ſonges de la vieilleſſe. Et en effet dans la ſpéculation tout s'arrange le mieux du monde: les difficultés s'applaniſſent; les circonſtances naiſſent à propos & ſe combinent à ſouhait, on fait tout ce qu'on veut des hommes & des choſes; ſoi-même on ſe ſuppoſe exempt de paſſions & de foibleſſes, toujours éclairé, toujours ſage, auſſi ferme que modéré. Douce & trompeuſe illuſion qu'une légere épreuve, auroit bientôt détruite, ſi l'on tenoit en main les rênes d'un Etat. Cette illuſion même a ſon utilité, dit le jeune homme; car la chimere du mieux poſſible devient le modele du bien. Je le ſouhaite, dit Béliſaire, mais je n'oſe l'eſpérer. Le plus mauvais état des choſes trouve par-tout des partiſans intéreſſés à le maintenir. Et moi, je vous réponds, dit l'Empereur, que les fruits de votre ſageſſe ne ſeront point perdus, ſi vous les confiez au zéle de mon fils. Vous méritez, dit le héros, que je vous parle à cœur ou-

vert. Mais j'exige votre parole de ne rien divulguer, sous ce regne, de mes entretiens avec vous. Pourquoi, demanda Justinien? Pour ne pas affliger de mes tristes réflexions, dit Bélisaire, un vieillard qui ne sent que trop les maux qu'il ne peut réparer. Tel fut leur premier entretien.

Quelle honte pour moi, disoit l'Empereur en s'en allant, d'avoir méconnu un tel homme! Mon cher Tibére, voilà comme on nous trompe, comme on nous rend injustes malgré nous.

La nuit, le jour suivant, il ne vit dans sa Cour que l'image de Bélisaire; & vers le soir, à la même heure, il revint nourrir sa douleur.





CHAPITRE VIII.

BELISAIRE se promenoit avec son guide sur la route. Dès que l'Empereur l'apperçut, il descendit de son char ; & en l'abordant, vous nous trouvez plongés, lui dit-il, dans de sérieuses réflexions. Frappé de l'injustice que l'on a fait commettre au malheureux vieillard qui vous a condamné, je méditois avec mon fils sur les dangers du rang suprême ; & je lui disois qu'il étoit bien étrange qu'une multitude d'hommes libres eût jamais pu s'accorder à remettre son sort dans les mains d'un seul homme, d'un homme foible & fragile comme eux, facile à surprendre, sujet à se tromper, & en qui l'erreur d'un moment pouvoit devenir si funeste! Et croyez-vous, dit Bélisaire, qu'un sénat, qu'un peuple assemblé soit plus juste & plus infaillible? Est-ce sous le regne d'un seul que les Camilles, les Themistocles, les Aristides ont été proscrits? Multiplier les ressorts du Gouvernement, c'est en multiplier les vices, car chacun y apporte les siens. Ce n'est donc pas sans raison qu'on a préféré le plus simple ; & soit que les Etats aient été conquis, ou fondés ; qu'ils aient mis leur espoir

dans la bonté des loix, ou dans la force des armes; il eſt naturel que l'homme le plus ſage, le plus vaillant, le plus habile ait obtenu la confiance, & réuni les vœux du plus grand nombre. Ce qui m'étonne, ce n'eſt donc pas qu'une multitude aſſemblée ait voulu confier à un ſeul le ſoin de commander à tous; mais qu'un ſeul ait jamais voulu ſe charger de ce ſoin pénible. Voilà, lui dit Tibére, ce que je n'entends pas. Pour l'entendre, dit le vieillard, mettez-vous à la place & du peuple & du Prince dans cette premiere élection.

Que riſquons-nous, a dû ſe dire un peuple, que riſquons-nous en nous donnant un Roi? Du bien de tous nous faiſons le ſien; des forces de l'Etat nous faiſons ſes forces; nous attachons ſa gloire à nos proſpérités; comme Souverain, il n'exiſtera qu'avec nous & par nous; il n'a donc qu'à s'aimer pour aimer ſes peuples, & qu'à ſentir ſes intérêts pour être juſte & bienfaiſant. Telle a été leur bonne foi. Ils n'ont pas calculé, dit Juſtinien, les paſſions & les erreurs qui aſſiégeroient l'ami d'un Prince. Ils n'ont vu, reprit Béliſaire, que l'indiviſible unité d'intérêt, entre le Monarque & la Nation: ils ont regardé comme impoſſible que l'un fût jamais de plein gré & de ſang froid l'ennemi de l'autre. La tyrannie leur a paru une eſpèce de ſuicide, qui ne pou-

voit être que l'effet du délire & de l'égarement ; & au cas qu'un Prince fût frappé de ce dangereux vertige, ils se sont munis de la volonté réfléchie & sage du Législateur, pour l'opposer à la volonté aveugle & passionnée de l'homme ennemi de lui-même. Ils ont bien prévu qu'ils auroient à craindre une foule de gens intéressés au mal, mais ils n'ont pas douté que cette ligue, qui ne fait jamais que le petit nombre, ne fût aisément réprimée par l'imposante multitude des gens intéressés au bien, à la tête desquels seroit toujours le Prince. En effet avant l'épreuve, qui auroit jamais pu prévoir qu'il y auroit des Souverains assez insensés, pour faire divorce avec leur peuple, & cause commune avec ses ennemis ? C'est un renversement si inconcevable de la nature & de la raison, qu'il faut l'avoir vu pour le croire. Pour moi je trouve tout simple qu'on ne s'y soit pas attendu.

Mais à qui l'élection d'un seul, pour dominer sur tous, a dû inspirer de la crainte, c'est à celui qu'on avoit élu. Un pere de famille qui a cinq ou six enfans à élever, à établir, à rendre heureux dans leur état, a tant de peine à dormir tranquille ! que sera-ce du chef d'une famille qui se compte par millions ?

Je m'engage, a-t-il dû se dire, à ne vivre que

que pour mon peuple ; j'immole mon repos à sa tranquillité ; je fais vœu de ne lui donner que des loix utiles & justes, de n'avoir plus de volonté qui ne soit conforme à ces loix. Plus il me rend puissant, moins il me laisse libre. Plus il se livre à moi, plus il m'attache à lui. Je lui dois compte de mes foiblesses, de mes passions, de mes erreurs ; je lui donne des droits sur tout ce que je suis : enfin, je renonce à moi-même, dès que je consens à régner ; & l'homme privé s'anéantit, pour céder au Roi son ame toute entiere. Connoissez-vous de dévouement plus généreux, plus absolu ? Voilà pourtant comme pensoient un Antonin, un Marc-Auréle. *Je n'ai plus rien en propre*, disoit l'un ; *mon Palais même n'est pas à moi*, disoit l'autre ; & leurs pareils ont pensé comme eux.

La vanité du vulgaire ne voit dans le suprême rang que les petites jouissances qui la flatteroient, & qui lui font envie, des palais, une cour, des hommages, & cette pompe qu'on a cru devoir attacher à l'autorité pour la rendre plus imposante. Mais au milieu de tout cela, il ne reste le plus souvent que l'homme accablé de soins, & consumé d'inquiétude, victime de ses devoirs, s'il les remplit fidélement, exposé au mépris s'il les néglige, & à la haine s'il les trahit, gêné, contra-

rié sans cesse dans le bien comme dans le mal, ayant d'un côté les soucis dévorans & les veilles cruelles, de l'autre l'ennui de lui-même & le dégoût de tous les biens : voilà quelle est sa condition. L'on a bien fait ce qu'on a pu pour égaler ses plaisirs à ses peines ; mais ses peines sont infinies, & ses plaisirs sont bornés au cercle étroit de ses besoins. Toute l'industrie du luxe ne peut lui donner de nouveaux sens ; & tandis que les jouissances le sollicitent de tous côtés, la nature les lui interdit, & sa foiblesse s'y refuse. Ainsi tout le superflu qui l'environne est perdu pour lui : un Palais vaste n'est qu'un vuide immense où il n'occupe jamais qu'un point ; sous des rideaux de pourpre & des lambris dorés, il cherche en vain le doux sommeil du laboureur sous le chaume ; & à sa table le Monarque s'ennuie, dès que l'homme est rassasié.

Je sens dit Tibére, que l'homme est trop foible pour jouir de tout, quand il a tout en abondance ; mais n'est-ce rien que d'avoir à choisir ?

Ah, jeune homme, jeune homme, s'écria Bélisaire ! vous ne connoissez pas la maladie de la satiété. C'est la plus funeste langueur où jamais puisse tomber une ame. Et savez-vous quelle en est la cause ? La facilité à jouir de tout, qui fait qu'on n'est ému de rien. Où le desir n'a pas le

temps de naître, ou en naissant il est étouffé par l'affluence des biens qui l'excédent. L'art s'épuise en raffinemens pour ranimer des goûts éteints; mais la sensibilité de l'ame est émoussée; & n'ayant plus l'aiguillon du besoin, elle ne connoît ni l'attrait ni le prix de la jouissance. Malheur à l'homme qui a tout à souhait, l'habitude, qui rend si cruel le sentiment de la privation, réduit à l'insipidité la douceur des biens qu'on possède.

Vous m'avouerez cependant, reprit Tibère, qu'il est pour un Prince des jouissances délicates & sensibles, que le dégoût ne suit jamais. Par exemple, demanda le vieillard. Mais, par exemple la gloire, dit le jeune homme. — Et laquelle? — Mais toute espece de gloire, celle des armes en premier lieu. — Fort bien. Vous croyez donc que la victoire est un plaisir bien doux? Ah! quand on a laissé sur la poussiere des milliers d'hommes égorgés, peut-on se livrer à la joie? Je pardonne à ceux qui ont couru les dangers d'une bataille, de se réjouir d'en être échappés; mais pour un Prince né sensible, un jour qui a fait couler des flots de sang, & qui fera verser des ruisseaux de larmes, ne sera jamais un beau jour.

Je me suis promené quelquefois à travers un champ de bataille: j'aurois voulu voir à ma place un Néron: il auroit pleuré. Je sais qu'il est des

Princes qui se donnent le plaisir de la guerre, comme ils se donneroient le plaisir de la chasse, & qui exposent leurs peuples comme ils lanceroient leurs chiens; mais la manie de conquérir est une espece d'avarice qui les tourmente, & qui ne s'assouvit jamais. La Province qu'on vient d'envahir est voisine d'une Province qu'on n'a pas encore envahie (*a*); de proche en proche l'ambition s'irrite; tôt ou tard survient un revers qui afflige plus que tous les succès n'ont flatté; & en supposant même que tout réussisse, on va, comme Alexandre, jusques au bout du monde, & comme lui on revient ennuyé de l'univers & de soi-même, ne sachant que faire de ces pays immenses, dont un arpent suffit pour nourrir le vainqueur, & une toise pour l'enterrer. J'ai vu dans ma jeunesse le tombeau de Cyrus; il étoit écrit sur la pierre: *Je suis Cyrus, celui qui conquit l'Empire des Perses. Homme, qui que tu sois, d'où que tu viennes, je te supplie de ne pas m'envier ce peu de terre qui couvre ma pauvre cendre*, (*b*) Hélas! dis-je en

(*a*) *O si angulus ille*
Parvulus accedat, qui nunc denormat agellum!
Hor. Ser. L. I.

(*b*) Voyez Plut. Vie d'Alex.

détournant les yeux, c'eſt bien la peine d'être conquérant.

Eſt-ce Béliſaire que j'entends, dit le jeune homme avec ſurpriſe ! Béliſaire ſait mieux qu'un autre, dit le Héros, que l'amour de la guerre eſt le monſtre le plus féroce que notre orgueil ait engendré. Il eſt, reprit Tibére, une gloire plus douce, dont un Monarque peut jouir, celle qui naît de ſes bienfaits, & qui lui revient en échange de la félicité publique. Ah ! dit Béliſaire, ſi en montant ſur le trône on étoit ſûr de faire des heureux, ce ſeroit ſans doute un beau privilége, que de tenir dans ſes mains la deſtinée d'un Empire, & je ne m'étonnerois pas qu'une ame généreuſe immolât ſon repos à cette noble ambition ! Mais demandez à l'auguſte vieillard qui vous gouverne, s'il eſt aiſé de la remplir. Il eſt poſſible, dit l'Empereur, de perſuader aux peuples qu'on a fait de ſon mieux pour adoucir leur ſort, pour ſoulager leur peines & pour mériter leur amour.

Quelques bons Princes, dit Béliſaire, ont obtenu ce témoignage pendant leur vie ; & il a fait leur récompenſe & leur plus douce conſolation. Mais à moins de quelque événement ſingulier qui faſſe éclater l'amour des peuples, & rendre ſolemnel cet hommage des cœurs, quel Prince oſera ſe flatter qu'il eſt ſincere & unanime ? Ses

courtisans lui en répondent ; mais qui lui répond de ses courtisans ? Tandis que son palais retentit de chants d'allégresse, qui l'assure qu'au fond de ses Provinces, le vestibule d'un Proconsul & la cabane d'un laboureur ne retentissent pas de gémissemens ? Ses fêtes publiques sont des scènes jouées, ses éloges sont commandés ; il voit avant lui les plus vils des humains honorés de l'apothéose ; & tandis qu'un tyran, plongé dans la mollesse, s'enivre de l'encens de ses adulateurs, l'homme vertueux qui, sur le trône, a passé sa vie à faire au monde le peu de bien qui dépendoit de lui, meurt à la peine sans avoir jamais sçu s'il avoit un ami sincere. J'ai le cœur navré quand je pense que Justinien va descendre au tombeau, persuadé que je l'ai trahi, & que je ne l'ai point aimé.

Non, s'écria l'Empereur avec transport (& s'interrompant tout-à-coup) non, dit-il, avec moins de chaleur, un Souverain n'est pas assez malheureux pour ne jamais savoir si on l'aime.

Hé-bien, dit Bélisaire, il le sait ; & ce bonheur qui seroit si doux est encore mêlé d'amertume. Car, plus un Prince est aimé de ses peuples, plus leur bonheur lui devient cher ; & alors le bien qu'il leur fait & les maux dont il les soulage, lui semblent si peu de chose dans la masse com-

mune des biens & des maux, qu'arrivé au terme d'une longue vie, il se demande encore, *qu'ai-je fait* ? Obligé de lutter sans cesse contre le torrent des adversités, voyez quelle douleur ce doit être pour lui, de ne pouvoir jamais le vaincre, & de se sentir entraîné par le cours des évenemens. Qui méritoit mieux que Marc-Aurèle de voir le monde heureux sous ses loix (*a*) ? Toutes les calamités, tous les fléaux se réunirent sous son regne (*b*). On eût dit que la nature entiére s'étoit soulevée, pour rendre inutile tous les efforts de sa sagesse & de sa bonté, & celui des Monarques qui le premier fit élever un temple à la Bienfaisance, est peut-être celui de tous qui a vu le plus de malheureux. Mais sans aller chercher d'exemple loin de nous, quel regne plus laborieux & plus prospére en apparence que celui de Justinien ? Trente ans de guerres & de victoires dans les trois parties du monde; toutes les pertes que l'Empire avoit faites depuis un siecle, réparées par des succès; les peuples du

---

(*a*) *Iste virtutum omnium, cœlestique ingenii extitit, ærumnisque publicis quasi defensor objectus est.* Aurel. Vict.

(*b*) *Ut propè nihil, quo summis angoribus atteri mortales solent, dici, seu cogitari queat, quod non, illo imperante, sævierit.* Idem.

Nord & du Couchant repoussés au delà du Danube & des Alpes ; le calme rendu aux Provinces d'Asie ; des Rois vaincus & menés en triomphe ; les ravages de la peste, des incursions, des tremblemens de terre comme effacés de l'univers par une main bienfaisante ; des forteresses & des temples sans nombre, les uns élevés de nouveau, les autres rétablis avec plus de splendeur : quoi de plus imposant & de plus magnifique ! & voir après cela dans sa vieillesse, son Empire accablé pencher vers sa ruine sans que ses mains victorieuses aient jamais pu le raffermir, voilà le terme de ses travaux & tout le fruit de ses longues veilles. Apprenez donc, mon cher Tibére, à plaindre le sort des Souverains, à les juger avec indulgence, & sur-tout à ne point haïr l'auguste vieillard qui vous gouverne, pour le mal qui lui est échappé, ou pour le bien qu'il n'a pas fait.

Vous me consternez, dit Tibére ; & le premier conseil que je donnerois à mon ami, chargé d'une couronne, ce seroit de la déposer. De la déposer, reprit le Héros ! Non, mon ami, vous avez trop de courage, pour conseiller une lâcheté. Les fatigues & les dangers vous ont-ils fait quitter les armes ? l'épée ou le sceptre, cela est égal. Il faut remplir avec constance sa destinée & ses

devoirs. Ne cachez point à votre ami qu'il sera victime des siens ; mais dites-lui en même temps, que ce sacrifice a des charmes ; & s'il veut en être payé, qu'il se pénetre, qu'il s'enivre de l'enthousiasme du bien public, qu'il s'abandonne sans réserve à ce sentiment courageux, & qu'il attende de sa vertu le dédommagement & le prix de ses peines (*a*). Et où est-il donc ce prix, demanda le jeune homme ? Il est, dit le vieillard, il est dans le sentiment pur & intime de la bonté, dans le plaisir de s'éprouver humain, sensible, généreux, digne enfin de l'amour des hommes & des regards de l'Eternel... Croyez-vous qu'un bon roi calcule le matin le salaire de sa journée ? Eveille-toi, se dit-il à lui-même, & que ton réveil soit celui de la justice & de la bienfaisance. Laisse les petits intérêts de ton repos & de ta vie : ce n'est pas pour toi que tu vis. Ton ame est celle d'un grand peuple ; ta volonté n'est que le vœu public ; ta loi l'exprime & le consacre. Regne avec elle, & souviens-toi que ton affaire est le bonheur du monde (*b*).... Vous êtes ému, mon

---

(*a*) *Homo qui benefecit, ne plausum quærat ; sed ad aliud negotium transeat, quemamodum vitis rursùm suo tempore uvam producat.* Marc. Antonini. Lib. 3.

(*b*) *Manè, cùm gravatim à somno surgis, in promptu tibi sit cogitare te ad humanum opus faciendum sur-*

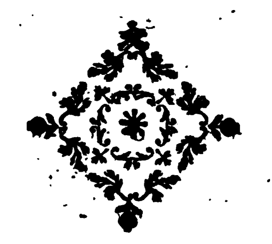
cher Tibére ; & je sens votre main qui tremble dans la mienne. Ah ! soyez sûr que la vertu, même dans les afflictions, a des jouissances célestes. Elle n'assure point de bonheur sans mélange ; mais en est-il de tel au monde ? Est-ce à l'homme inutile, au méchant, au lâche qu'il est réservé ! Un bon Prince donne des larmes aux maux qu'il ne peut soulager ; mais ces larmes, les croyez-vous ameres, comme celles de l'envie, de la honte, ou du remords ? Ce sont les larmes de Titus, qui pleure un jour qu'il a perdu : elles sont pures comme leur source. Annoncez donc à votre ami, avec la même autorité que si un Dieu parloit par votre bouche, annoncez-lui que s'il est vertueux, dans quelque état pénible où le sort le réduise, il ne lui arrivera jamais de regarder d'un œil d'envie le plus fortuné des méchans. Mais cette confiance, l'appui de la vertu, ne s'établit pas d'elle-même : il faut y disposer l'ame d'un jeune Prince ; & demain nous verrons ensemble les moyens de l'y préparer.

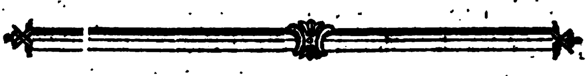
Il fait ce qu'il veut de mon ame, dit Tibére à

---

gere.... Non sentis quàm multa possis præstare, de quibus nulla est excusatio naturæ ad ea non aptæ ? &c tamen adhuc, prudens sciensque, humi fixus hæres ! Ibid. L. 5.

Justinien : il l'éleve, l'abat, la releve à son gré. Il déchire la mienne, dit l'Empereur ; & ces mots échappés avec un soupir, furent suivis d'un long silence. Sa Cour essaya, mais en vain, de le tirer de sa tristesse ; il fut importuné des soins qu'on prenoit pour la dissiper ; & le lendemain ayant annoncé qu'il vouloit se promener seul, il s'enfonça dans la forêt voisine. Tibere l'y attendoit ; ils partirent ensemble, & vinrent trouver le héros. Le jeune homme ne manqua point de de lui rappeller sa promesse ; & Bélisaire reprit ainsi.





CHAPITRE IX.

ON demande s'il est possible d'aimer la vertu pour elle-même. C'est peut-être le sublime instinct de quelques ames privilégiées ; mais toutes les fois que l'amour de la vertu est réfléchi, il est intéressé. Ne croyez pas que cet aveu soit humiliant pour la nature : vous allez voir que l'intérêt de la vertu s'épure & s'ennoblit comme celui de l'amitié : l'un servira d'exemple à l'autre.

D'abord l'amitié n'est produite que par des vues de convenance, d'agrément & d'utilité. Insensiblement l'effet se dégage de la cause ; les motifs s'évanouissent, le sentiment reste ; on y trouve un charme inconnu ; on y attache par habitude la douceur de son existence : dès-lors les peines des plaisirs ont beau prendre la place que l'on attendoit ; on sacrifie à l'amitié tous les biens qu'on espéroit d'elle ; & ce sentiment, conçu dans la joie, se nourrit & s'accroît au milieu des douleurs. Il en est de même de la vertu (*a*). Pour

(*a*) *Si quid in vitâ humanâ invenis potius justitiâ, veritate, temperantiâ, fortitudine.... Ad ejus amplexum totis animi viribus contendas suadeo.* M. Antonin Lib. 3.



Tremblez laches, ſon Innocence et
ſa Vertu me ſont connues.

attirer les cœurs il faut qu'elle présente l'attrait de l'agrément ou de l'utilité : car avant de l'aimer, on s'aime ; & avant d'en avoir joui, on cherche en elle un autre bien. Quand Régulus, dans sa jeunesse, la vit pour la premiere fois, elle étoit triomphante & couronnée de gloire : il se passionna pour elle ; & vous savez s'il l'abandonna, lorsqu'elle lui montra des fers, des tortures & des buchers.

Commencez donc par étudier ce qui flatte le plus les vœux d'un jeune Prince. Ce sera vraisemblablement d'être libre, puissant & riche, obéi de son peuple, estimé de son siecle & honoré dans l'avenir ; hé bien, répondez-lui que c'est de la vertu que dépendent ces avantages ; & vous ne le tromperez pas.

Un secret que l'on cache aux Monarques superbes, & qu'un bon Prince est digne de savoir, c'est qu'il n'y a d'absolu que le pouvoir des loix, & que celui qui veut régner arbitrairement est esclave. La loi est l'accord de toutes les volontés réunies en une seule (*a*) : sa puissance est donc le concours de toutes les forces de l'état. Au lieu que la volonté d'un seul, dès qu'elle est injuste,

---

(*a*) *Communis sponsio civitatis*. Pand. L. 1. tit. 3.

a contre elle ces mêmes forces, qu'il faut diviser, enchaîner, détruire, ou combattre. Alors les Tyrans ont recours, tantôt à des fourbes qui en imposent aux peuples, les étonnent, les épouvantent, & leur ordonnent de fléchir; tantôt à de vils Satellites, qui vendent le sang de la Patrie, & qui vont le glaive à la main, tranchant les têtes qui s'élevent au-dessus du joug & osent réclamer les droits de la nature. De-là ces guerres domestiques, où le frere dit à son frere: Meurs, ou obéis au Tyran qui me paie pour t'égorger. Fier de régner par la force des armes, ou par les effrayants prestiges de la superstition, le Tyran s'applaudit; mais qu'il tremble, s'il cesse un moment de flatter l'orgueil, ou d'autoriser la licence de ses partisans dangereux. En le servant, ils le menacent; & pour prix de l'obéissance, ils exigent l'impunité. Ainsi pour être l'oppresseur d'une partie de sa nation, il se rend l'esclave de l'autre, bas & lâche avec les complices, autant qu'il est superbe & dur pour le reste de ses sujets. Qu'il se garde bien de gêner, ou de tromper dans leur attente les passions qui le secondent: il sait combien elles sont atroces, puisqu'elles ont pour lui rompu tous les liens de la nature & de l'humanité. Les tigres que l'homme éleve pour la chasse dévorent leur maître, s'il oublie de leur donner part à la proie. Tel est le pacte des tyrans.

A mesure donc que l'autorité penche vers la tyrannie, elle s'affoiblit & se rend dépendante de ses suppôts. Elle doit s'en appercevoir aux différences, aux égards, à la tolérance servile dont il faut qu'elle use envers eux, à la partialité de ses loix, à la mollesse de sa police, aux privileges insensés qu'elle accorde à ses partisans, à tout ce qu'elle est obligée de céder, de dissimuler, de souffrir, de peur qu'ils ne l'abandonnent.

Mais que l'autorité soit conforme aux loix, c'est aux loix seules qu'elle est soumise. Elle est fondée sur la volonté & sur la force de tout un peuple. Elle n'a plus pour ennemis que les méchans, les ennemis communs. Quiconque est intéressé au maintien de l'ordre & du repos public, est le défenseur né de la puissance qui les protege; & chaque Citoyen, dans l'ennemi du Prince, voit son ennemi personnel. Dès-lors il n'y a plus au-dedans deux intérêts qui se combattent, & le souverain, ligué avec son peuple, est riche & fort de toutes les richesses & de toutes les forces de l'Etat. C'est alors qu'il est libre, & qu'il peut être juste, sans avoir de rivaux à craindre, ni de partis à ménager. Sa puissance affermie au-dedans, en est d'autant plus imposante & plus respectable au-dehors; & comme l'ambition, l'orgueil, ni le caprice ne lui mettent jamais les armes à la main,

ſes forces qu'il ménage, ont toute leur vigueur, quand il s'agit de protéger ſon peuple contre l'oppreſſeur domeſtique ou l'uſurpateur étranger. O mon ami! ſi la juſtice eſt la baſe du pouvoir ſuprême, la reconnoiſſance en eſt l'ame & le reſſort le plus actif. L'eſclave combat à régner pour ſa priſon & pour ſa chaîne; le citoyen libre & content, qui aime ſon Prince & qui en eſt aimé, défend le ſceptre comme ſon appui, le trône comme ſon aſyle; & en marchant pour la Patrie, il y voit par-tout ſes foyers.

Ah! vos leçons, lui dit Tibere, ſe gravent dans mon cœur avec des traits de flammes. Que ne ſuis-je digne moi-même d'en pénétrer l'ame des Rois!

Vous voyez donc bien, reprit Béliſaire, que leur grandeur, que leur puiſſance eſt fondée ſur la juſtice, que la bonté y ajoute encore, & que le plus abſolu des Monarques eſt celui qui eſt le plus aimé. Je vois, dit le jeune homme, que la ſaine politique n'eſt que la ſaine raiſon, & que l'art de régner conſiſte à ſuivre les mouvements d'un eſprit juſte & d'un bon cœur. C'eſt ce qu'il y a de plus ſimple, dit Béliſaire, de plus facile & de plus ſûr. Un bon payſan d'Illyrie, Juſtin a fait chérir ſon regne. Etoit-ce un politique habile? Non; mais le ciel l'avoit doué d'un ſens droit &

d'une

d'une belle ame. Si j'étois Roi, ce feroit lui que que je tâcherois d'imiter. Une prudence oblique & tortueufe a pour elle quelque fuccès ; mais elle ne va qu'à travers les écueils & les précipices ; & un Souverain qui s'oublieroit lui-même, pour ne s'occuper que du bonheur du monde, s'expoferoit mille fois moins que le plus inquiet, le plus foupçonneux, & le plus adroit des Tyrans. Mais on l'intimide, on l'effraie, on lui fait regarder fon peuple comme un ennemi qu'il doit craindre ; & cette crainte réalife le danger qu'on lui fait prévoir : car elle produit la défiance, que fuit de près l'inimitié.

Vous avez vu que dans un fouverain les befoins de l'home ifolé fe réduifent à peu de chofe ; qu'il peut jouir à peu de frais de tous les vrais biensde la vie ; que le cercle lui en eft prefcrit, & qu'au-de là ce n'eft que vanité, fantaifie & illufion. Mais tandis que la nature lui fait une loi d'être modéré, tout ce qui l'environne le preffe d'être avide. D'intelligence avec fon peuple, il n'auroit pas d'autre intérêt, d'autre parti que celui de l'Etat ; on féme entr'eux la défiance ; on perfuade au Prince de fe tenir en garde contre une multitude indocile, remuante, & féditieufe ; on lui fait croire qu'il doit avoir des forces à lui oppofer. Il s'arme donc contre fon peuple ; à la tête de fon parti

marche l'ambition & la cupidité ; & c'eſt pour aſſouvir cette hydre inſatiable qu'il croit devoir ſe réſerver des moyens qui ne ſoient qu'à lui. Telle eſt la cauſe de ce partage que nous avons vu dans l'Empire, entre les provinces du peuple & les provinces de Céſar, entre le bien public & le bien du Monarque. Or dès qu'un Souverain ſe frappe de l'idée de propriété, & qu'il y attache la ſûreté de ſa couronne & de ſa vie, il eſt naturel qu'il devienne avare de ce qu'il appelle ſon bien, qu'il croie s'enrichir aux dépens de ſes peuples, & gagner ce qu'il leur ravit ; qu'il trouve même à les affoiblir l'avantage de les réduire ; & de-là les ruſes & les ſurpriſes qu'il emploie à les dépouiller ; de-là leurs plaintes & leurs murmures ; de-là cette guerre inteſtine & ſourde qui, comme un feu caché, couve au ſein de l'état, & ſe déclare çà & là par des éruptions ſoudaines. Le Prince alors ſent le beſoin des ſecours qu'il s'eſt ménagés : il croit avoir été prudent : il ne voit pas qu'en étant juſte, il ſe ſeroit mis au-deſſus de ces précautions timides, & que les paſſions ſerviles & cruelles qu'il ſoudoie & tient à ſes gages, lui ſeroient inutiles s'il avoit des vertus. C'eſt-là, Tibere, ce qu'un jeune Prince doit entendre de votre bouche. Une fois bien perſuadé que l'Etat & lui ne font qu'un, que cette unité fait ſa force,

qu'elle est la base de sa grandeur, de son repos & de sa gloire, il regardera la propriété comme un titre indigne de la couronne; & ne comptant pour ses vrais biens que ceux qu'il assure à son peuple (*a*), il sera juste par intérêt, modéré par ambition, & bienfaisant par amour de soi-même. Voilà dans quel sens, mes amis, la vérité est la mere de la vertu. Il faut du courage sans doute pour débuter par elle avec les souverains; & quand de lâches complaisans leur ont persuadé qu'ils regnent pour eux-mêmes, que leur indépendance consiste à vouloir tout ce qui leur plaît, que leurs caprices sont des loix sous lesquelles tout doit fléchir, un ami sincere & courageux est mal reçu, d'abord à détruire ce faux systême. Mais si une fois on l'écoute, on n'écoutera plus que lui: la premiere vérité reçue, toutes les autres n'ont qu'à venir en foule, elles auront un libre accès; & le Prince, loin de les fuir, ira lui-même au-devant d'elles.

La vérité lui aura fait aimer la vertu; la vertu, à son tour, lui rendra la vérité chere. Car le penchant au bien que l'on ne connoît pas, n'est

---

(*a*) Trajan comparoit le trésor du Prince à la rate, dont l'enflure cause l'affoiblissement de tout le reste du corps.

qu'un instinct confus & vague ; & désirer d'être utile au monde, c'est désirer d'être éclairé. Or la vérité que doit chercher un Prince, est la connoissance des rapports qui intéressent l'humanité. Pour lui le vrai, c'est le juste & l'utile ; c'est dans la société, le cercle des besoins, la chaîne des devoirs, l'accord des intérêts, l'échange des secours, & le partage le plus équitable du bien public entre ceux qui l'opérent. Voilà ce qui doit l'occuper & l'occuper toute sa vie. S'étudier soi-même, étudier les hommes (*a*), tâcher de démêler en eux le fond du naturel, le pli de l'habitude, la trempe du caractere, l'influence de l'opinion, le fort & le foible de l'esprit & de l'ame; s'instruire, non pas avec une curiosité frivole & passagere, mais avec une volonté fixe & imposante pour pour les flatteurs, des mœurs, des facultés, des moyens de ses peuples, & de la conduite de ceux qu'il charge de le gouverner ; pour être mieux instruit, donner de toutes parts un libre accès à la lumiere ; en détestant une délation sourde, encourager, protéger ceux qui lui dénoncent hautement les abus commis en son nom : voilà ce

(*a*) *Quænam sunt eorum mentes, quibus rebus student, quæ habent in honore, quæ amant. Cogita te nudas ipsorum mentes intueri.* Marc. Antonin. L. 9.

que j'appelle aimer la vérité ; & c'est ainsi que l'aimera, dit-il, s'adressant à Tibere, un Prince bien persuadé qu'il ne peut être grand qu'autant qu'il sera juste. Vous lui aurez appris à se rendre indépendant & libre au milieu de la Cour ; c'est à présent de sa liberté même qu'il doit savoir se défier ; c'est avec elle que je vous mets aux prises, & c'est encore ici que votre zele a besoin d'être courageux. Il le sera, dit le jeune homme, & vous n'avez qu'à l'éclairer. A ces mots ils se séparerent.

C'est une chose étrange, dit l'Empereur, que par-tout & dans tous les temps, les amis du peuple aient été haïs de ceux qui, par état, sont les peres du peuple. Le seul crime de ce Héros est d'avoir été populaire : c'est par-là qu'il a donné prise aux calomnies de ma Cour, & peut-être à ma jalousie. Hélas ! on me le faisoit craindre ! j'aurois mieux fait de l'imiter.





CHAPITRE X.

LE lendemain, à la même heure, Bélisaire les attendoit sur le chemin, au pied d'un chêne antique, où la veille ils s'étoient assis ; & il se disoit à lui-même : Je suis bien heureux dans mon malheur, d'avoir trouvé des hommes vertueux, qui daignent venir me distraire, & s'occuper avec moi des grands objets de l'humanité ! Que ces intérêts sont puissans sur une ame ! Ils me font oublier mes maux. La seule idée de pouvoir influer sur le destin des nations, me fait exister hors de moi, m'éleve au-dessus de moi-même ; & je conçois comment la bienfaisance, exercée sur tout un peuple, rapproche l'homme de la divinité.

Justinien & Tibere qui s'avançoient, entendirent ces derniers mots. Vous faites l'éloge de la bienfaisance, dit l'Empereur ; & en effet, de toutes les vertus, il n'en est point qui ait plus de charmes. Heureux qui peut en liberté se livrer à ce doux penchant ! Encore, hélas ! faut-il le modérer, dit le héros ; & s'il n'est éclairé, s'il n'est réglé par la justice, il dégénere insensiblement en un vice tout opposé. Ecoutez-moi, jeune

homme, ajouta-t-il, en adressant la parole à Tibere.

Dans un Souverain, le plus doux exercice du pouvoir suprême, c'est de dispenser à son gré les distinctions & les graces. Le penchant qui l'y porte a d'autant plus d'attraits, qu'il ressemble à la bienfaisance ; & le meilleur Prince y seroit trompé, s'il ne se tenoit en garde contre la séduction. Il ne voit que ce qui l'approche ; & tout ce qui l'approche lui répete sans cesse, que sa grandeur réside dans sa Cour, que sa majesté tire tout son éclat du faste qui l'environne, & qu'il ne jouit de ses droits & du plus beau de ses privileges, que par les graces qu'il répand & qu'on appelle ses bienfaits..... Ses bienfaits, juste ciel ! la substance du peuple, la dépouille de l'indigent !.... Voilà ce qu'on lui dissimule. L'adulation, la complaisance, l'illusion l'environnent ; l'assiduité, l'habitude le gagnent comme à son insu il ne voit point les larmes, il n'entend point les cris du pauvre qui gémit de sa magnificence ; il voit la joie, il entend les vœux du courtisan qui la bénit ; il s'accoutume à croire qu'elle est une vertu ; & sans remonter à la source des richesses dont il est prodigue, il les répand comme son bien. Ah ! s'il savoit ce qu'il lui en coûte, & combien de malheureux il fait, pour un petit nombre d'ingrats !

Il le ſaura, mon cher Tibere, s'il a jamais un véritable ami : il apprendra que ſa bienfaiſance conſiſte moins à répandre qu'à ménager ; que tout ce qu'il donne à la faveur, il le dérobe au mérite ; & qu'elle eſt la ſource des plus grands maux dont un Etat ſoit affligé.

Vous voyez la faveur d'un œil un peu ſévere, dit le jeune homme. Je la vois telle qu'elle eſt, dit le vieillard, comme une prédilection perſonnelle, qui dans le choix & l'emploi des hommes, renverſe l'ordre de la juſtice, de la nature & du bon ſens. Et en effet, la juſtice attribue les honneurs à la vertu, les récompenſes aux ſervices ; la nature deſtine les grandes places aux grands talens ; & le bon ſens veut qu'on faſſe des hommes le meilleur uſage poſſible. La faveur accorde au vice aimable ce qui appartient à la vertu, elle préfere la complaiſance au zele, l'adulation à la vérité, la baſſeſſe à l'élévation d'ame ; & comme ſi le don de plaire étoit l'équivalent ou le gage de tous les dons, celui qui le poſſede peut aſpirer à tout. Ainſi, la faveur eſt toujours le préſage d'un mauvais regne ; & le Prince qui livre à ſes favoris le ſoin de ſa gloire & le ſort de ſes peuples, fait croire de deux choſes l'une, ou qu'il fait peu de cas de ce qu'il leur confie, ou ou qu'il attribue à ſon choix la vertu de transfor-

mer les ames, & de faire un ſage, ou un héros, d'un vieil eſclave, ou d'un jeune étourdi.

Ce ſeroit une prétention inſenſée, dit Tibere; mais il y a dans l'Etat mille emplois que tout le monde peut remplir.

Il n'y en a pas un, dit Béliſaire, qui ne demande, ſinon l'homme habile, du moins l'honnête homme; & la faveur recherche auſſi peu l'un que l'autre. C'eſt peu même de les négliger, elle les rebute, & par-là, elle détruit juſqu'aux germes des talens & des vertus. L'émulation leur donne la vie, la faveur leur donne la mort. Un Etat où elle domine, reſſemble à ces campagnes déſolées, où quelques plantes utiles, qui naiſſent d'elles-mêmes, ſont étouffées par les ronces; & je n'en dis pas aſſez: car, ici ce ſont les ronces que l'on cultive, & les plantes ſalutaires qu'on arrache & qu'on foule aux pieds.

Vous ſuppoſez, inſiſta Tibere, que la faveur n'eſt jamais éclairée & ne fait jamais de bons choix.

Très-rarement, dit Béliſaire; & en tirant au ſort les hommes qu'on éleve, on ſe tromperoit beaucoup moins. La faveur ne s'attache qu'à celui qui la brigue; & le mérite dédaigne de la briguer. Elle eſt donc ſûre d'oublier l'homme utile qui la néglige, & de préférer conſtamment l'ambitieux qui la pourſuit. Et quel accès le ſage ou

le héros peut-il avoir auprès d'elle ? Eſt-il capable des ſoupleſſes qu'elle exige de ſes eſclaves ? Son ame ferme ſe pliera-t-elle aux maneges de la Cour ? Si ſa naiſſance le place auprès du Prince & dans le cercle de ſes favoris, quel rôle y jouera ſa franchiſe, ſa droiture, ſa probité ? Eſt-ce lui qui trompe & qui flatte le mieux ? qui étudie avec le plus de ſoin les foibleſſes & les goûts du Maître ? qui ſait feindre & diſſimuler avec le plus d'adreſſe ? taire & déguiſer ce qui offenſe, & ne dire que ce qui plaît ? Il y a mille à parier contre un, qu'un favori n'eſt pas digne de l'être.

Le favori d'un Prince éclairé, juſte & ſage, dit l'Empereur, eſt toujours un homme de bien.

Un Prince éclairé, juſte & ſage dit Béliſaire, n'a point de favori. Il eſt digne d'avoir des amis, & il en a ; mais ſa faveur ne fait rien pour eux. Ils rougiroient de rien obtenir d'elle. Trajan avoit dans Longin un digne ami, s'il en fut jamais. Cet ami fut pris par les Daces ; & leur Roi fit dire à l'Empereur, que s'il refuſoit de ſouſcrire à la paix qu'il lui propoſoit ; il feroit mourir ſon captif. Savez-vous quelle fut la réponſe de Trajan ? Il fit à Longin l'honneur de prononcer pour lui, comme Regulus avoit prononcé pour lui-même. Voilà de mes hommes, & c'eſt d'un tel Prince qu'il eſt glorieux d'être l'ami. Auſſi, la

brave Longin s'empoisonna-t-il bien vîte, pour ne laisser aucun retour à la pitié de l'Empereur.

Vous m'accablez, lui dit Tibere. Oui, je sens que le bien public, dès qu'il est compromis, ne permet rien aux affections d'un Prince, mais il peut avoir quelquefois des prédilections personnelles, qui n'intéressent que lui seul.

Il n'en peut témoigner aucune, dit Bélisaire, qui n'intéresse l'état. Rien de lui n'est sans conséquence; & il doit savoir distribuer jusques aux graces de son accueil. On se persuade que la faveur n'est qu'un petit mal dans les petites choses; mais la liberté de répandre des graces a tant d'attraits, & l'habitude en est si douce, qu'on ne se retient plus après s'y être livré. Le cercle de la faveur s'étend, l'espoir d'y pénétrer donne lieu à l'intrigue: & la digue une fois rompue, le moyen que l'ame d'un Prince résiste au choc des passions & des intérêts de sa cour? Cette digue, mon cher Tibére, qu'il ne faut jamais que l'intrigue perce, c'est la volonté du bien. Un Prince, qui dans le choix des hommes n'a pour régle que l'équité, ne laisse d'espoir qu'au mérite. Les vertus, les talens, les services sont les seuls titres qu'il admette; & quiconque aspire aux honneurs, est obligé de s'en rendre digne. Alors l'intrigue découragée, fait place à l'ému-

lation; & la perſpective effrayante d'une diſgrace ſans retour interdit aux ambitieux les manéges & les ſurpriſes. Mais ſous un Prince qui ſe décide par des affections perſonnelles, chacun a droit de prétendre à tout. C'eſt à qui ſaura le mieux s'inſinuer dans ſes bonnes graces, gagner les eſclaves de ſes eſclaves, & de proche en proche s'élever en rampant. L'homme adroit & ſouple s'avance; l'homme fier de ſa vertu, s'éloigne & demeure oublié. Si quelque ſervice important le fait remarquer dans la foule; ſi le beſoin qu'on a de lui le fait employer dignement, tous les partis, dont aucun n'eſt le ſien, ſe réuniſſent pour le détruire; & il eſt réduit au choix de s'avilir, en oppoſant l'intrigue à l'intrigue, ou de ſe livrer ſans défenſe à la rage des envieux. Dès qu'une cour eſt intrigante, c'eſt le cahos des paſſions, & je défie la ſageſſe même d'y démêler la vérité. L'utilité publique n'eſt plus rien, la perſonnalité décide & du blâme & de la louange; & le Prince que le menſonge obſede, fatigué du doute & de la défiance, ne ſort le plus ſouvent de l'irréſolution, que pour tomber dans l'erreur.

Que n'en croit-il les faits, reprit Tibére? Ils parlent hautement.

Les faits, dit le vieillard, les faits mêmes s'altérent; & ils changent de face en changeant de

témoins. D'après l'événement on juge l'entreprise; mais combien de fois l'événement a couronné l'imprudence, & confondu l'habileté ? On est quelquefois plus heureux que sage ; quelquefois plus sage qu'heureux; & dans l'une & dans l'autre fortune, il est très-mal aisé d'apprécier les hommes, sur-tout pour un Prince livré aux opinions de sa cour.

Justinien dans sa vieillesse en est la preuve, dit l'Empereur : il a été cruellement trompé.

Et qui sait mieux que moi, dit Bélisaire, combien ses faux-amis ont abusé de sa faveur, & tout ce que l'intrigue a fait pour le surprendre ! Ce fut par elle que Narsès fut envoyé en Italie, pour traverser le cours de mes prospérités. L'Empereur ne prétendoit pas m'opposer un rival dans l'Intendant de ses finances; mais Narsès avoit un parti à la cour; il s'en fit un dans mon armée; la division s'y mit, & on perdit Milan, le boulevard de l'Italie. Narsès fut rappellé; mais il n'étoit plus temps : Milan étoit pris, tout son peuple égorgé, & la Ligurie enlevée à nos armes. Je suis bien aise que Narsès ait trouvé grace auprès de l'Empereur : nous devons au relâchement de la discipline d'avoir sauvé la vie à ce grand homme. (a) Mais du temps de la République,

(a) *In bello qui rem à duce prohibitam fecit aut*

Narsès eût payé de sa tête le crime d'avoir détaché de moi une partie de mon armée, & de m'avoir désobéi. Je fus rappellé à mon tour; & pour commander à ma place, une intrigue nouvelle fit nommer onze chefs, tous envieux l'un de l'autre, qui s'entendirent mal & qui furent battus. Il nous en coûta l'Italie entiere. On m'y renvoie, mais sans armées. Je cours la Thrace & l'Illyrie pour y lever des soldats. J'en ramasse à peine un petit nombre (*a*), qui n'étoient pas même vêtus. J'arrive en Italie avec ces malheureux, sans chevaux, sans armes, sans vivres. Que pouvois-je dans cet état? J'eus bien de la peine à sauver Rome. Cependant, mes ennemis étoient triomphans à la cour, ils se disoient l'un à l'autre : Tout va bien, il est aux abois, & nous l'allons voir succomber. Ils ne voyoient que moi dans la cause publique : & pourvu que sa ruine entraînât la mienne, ils étoient contens! Je demandois des forces, je reçus mon rappel; & pour me succéder, on fit partir Narsès, à la tête d'une puissante armée. Narsès justifia sans doute le choix qu'on avoit fait de lui; & ce fut peut-

---

mandata non servavit, capite punitur, etiamsi rem benè gesserit. Pand. 49. T. 16.

(*a*) 4000.

être un bonheur qu'il eût été mis à ma place ; mais pour me nuire, il avoit fallu nuire au succès de mes armes : on achetoit ma perte aux dépens de l'Etat. Voilà ce que l'intrigue a de vraiment funeste. Pour élevér ou détruire un homme, elle sacrifie une armée, un Empire s'il est besoin.

Ah ! s'écria Justinien, vous m'éclairez sur tout ce qu'on a fait pour obscurcir votre gloire. Quelle foiblesse dans l'Empereur d'en avoir cru vos ennemis.

Mon voisin, lui dit Bélisaire, vous ne savez pas combien l'art de nuire est rafiné à la cour ; combien l'intrigue est assidue, active, adroite, insinuante. Elle se garde bien de heurter l'opinion du Prince ou sa volonté, elle l'ébranle peu-à-peu, comme une eau qui filtre à travers sa digue, la ruine insensiblement, & finit par la renverser. Elle a d'autant plus d'avantage, que l'honnête homme qu'elle attaque est sans défiance & sans précaution : qu'il n'a pour lui que les faits qu'on déguise, & que la renommée, dont la voix se perd aux barrieres du palais. Là c'est l'envie qui prend la parole ; & malheur à l'homme absent qu'elle a résolu de noircir. Il n'est pas possible que dans le cours de ses succès, il n'éprouve quelques revers ; on ne manque pas de lui en faire un crime ; & lors même qu'il fait le mieux,

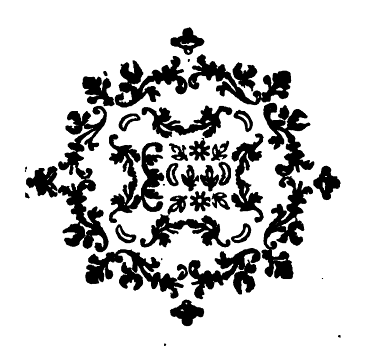
on lui reproche de n'avoir pas mieux fait : un autre auroit été plus loin, il a perdu ſes avantages. D'un côté le mal ſe groſſit, de l'autre le bien ſe déprime ; & tout compenſé, l'homme le plus utile devient un homme dangereux. Mais un plus grand mal que ſa chûte, c'eſt l'élévation de celui que l'intrigue met à ſa place, & qui communément ne la mérite pas ; c'eſt l'impreſſion que fait ſur les eſprits l'exemple d'un malheur injuſte & d'une indigne proſpérité. De-là le relâchement du zele, l'oubli du devoir, le courage de la honte, l'audace du crime, & tous les excès de la licence qu'autoriſe l'impunité. Tel eſt le regne de la faveur. Jugez combien elle doit hâter la décadence d'un Empire.

Sans doute, hélas, c'eſt dans un Prince une foibleſſe malheureuſe, dit l'Empereur ; mais elle eſt peut-être excuſable dans un vieillard, rebuté de voir que depuis trente ans il lutte envain contre la deſtinée, & que malgré tous ſes efforts le vaiſſeau de l'Etat, briſé par les tempêtes, eſt ſur le point d'être englouti. Car enfin ne nous flattons pas : la grandeur même & la durée de cet Empire ſont les cauſes de ſa ruine. Il ſubit la loi qu'avant lui le vaſte Empire de Belus, celui de Cyrus ont ſubie. Comme eux il a fleuri ; il doit paſſer comme eux.

Je

Je n'ai pas foi, dit Bélisaire, à la fatalité de ces révolutions. C'est réduire en système le découragement où je gémis de voir que nous sommes tombés. Tout périt, les Etats eux-mêmes, je le sais ; mais je ne crois point que la nature leur ait tracé le cercle de leur existence. Il est un âge où l'homme est obligé de renoncer à la vie, & de se résoudre à finir ; il n'est aucun temps où il soit permis de renoncer au salut d'un Empire. Un Corps politique est sujet sans doute à des convulsions qui l'ébranlent, à des langueurs qui le consument, à des accès qui, du transport, le font tomber dans l'accablement : le travail use ses ressorts, le repos les relâche, la contention les brise ; mais aucun de ces accidens n'est mortel. On a vû les Nations se relever des plus terribles chûtes, revenir de l'état le plus désespéré, &, après les crises les plus violentes, se rétablir avec plus de force & plus de vigueur que jamais. Leur décadence n'est donc pas marquée, comme l'est pour nous le déclin des ans ; leur vieillesse est une chimére ; & l'espérance qui soutient le courage, peut s'étendre aussi loin qu'on veut. Cet Empire est foible, ou plutôt languissant ; mais le remede, ainsi que le mal, est dans la nature des choses, & nous n'avons qu'à l'y chercher. Hé bien, dit l'Empereur, daignez faire avec

nous cette recherche consolante ; & avant d'aller au remede, remontons aux sources du mal. Je le veux bien, dit Bélisaire ; & ce sera plus d'une fois le sujet de nos entretiens.





CHAPITRE XI.

JUSTINIEN plus impatient que jamais de revoir Bélisaire, vint le presser le jour suivant, de déchirer le voile qui depuis si long-temps lui cachoit les maux de l'Empire. Bélisaire ne remonta qu'à l'époque de Constantin. Quel dommage, dit-il, qu'avec tant de résolution, de courage & d'activité, ce génie vaste & puissant se soit trompé dans ses vues, & qu'il ait employé à ruiner l'Empire plus d'efforts qu'il n'en eût fallu pour en rétablir la splendeur ! Sa nouvelle constitution est un chef-d'œuvre d'intelligence : la milice Prétorienne abolie, les enfans des pauvres adoptés par l'État (*a*), l'autorité du Préfet divisée & réduite (*b*), les Vétérans établis possesseurs & gardiens des frontieres, tout cela étoit sage & grand. Que

(*a*) Dès qu'un pere déclaroit ne pouvoir nourrir son enfant, l'État en étoit chargé ; l'enfant devoit être nourri, élevé aux dépens de la république. Constantin voulut que cette loi fût gravée sur le marbre, afin qu'elle fût éternelle.

(*b*) Voyez Zosime, L. 2, ch. 33.

ne s'en tenoit-il à des moyens si simples ? Il ne vit pas, ou ne voulut pas voir que transporter le siége de l'Empire, c'étoit en ébranler, & au physique & au moral, les plus solides fondemens. Il eut beau vouloir que sa Ville fût une seconde Rome ; il eut beau dépouiller l'ancienne de ses riches ornemens, pour en décorer la nouvelle ; ce n'étoit-là qu'un jeu de théâtre, qu'un spectacle fragile & vain.

Vous m'étonnez, interrompit Tibére, & la capitale du monde me sembloit bien plus dignement, bien plus avantageusement placée sur le Bosphore, au milieu des deux mers, & entre l'Europe & l'Asie, qu'au fond de l'Italie, au bord de ce ruisseau qui soutient à peine une barque.

Constantin a pensé comme vous, dit Bélisaire, & il s'est trompé. Un Etat obligé de répandre ses forces au dehors, doit être au dedans facile à gouverner, à contenir & à défendre. Tel est l'avantage de l'Italie. La nature elle-même sembloit en avoir fait le siége des maîtres du monde. Les monts & les mers qui l'entourent, la garantissent à peu de frais des insultes de ses voisins ; & Rome pour sa fureté, n'avoit à garder que les Alpes. Si un ennemi puissant & hardi franchissoit ces barrieres, l'Apennin servoit de refuge aux

Romains, & de rempart à la moitié de l'Italie: ce fut là que Camille défit les Gaulois; & c'est dans ce même lieu que Narsès a remporté sur Totila une si belle victoire.

Ici nous n'avons plus de centre fixe & immuable. Le ressort du gouvernement est exposé au choc de tous les revers. Demandez aux Scythes, aux Sarmates, aux Esclavons, si l'Hebre, le Danube, le Tanaïs, sont des barrieres qui leur imposent. Bisance est contre eux notre unique refuge; & la foiblesse de ses murs n'est pas ce qui m'afflige le plus.

A Rome, les loix qui régnoient au dedans pouvoient étendre de proche en proche leur vigilance & leur action, du centre de l'Etat jusqu'aux extrémités: l'Italie étoit sous leurs yeux & sous leurs mains modératrices: elles y formoient les mœurs publiques, & les mœurs à leur tour, leur donnoient de fidéles dispensateurs. Ici nous avons les mêmes loix; mais comme tout est transplanté, rien n'est d'accord, rien n'est ensemble. L'esprit national n'a point de caractere; la Patrie n'a pas même un nom. L'Italie produisoit des hommes qui respiroient en naissant l'amour de la Patrie, & qui croissoient dans le champ de Mars. Ici quel est le berceau, quelle est l'école des guerriers? Les Dalmates, les Illyriens, les Thraces sont

aussi étrangers pour nous que les Numides & les Maures. Nul intérêt commûn les lie, nul esprit d'Etat & de Corps qui les anime & les fasse agir. *Souvenez-vous que vous êtes Romains*, disoit, à ses Soldats, un Capitaine de l'ancienne Rome; & cette harangue les rendoit infatigables dans les travaux, & intrépides dans les combats. A présent que dirons-nous à nos troupes pour les encourager? *Souvenez-vous que vous êtes Arméniens, Numides, ou Dalmates?* L'Etat n'est plus un Corps, c'est le principe de sa foiblesse: & l'on n'a pas vu qu'il falloit des siécles pour y rétablir cette unité qu'on appelle Patrie; & qui est l'ouvrage insensible & lent de l'habitude & de l'opinion. Constantin a décoré sa Ville de statues des Héros de Rome: vain stratagême, hélas! ces images sacrées étoient vivantes au Capitole; mais le génie qui les animoit n'est pas monté sur nos vaisseaux: ils n'ont transporté que des marbres. Les Paul Emiles, les Scipions, les Catons sont muets pour nous: Bisance leur est étrangere. Mais dans Rome ils parloient au peuple, & ils en étoient entendus.

Je ne vois pas, dit Justinien, qu'à Rome l'Empire ait été plus tranquille, ni plus heureux depuis long-temps. Le peuple y étoit avili, & le Sénat plus avili encore.

Un empire eſt foible & malheureux par-tout, dit Béliſaire ; quand il eſt en de mauvaiſes mains. Mais à Rome il ne falloit qu'un bon regne pour changer la face des choſes. Voyez de quel abaiſſement l'Etat ſortit ſous Adrien : & à quel point de gloire & de majeſté il arriva ſous Marc-Auréle. La vertu romaine s'éclipſoit ſans s'éteindre ; le Prince digne de la ranimer en retrouvoit le germe dans les cœurs. Ce germe a péri dans Biſance : il faut le ſemer de nouveau ; & ce doit être le grand ouvrage d'un regne juſte & modéré. Sans ce prodige tout eſt perdu. Les ſuccès mêmes de nos armes ſont ruineux pour l'Etat. L'Empire a ſur les bras cent ennemis qui n'en ont qu'un. On croit les détruire ; ils renaiſſent, ils ſe ſuccèdent l'un à l'autre, & par des diverſions rapides ils ſe donnent mutuellement le temps de ſe relever. Cependant leur ennemi commun s'affoiblit en ſe diviſant : ſes courſes le ruinent, ſes travaux le conſument, ſes victoires mêmes ſont pour lui des plaies qui n'ont pas le temps de ſe fermer ; & après des efforts inouis pour affermir ſa puiſſance, un ſeul jour ébranle & renverſe vingt ans des plus heureux travaux. Combien de fois, ſous ce regne, nos drapeaux n'ont-ils pas volé du Tibre à l'Euphrate, de l'Euphrate au Danube ? Et tous les efforts de nos armes ; ſous Mundus, Germain,

Salomon, Narsès, & moi, si j'ose me nommer, tout cela s'est réduit à subir la loi de la paix.

Il le faut bien, dit l'Empereur, puisque la guerre nous accable.

Le moyen d'éviter la guerre, dit le vieillard, ce n'est pas d'acheter la paix. Les barbares du Nord ne cherchent qu'une proie, & plus elle se montre foible, plus ils sont sûrs de la ravir. Les Perses n'ont rien de plus intéressant que de venir, les armes à la main, piller tous les ans nos Provinces d'Asie. On les renvoie avec de l'or! quel moyen de les éloigner, que de leur présenter l'appât qui les attire! La rançon même de la paix devient l'aliment de la guerre, & nos Empereurs, en épuisant leurs peuples, n'ont fait que rendre leurs ennemis plus avides & plus puissants.

Vous m'affligez, dit Justinien. Quelle barriere voulez-vous donc qu'on leur oppose? De bonnes armées, dit Bélisaire, & sur-tout des peuples heureux. Quand les barbares se répandent dans nos provinces, ils n'y cherchent que le butin. Peu leur importe de laisser après eux la désolation & la haine, pourvu qu'ils laissent la terreur. Il n'en est pas ainsi d'un Empire qui veut garder ce qu'il posséde: s'il ne fait pas aimer sa domination, il faut qu'il y renonce: l'autorité fondée sur la crainte

s'affoiblit & se perd dans l'éloignement ; & il est impossible de régner par la force, depuis le Taurus jusqu'aux Alpes, depuis le Caucase jusqu'au pied de l'Atlas. Qu'importe en effet à des malheureux, dont on exprime la sueur, d'avoir pour oppresseurs les Romains ou les Perses ? On défend mal une puissance dont on est accablé soi-même ; & si on n'ose s'en affranchir, on s'en laisse au moins délivrer. L'humanité, la bienfaisance, la droiture, la bonne foi, une vigilance attentive au bonheur des peuples que l'on a soumis, voilà ce qui nous les attache. Alors le cœur de l'Etat est par-tout, & chaque province est un centre d'activité, de force & de vigueur.

Je vous parlerai souvent de moi, jeune homme, ajouta-t-il ; & vous m'y autorisez en consultant mon expérience. Quand je portai la guerre en Afrique, je commençai par ménager ces contrées comme ma Patrie. La discipline établie dans mon armée y attira l'abondance, & j'eus bientôt le plaisir de voir les peuples d'alentour prendre mon camp pour asyle, & se ranger sous mes drapeaux. Le jour que j'entrai dans Carthage à la tête d'une armée victorieuse, on n'entendit pas une plainte : ni le travail ni le repos des Citoyens ne fut interrompu : à voir le commerce & l'industrie s'exercer comme de coutume, on croyoit être en pleine

paix : auſſi ne tenoît-il qu'à moi de régner ſur un peuple qui m'appelloit ſon pere. J'ai vu de même en Italie, les Naturels du pays venir en foule ſe donner à nous, & les Goths à Ravenne ſupplier leur vainqueur de vouloir bien être leur Roi. Tel eſt l'empire de la clémence. Et ne croyez pas que je m'en glorifie. Je n'ai fait que ſuivre les leçons que les Barbares me donnoient. Oui, les barbares ont comme nous leurs Titus & leurs Marc-Auréles. Théodoric & Totila ont mérité l'amour du monde. O Villes d'Italie, s'écria le vieillard, quelle comparaiſon vous avez faite de ces barbares avec nous ! J'ai vu dans Naples égorger ſous mes yeux les femmes, les vieillards, les enfants au berceau. Je courois, j'arrachois des mains de mes ſoldats ces innocentes victimes ; mais j'étois ſeul, mes cris n'étoient point entendus; & ceux qui auroient dû me ſeconder, étoient occupés au pillage. Cette même ville a été priſe par le généreux Totila. Heureux Prince ! il a eu la gloire de la ſauver de la fureur des ſiens. Il s'y eſt conduit comme un pere tendre au milieu de ſa famille. L'humanité n'a rien de plus touchant que les ſoins qu'il a pris du ſalut de ce peuple, qui venoit de ſe rendre à lui. Il a été le même dans Rome, dans cette Rome où nos Commandans venoient d'exercer, au milieu des horreurs de la

famine, le monopole le plus affreux. Voilà comme nos ennemis ont su gagner le cœur des peuples. Leur justice & leur modération nous ont plus nui que leur valeur.

Mais en revanche, ce qui les a bien servis, c'est l'avarice, la dureté, la tyrannie de nos Chefs. Dès que j'eus quitté l'Italie, les mêmes Goths, dont je venois de refuser la couronne, indignés des vexations de ceux qui m'avoient remplacé, résolurent de secouer le joug : de-là le regne de Totila & nos malheurs en Italie. Après avoir défait les Vandales en Afrique, j'avois persuadé aux Maures de vivre en paix avec nous. Mais quand je fus parti, nos illustres Brigands, nos gens de luxe & de rapine, loin de les traiter en amis, exercerent en liberté sur leurs villes & leurs campagnes les plus horribles violences. Les Maures prirent le parti de la vengeance & du désespoir : le sang inonda nos Provinces. Ainsi l'oppression excite la révolte, qui rompt tous les nœuds de la paix.

Il en est de même au-dedans. Des Préfets indolens, des Proconsuls avides, tyrans absolus & impitoyables des provinces & des Cités : voilà ce que j'ai vu par-tout. Par eux, les charges publiques sont devenues si accablantes, que pour retenir sous le faix les principaux Citoyens (*a*), il a

(*a*) Les Décurions, ou Officiers Municipaux.

fallu leur interdire la Milice, le Sacerdoce, la vente même de leurs biens, &, ce qu'on ne croira jamais, la ressource de l'esclavage. Comment voulez-vous que des peuples si cruellement tourmentés aiment un joug qui les écrase ? Peuvent-ils se croire liés ou d'intérêt ou de devoir avec de si durs oppresseurs ? Au premier murmure que leur arrachent la misere & le désespoir, on crie à la révolte, à l'infidélité ; on fait marcher dans les provinces des armées qui les ravagent. Triste & cruel moyen de réduire les hommes, que celui de les ruiner ! Et que faire d'un peuple abattu de foiblesse ? Il faut qu'il soit docile & fort. Il sera l'un & l'autre, s'il n'est point excédé par tous ces tyrans subalternes, qui, du regne d'un Prince équitable & doux, ne font que trop souvent un regne intolérable.

C'est de ces dépositaires de l'autorité qu'il dépend de la faire aimer ou haïr. C'est donc sur eux que doit se fixer l'œil vigilant & sévere du Prince. Il n'a pas de plus dangereux ni de plus cruels ennemis ; car ils l'exposent à la haine publique ; & c'est pour lui le plus grand des maux. Tout ce que leur dicte l'orgueil, la cupidité, le caprice, ils l'appellent sa volonté. A les entendre, ils ne font qu'obéir en exerçant leurs violences, & par eux le Prince est à son insçu le fléau des peuples qu'il

aime. Mon cher Tibére, ajouta le héros, si un Souverain a le bonheur de vous avoir pour ami, dites-lui bien de ne jamais lâcher les rênes de l'autorité; & que tous ceux qui l'exercent sous lui, sentent le frein de sa justice. Car les excès commis en son nom, calomnient son regne, & font retomber sur lui les larmes du foible opprimé; au lieu que si les peuples savent qu'il les protege & qu'il les venge, ils se plaindront à lui sans se plaindre de lui; & la haine publique attachée aux artisans des malheurs publics, laissera le Prince équitable en possession du cœur de ses sujets.

Rien de plus beau dans la spéculation, dit Justinien, qu'un Prince attentif & présent à tout ce qui se passe dans son Empire. Mais le détail en est immense; & s'il faut qu'il écoute les plaintes de ses peuples, qu'il les examine & les juge, il n'y suffira jamais.

C'est avec ces fantômes de difficultés qu'on l'effraie, dit Bélisaire; mais ils s'évanouissent, quand on les observe de près; & vous verrez demain que l'art de gouverner est moins compliqué qu'on ne pense. Adieu, mes amis. Vous voyez que de moi-même je m'engage plus loin que je n'aurois voulu. Régner est la folie de la plupart des hommes; & il en est peu qui, dans leurs rêveries, ne s'amusent, comme je fais, à

régler le sort des Etats. C'est le délire du vulgaire, dit Justinien, mais la plus digne méditation du sage.

L'Empereur se retira frappé de tout ce qu'il venoit d'entendre ; & le soir même, à son souper, il ouit dire à ses courtisans que jamais l'Empire n'avoit été plus florissant & plus heureux. Sans doute, leur dit-il, l'Empire est florissant, & vous nagez dans l'abondance ; il est heureux, car vous vivez dans le luxe & l'oisiveté. Ici les peuples ne sont comptés pour rien, & la Cour est pour vous l'Empire. Ces mots leur firent baisser les yeux. Ils ne douterent pas que la mélancolie où l'Empereur étoit plongé, ne fût la suite des entretiens qu'il avoit eus avec Tibere. Tibere, disoient-ils, est un jeune enthousiaste, qui a la folie de l'humanité. Rien de plus dangereux ici qu'un homme de ce caractere : il faut tâcher de l'éloigner.





CHAPITRE XII.

LE lendemain, tandis que cette intrigue occupoit la Cour, le bon aveugle & ses deux hôtes avoient repris leurs entretiens.

Un Prince qui veut régner par lui-même, leur disoit-il, doit savoir tout simplifier. Son premier soin est de bien connoître ce qui est utile à ses peuples, & ce qu'ils attendent de lui (*a*). Cela seul, dit Tibere, est une étude immense. Elle est très-simple, dit le héros; car les besoins d'un seul sont les besoins de tous, & chacun de nous sait par lui-même ce qui est utile au genre humain. Par exemple, demanda-t-il au jeune homme, si vous étiez laboureur, qu'attendriez-vous de la bonté du Prince? Qu'il m'assurât le fruit de mon travail, dit celui-ci; qu'il m'en laissât jouir, le tribut prélevé, avec mes enfants & ma femme; qu'il protégeât mon héritage contre la fraude & la rapine, & ma famille & moi contre la violence,

(*a*) *Semper officio fungitur, utilitati hominum consulens & societati.* Cic. Off. 3.

l'injure & l'oppreſſion. Hé bien, dit Béliſaire, voilà tout; & chaque citoyen, dans ſon état, n'en demande pas davantage. Et le Prince à ſon tour, pourſuivit le héros, qu'exige-t-il de ſes ſujets? — L'obéiſſance, le tribut, & des forces pour le maintien de ſa puiſſance & de ſes loix. — Cela eſt encore ſimple & juſte, dit Béliſaire. Et les ſujets, quels ſont leurs devoirs réciproques? — De vivre en paix, de ne pas ſe nuire, de laiſſer à chacun le ſien, & d'obſerver dans leur commerce la concorde & la bonne foi. Voilà, mon ami, dit le vieillard, l'abrégé du bonheur du monde; & pour cela, vous voyez bien qu'il ne faut pas des volumes de loix. Il fut un temps où celles de Rome étoient écrites ſur douze tables, ce temps valoit bien celui-ci. Le juſte n'eſt que la balance de l'utile, & la meſure de ce qui revient à chacun de la ſomme du bien public. Que la ſeule équité préſide à ce partage, ſon code ne ſera pas long. Ce qui l'embrouille & le groſſit, c'eſt le caprice minutieux d'une volonté arbitraire, qui érige en loix ſes fantaiſies, dont elle change à tout propos; c'eſt la crainte puſillanime de ne pas donner à la liberté aſſez de liens qui l'enchaînent: c'eſt le jaloux orgueil de dominer, qui ne croit jamais faire aſſez ſentir ſes droits; c'eſt la manie de vouloir régler une in-

finité

finité de détails, qui se réglent assez & beaucoup mieux d'eux mêmes. On a fait sous ce regne une ample collection d'Edits & de Décrets sans nombre; mais c'est l'école des Jurisconsultes; ce n'est pas l'école du peuple: or c'est le peuple qu'il s'agit d'instruire de ses devoirs & de ses droits. Chacun doit être son premier juge; chacun doit donc savoir ce qui lui est prescrit, défendu, permis par la loi (*a*). Il faut pour cela des loix simples, claires, sensibles, en petit nombre, & faciles à appliquer. C'est-là sur tout ce qui abrégera les détails de l'administration. Car dès que le peuple est instruit de ce qu'il doit & de ce qui lui est dû, il est fier de sa sûreté & content de sa dépendance; il voit ce qui lui revient des sacrifices qu'il a faits; & dans le bien public appercevant le sien, il révére l'autorité qui fait concourir l'un à l'autre. Pourquoi le voit-on si souvent impatient du joug des loix? parce que la rigueur est toute du côté des loix qui le gênent, & la mollesse & la négligence du côté des loix qui le favorisent & qui doivent le protéger. Or la simplicité d'un code populaire remédieroit en-

(*a*) *Legis virtus hæc est: imperare, vetare, permittere, punire.* Pand. L. 1, t. 3.

core à cet abus ; car les Juges voyant le peuple assez instruit pour les juger par eux-mêmes, & en état de réclamer contre eux une loi précise & constante, ils n'oseroient plier la regle, ni changer de poids à leur gré.

Les plus abusives des loix, sont celles qui donnent prise sur les biens. Car on n'en veut guéres à la vie ni à la liberté des peuples ; & quand on leur lie les mains, ce n'est que pour les dépouiller. Aussi de mille excès commis par les Dépositaires de l'autorité, à peine y en a-t-il un seul qui ne soit pas le crime de l'avarice. C'est donc là que le Prince doit porter la lumiere, & commencer par éclairer la perception de l'impôt.

Tant que l'impôt sera multiplié, vague (*a*) & compliqué comme il l'est, la régie, quoique l'on fasse, en sera trouble & frauduleuse : il faut donc le simplifier. Que la loi qui le réglera soit précise & inaltérable ; que le tribut lui-même, ce besoin de l'Etat (*b*), soit égal, aisé, naturel ; qu'il soit un, qu'il soit appliqué à des biens

---

(*a*) *Sub Imperatoribus vectigalia, non lege ac ratione, sed arbitratu Imperatorum processerunt.* Bulling. *De trib. ac. vectig. P. R.*

(*b*) *Quoniam neque quies sine armis, neque utrumque sine tributis haberi possunt.* Liv. L. 1.

réels & solides, réglé par leur valeur, & le même par-tout, le tribut, par exemple, que l'heureuse Sicile (a) payoit avec joie aux Romains, celui dont la douceur fit adorer César dans les Provinces de l'Asie (b). La fraude n'aura plus à se réfugier dans un dédale ténébreux d'édits absurdes (c) & bizarres: l'évidence même du droit en marquera les limites; & en cessant d'être arbitraire, il cessera d'être odieux.

Vous savez bien, dit l'Empereur, ce qu'on oppose à vos principes? Simplifier l'impôt, ce seroit le réduire. Je l'espere, dit le Héros. Et puis, ajouta l'Empereur, si le peuple est trop à son aise, il sera, dit-on, paresseux, arrogant, rebelle, intraitable. O juste ciel, s'écria Bélisaire! quel moyen de dégoûter le peuple du

---

(a) *Omnis ager Siciliæ decumanus.* Buling. *Ubi sup.*

(b) *App. de Bello. civ. l. 5. Pro anni copiâ vel inopiâ, uberius* [*ex Asiâ*] *vel angustius vectigal exactum est.* Item. Dio. L. 45.

(c) Les Empereurs avoient mis des impôts sur l'urine, sur la poussiere, sur les ordures, sur les cadavres, sur la fumée, l'air & l'ombre. Il y avoit des droits de gazon, de rivage, de roue, de timon, de bête de somme; *& quæ alia* (dit Tacite) *exactionibus illicitis nomina publicani invenerant.* Vide Buling. *Ubi supra.*

travail, que de lui en assurer les fruits! quel moyen de le rendre intraitable & rebelle, que de le rendre plus heureux! On craint qu'il ne soit arrogant! Ah, je sais bien qu'on veut qu'il tremble comme l'esclave sous les verges. Mais devant qui doit-il trembler, s'il est sans crime & sans reproche? Sous quel pouvoir doit-il fléchir, si ce n'est sous celui des loix & du Souverain légitime? Quel Empire sera jamais plus sûr de son obéissance, que celui qui par les bienfaits, la reconnoissance & l'amour, s'est acquis tous les droits du pouvoir paternel? Croyez-moi, je connois le peuple : il n'est pas tel qu'on vous le peint. Ce qui l'énerve & le rebute, c'est la misere & la souffrance; ce qui l'aigrit & le révolte, c'est le désespoir d'acquérir sans cesse, & de ne posséder jamais. Voilà le vrai, & on le sait bien; mais on le dissimule : on s'est fait un systême que l'on tâche d'autoriser. Ce systême des Grands est, que le genre humain ne vit que pour un petit nombre d'hommes, & que le monde est fait pour eux. C'est un orgueil inconcevable, dit l'Empereur, mais il est vrai qu'il existe dans bien des ames. Non, dit Bélisaire, il est joué : il n'a jamais été sincere. Il n'y a pas un homme de bon sens, quelque élevé qu'il soit, qui se comparant en secret avec le peuple qui le

nourrit, qui le défend, qui le protége, ne soit humble au-dedans de lui-même; car il sent bien qu'il est foible, dépendant & nécessiteux. Sa hauteur n'est qu'un personnage qu'il a pris pour en imposer; mais le mal est qu'il en impose & parvient à persuader. Fasse le ciel, mon cher Tibere, que votre ami ne donne pas dans cette absurde illusion. Obtenez qu'il jette les yeux sur la société primitive: il la verra divisée en trois classes, & toutes les trois occupées à s'aider réciproquement, l'une à tirer du sein de la terre les choses nécessaires à la vie, l'autre à donner à ces productions la forme & les qualités relatives à leur usage, & la troisieme à la régie & à la défense du bien commun. Il n'y a dans cette institution personne d'oisif, d'inutile: le cercle des secours mutuels est rempli: chacun, selon ses facultés, y contribue assidument: force, industrie, intelligence, lumieres, talens & vertus, tout sert, tout paye le tribut; & c'est à cet ordre si simple, si naturel, si régulier, que se réduit l'économie d'un Gouvernement équitable.

Vous voyez bien qu'il seroit insensé que l'une de ces classes méprisât ses compagnes; qu'elles sont toutes également utiles, également dépendantes: & qu'en supposant même qu'il y eût quelque avantage, il seroit pour le laboureur; car si le premier besoin

est de vivre, l'art qui nourrit les hommes est le premier des arts. Mais comme il est facile & sûr, qu'il n'expose point l'homme, & n'exige de lui que les facultés les plus communes, il est bon que des arts utiles, & qui demandent des talens, des vertus, des qualités plus rares, soient aussi plus encouragés. Ainsi les arts du premier besoin ne seront pas les plus considérés, & ils ne prétendent pas l'être. Mais autant il seroit superflu de leur attribuer des préférences vaines, autant il est injuste & inhumain d'y attacher un dur mépris.

Que votre ami, mon cher Tibere, se garde bien de ce mépris stupide ; qu'il ménage, comme sa nourrice & comme celle de l'Etat, cette partie de l'humanité si utile & si dédaignée. Il est juste que le peuple travaille pour les classes qui le secondent, & qu'il contribue avec elles au maintien du pouvoir qui fait leur sûreté : c'est à la terre à nourrir les hommes. Mais les premiers qu'elle doit nourrir, sont ceux qui la rendent fertile ; & l'on n'a droit d'exiger d'eux que l'excédent de leurs besoins (*a*). S'ils n'obtenoient, par le travail le plus rude & le plus constant,

(*a*) C'étoit le principe d'Henri IV, c'est celui de tous les bons Rois.

qu'une existence malheureuse, ce ne seroit plus dans l'état des associés, mais des esclaves : leur condition leur deviendroit odieuse & intolérable ; ils y renonceroient, ils changeroient de classe, ou cesseroient de se reproduire, & de perpétuer la leur.

Il est vrai, dit Justinien, qu'on les a mis trop à l'étroit ; mais heureusement il faut si peu de chose à cette espece d'hommes endurcis à la peine ! Leur ambition ne va point au-delà des premiers besoins de la vie : qu'ils aient du pain, ils sont contens.

En vérité, mon voisin, dit Bélisaire, on diroit que vous avez passé votre vie à la Cour, tant vous en savez le langage. Voilà ce qu'on y dit sans cesse, pour engager le Prince à dépouiller ses peuples, à les accabler sans remords. Oui, je conviens avec vous qu'ils n'ont pas les besoins insensés du luxe. Mais plus leur vie est frugale & modeste, plus on les reconnoît sobres & patiens ; plus on est sûr, quand ils se plaignent, qu'ils se plaignent avec raison. Dans le langage de la Cour, manquer du nécessaire, c'est n'avoir pas de quoi nourrir vingt chevaux inutiles, vingt valets fainéans : dans le langage du Laboureur, c'est n'avoir pas de quoi nourrir son pere accablé de vieillesse, ses enfans, dont les foibles mains

ne peuvent pas l'aider encore, & sa femme enceinte ou nourrice d'un nouveau sujet de l'Etat; c'est n'avoir pas de quoi faire à la terre les avances qu'elle demande, de quoi soutenir une année de grêle ou de stérilité, de quoi se procurer à soi-même & aux siens, dans la vieillesse ou la maladie, les soulagemens, les secours dont la nature a besoin. Or, mes amis, je vous demande si cette premiere destination des produits de l'agriculture n'est pas sainte & inviolable, plus que ne devoit l'être le trésor de Janus.

Hélas! dit l'Empereur, il est des temps de calamité, où l'on ne peut se dispenser d'y porter atteinte.

Il faut pour cela, dit Bélisaire, que toutes les ressources du superflu soient épuisées, & qu'il n'y ait plus d'autre moyen de sauver un peuple que de le ruiner: je n'ai jamais vu ces temps-là (*a*). Mais parlons vrai: Savez-vous ce qui accable la classe laborieuse & souffrante d'un état? C'est le

---

(*a*) Marc-Aurele, dans un besoin pressant, plutôt que de charger les peuples de nouveaux impôts, vendit les meubles du Palais Impérial: *Vasa aurea, uxoriam ac suam sericam & auream vestem, multa ornamenta gemmarum; ac per duos continuos menses venditio habita est.* Aurél. Vict.

fardeau que rejette sur elle (*a*) la classe oisive & jouissante. Ceux qui par leur richesse participent le plus aux avantages de la société, sont ceux qui contribuent le moins aux frais de sa régie & de sa défense. Il semble que l'inutilité soit un privilége pour eux. Obtenez que cet abus cesse; qu'on distribue, selon les forces & les facultés de chacun, le poids des dépenses publiques, ce poids sera léger pour tous.

Que n'a-t-on pas fait, dit l'Empereur, pour établir cette égalité desirée (*b*)? N'a-t-on pas condamné au feu les Décurions infidéles, qui, en distribuant l'impôt de leur Cité, surchargeoient les uns pour exempter les autres (*c*)?

Hélas! je sais, dit Bélisaire, que ce n'est pas à ces malheureux qu'on fait grace. Pour n'avoir pas vexé le peuple avec assez de dureté, on les met dans les fers, on les meurtrit de coups, on les réduit à envier la condition des esclaves (*d*).

(*a*) *Inveniuntur plurimi divitum, quorum tributa populos necant.* Salv. L. 4. *Proprietatibus carent (pauperes) & vectigalibus obruuntur.* Id. *Lib.* 5. *De gub. Dei.*

(*b*) *Cod. Leg. De annona.*

(*c*) *Cod. Lib.* 1. *De censib. & censit.*

(*d*) Traité de l'orig. du Gouv. Fr.

Mais y a-t-il des verges, des cachots, des supplices pour vos Recteurs, vos Proconsuls & vos Préfets ? Et quand il y en auroit, quoi de plus inutile, si on ferme la bouche aux peuples, & si on étouffe leurs cris ? Donnez-leur des loix moins séveres, avec la pleine liberté d'en poursuivre les infracteurs.

De tous temps, dit Justinien, il a été permis aux peuples de se plaindre.

Oui, reprit Bélisaire, pourvu que leurs tyrans veuillent bien les y autoriser (*a*). N'a-t-on pas exigé l'attache des Présidens & des Préfets pour que les Villes & les Provinces pussent dénoncer à la Cour les excès dont ils sont eux-mêmes ou les auteurs ou les complices ? Et y avoit-il un plus sûr moyen d'en assurer l'impunité ? Les loix recommandent à leurs dépositaires (*b*) de s'opposer aux vexations ; & ce sont eux qui les exercent. Les loix leur font un devoir religieux (*c*) de garantir le foible des injures du fort ; & c'est

---

(*a*) Le même.

(*b*) *Illicitas exactiones, & violentias factas, & extortas metu venditiones, &c. prohibeat præses Provinciæ.* Pandec. L. I. T. 18.

(*c*) *Ne potentiores viri humiliores injuriis afficiant, ad religionem præsidis Provinciæ pertinet.* Ibid.

dans leurs mains qu'est la force, avec le droit d'en abuser (*a*). Les loix déterminent la somme de l'impôt; mais les Préfets, les Proconsuls, les Présidens le distribuent (*b*); & ils ne manquent jamais de prétextes pour l'aggraver. Les loix permettent de citer les créatures (*c*) du Préfet au Tribunal du Préfet lui-même; mais elles défendent d'appeller de ce Tribunal (*d*) à celui du Prince, par la raison, disent-elles, que le Prince n'éleve à cette dignité que des hommes d'une droiture & d'une sagesse éprouvée. Il ne peut donc jamas se tromper dans son choix? Quelle imprudence de risquer le sort d'un peuple sur la foi d'un homme! Justinien en a senti l'abus; il a rétabli les Préteurs, avec le droit de s'opposer aux déprédations des Préfets: nouveaux op-

---

(*a*) *Qui universas Provincias regunt, jus gladii habent.* Ibid.

(*b*) Novell. 28.

(*c*) *Det operam judex ut prætorium suum ipse componat.* Cod. Theod. L. 1. T. 10.

(*d*) *Non potest à præfectis prætorio appellari. Credidit enim princeps eos qui ob singularem industriam, exploratâ eorum fide & gravitate, ad ejus officii magnitudinem adhibentur, non aliter judicaturos, pro sapientiâ ac luce dignitatis, quam ipse foret judicaturus.* Pand. L. 1. Tit. 11.

presseurs pour les peuples (*a*). Leur résidence dans les Provinces a bientôt donné prise à la contagion ; & de surveillans devenus complices, ils n'ont fait que grossir le nombre des tyrans. Voilà d'où vient qu'on voit tant d'abus impunis, tant de bonnes loix inutiles (*b*).

Que feriez-vous, lui dit l'Empereur ? J'écouterois le cri du foible, dit Bélisaire, & l'homme injuste & puissant trembleroit.

Parmi les institutions de nos Empereurs, il en est une que je révere, & que je desire ardemment de voir remettre en vigueur. Lorsque dans la foule des Préposés au maintien de l'autorité souveraine, j'ai trouvé des agens (*c*) spécialement chargés du soin d'aller dans les Provinces recevoir les plaintes du peuple, pour en informer l'Empereur ; j'ai senti mon ame s'épanouir, & l'humanité respirer en moi. Je fais des vœux pour

---

(*a*) *Ut prætor prohiberet exactores tributorum suscipere & exequi mandata quæ, malo more, à sede præfecti exeunt, de muris reficiendis, de viis sternendis, & aliis oneribus infinitis.* Novell. 24.

(*b*) Vid. Pandec. L. 48. *L. Jul. repetundarum. Leg. Jul. De annoná. Leg. Jul. peculatûs. Cod.* Theod. L. 4. Tit. 12. *Cod.* Just. L. 1. *De censib. & censit.*

(*c*) On les appelloit *Curiosi*.

qu'un bon Prince donne à cette charge importante tout l'éclat qu'elle doit avoir ; qu'il y nomme ses amis les plus vertueux, les plus affidés, les plus intimes ; que dans la pompe la plus solemnelle & la plus imposante, il reçoive au pied des autels, le serment qu'ils feront au ciel, à ses peuples & à lui-même, de ne jamais trahir les intérêts du foible en faveur de l'homme puissant ; qu'il les envoie tous les ans à ses peuples sous le nom sacré de Tuteurs ; & qu'il les rappelle vers lui, aussitôt leur tâche remplie, pour ne pas les livrer à la corruption. Quel effet ne produira point & leur présence & leur attente ! Voyez, à l'arrivée de l'homme juste dans les Provinces, la liberté lever un front serein, & la licence & la tyrannie baisser les yeux en frémissant : voyez vos Préfets, vos Présidens, vos Proconsuls, & leurs Préposés subalternes, pâlir, trembler devant leur Juge, & les peuples l'environner comme leur pere & leur vengeur. Les monarques se plaignent que la vérité les fuit ! Ah, mes amis ! elle les cherche, même au travers des lances & des épées. Combien plus aisément les aborderoit-elle, s'ils lui donnoient ce libre accès ! Et ce ne seroit point le cri séditieux d'une populace en tumulte ; ce seroit la voix modérée de l'homme sage & vertueux qui porteroit au pied du trône la plainte

de l'humanité. O que les abus, que les excès commis au nom du Prince en feroient bien plus rares, s'ils devoient ainfi, tous les ans, paffer fous les yeux attentifs & féveres de la Juftice; & fi fon glaive du haut du trône étoit levé pour les punir!

De toutes les conditions, la Milice eft fans doute celle où la licence & le défordre femblent devoir régner le plus impunément. Mais qu'on rende à la difcipline fon auftérité, fa vigueur; que la faveur ne fe mêle point d'en mitiger les loix féveres; & quelques exemples, comme celui de Juftinien a donné au monde, imposeront bien-tôt aux plus audacieux.

Et quel eft cet exemple demanda l'Empereur? Le voici, reprit Bélifaire: C'eft à mon gré, le plus beau moment du regne de Juftinien. Ses Généraux, dans la Colchide, avoient trempé leurs mains dans le fang du Roi des Laziens, fon Allié. Il envoya fur les lieux mêmes un homme integre (a), avec pleine puiffance de prononcer & de punir, après qu'il auroit entendu la plainte du peuple Lazien, & la défenfe des accufés. Ce Juge fuprême & terrible donna à cette grande caufe tout l'appareil dont elle étoit digne. Il choifit pour fon Tribunal une des Collines du Cau-

---

(a) Athanafe, l'un des principaux Sénateurs.

case ; & là, en présence de l'armée des Laziens, il fit trancher la tête aux meurtriers de leur Roi. Mais tout cela demande au moins quelques hommes incorruptibles ; & par malheur l'espece en est rare, sur-tout depuis l'abaissement, l'avilissement du Sénat.

Quoi, dit Tibere, regrettez-vous ces Tyrans de la liberté, ces Esclaves de la tyrannie ?

Je regrette dans le Sénat, dit le Héros, non ce qu'il a été, mais ce qu'il pouvoit être. Toute domination tend vers la tyrannie : car il est naturel à l'homme de prétendre que sa volonté fasse loi. La dureté du Sénat envers le peuple & son inflexible hauteur a fait préférer à son regne celui d'un maître qu'on espéra de trouver plus juste & plus doux. Ce maître jaloux d'exercer une autorité sans partage, a fait plier l'orgueil du Sénat sous le joug ; & le Sénat saisi de crainte, a été plus bas & plus vil que son maître n'auroit voulu : Tibere s'en plaignoit lui-même (a). Mais il est aisé de concevoir qu'en cessant d'être dangereux, le Senat devenoit utile, qu'il donnoit à l'autorité un caractere plus imposant, & qu'établi médiateur entre le peuple & le Souverain, il eût été le point d'appui de toutes les forces de

(a) Tacite. *Ann. L.* 1.

l'Empire. Ce n'est pourtant pas sous ce point de vue que je regarde le Sénat. Je regrette en lui une pépiniere d'hommes exercés à tenir l'épée & la balance, nourris dans les conseils & dans les combats, instruits dans l'art de gouverner & par les loix & par les armes. C'est de cet ordre de citoyens, contenu dans des justes bornes, & honoré comme il devoit l'être, qu'un Empereur auroit tiré ses Généraux & ses Ministres, ses Préfets & ses Commandans. Aujourd'hui, qu'on ait besoin d'un homme habile, vertueux & sage ; où s'est-il fait connoître ? Pour essai lui donnera-t-on le sort d'un peuple à décider ? Est-ce dans les Emplois obscurs de la Milice Palatine (*a*) qu'il se forme des Regulus, des Fabius, des Scipions ? Au défaut d'une lice où les ames s'exercent, où les talens mesurent leurs forces, où le caractere s'annonce, où le génie se développe, où les lumieres & les vertus percent la foule & se distinguent, on a presque tout donné au hazard de la naissance, au caprice de la faveur. Ainsi s'accumulent les maux sous lesquels un état succombe.

Que voulez-vous, dit l'Empereur ? Quand les

(*a*) Cette Milice fictive étoit composée de la Police & de la Finance. La politique des Empereurs y avoit réduit le Sénat.

hommes

hommes ſont dégradés, quand l'eſpece en eſt corrompue, & qu'avec tout le ſoin poſſible on n'y fait que de mauvais choix, il faut bien que l'on ſe rebute, & qu'on ſe laſſe de choiſir.

Non, dit Béliſaire, jamais on ne doit ſe décourager. La corruption n'eſt jamais totale ; il y a par-tout des gens de bien ; & s'il en manque, on en fait naître. Il ſuffit qu'un Prince les aime, & qu'il ſache les diſcerner. Adieu, mes amis. Ce ſera demain un entretien conſolant pour nous. Car il eſt doux de voir que pour remédier au plus mauvais état des choſes, un ſeul homme n'a qu'à vouloir.

Béliſaire fait tout dépendre de notre foible volonté, dit Juſtinien à Tibere ; mais eſt-on libre de ſe donner le diſcernement & le choix des hommes ? Et ne fait-il pas à quel point ils ſe déguiſent avec nous ? Ce qui me confond, dit Tibere, c'eſt qu'il prétende que les hommes naiſſent tels que vous les voulez, comme ſi la nature vous étoit ſoumiſe. Cependant Béliſaire eſt ſage ; les ans, le malheur l'ont inſtruit : il mérite bien qu'on l'entende.





CHAPITRE XIII.

LE jour suivant, à leur arrivée, ils le trouverent dans son jardin, s'occupant de l'agriculture avec Paulin son jardinier. Un moment plutôt, leur dit-il, vous auriez pris comme moi, une bonne leçon dans l'art de gouverner : car rien ne ressemble tant au gouvernement des hommes que celui des plantes, & mon jardinier que voilà en raisonne comme un Solon.

Alors l'Empereur & Tibere se promenant avec le Héros, le jeune homme lui proposa les réflexions qu'ils avoient faites & les raisons qu'ils avoient de craindre qu'il ne se fît illusion.

Oui, leur dit-il, celui qu'au fond de son palais un cercle épais de courtisans & d'adulateurs environne, connoît peu les hommes, sans doute, mais qui l'empêche de s'échapper de son étroite prison, de se communiquer, de se rendre accessible ? L'affabilité dans un Prince est l'aimant de la vérité. Ses esclaves la lui déguisent ; mais l'homme du peuple, le laboureur, le vieux soldat brusque & sincere, ne la lui déguiseront pas. Il entendra la voix publique : c'est l'oracle des

Souverains, c'eſt le Juge le plus integre du mérite & de la vertu ; & l'on ne fait que de bons choix lorſqu'on ſe décide par elle. Du reſte, les choix d'un Monarque ne roulent que ſur deux objets, ſur ſes Conſeils & ſes Agens ; & s'il a bien choiſi les uns, je lui réponds du choix des autres. Tout dépend d'avoir près de lui quelques amis dignes de l'être. Théodoric n'en avoit qu'un, le vertueux Caſſiodore ; & l'univers ſait avec quelle ſageſſe & quelle gloire il a régné. Or il eſt des ſignes certains auxquels on peut, même à la cour, choiſir ſes conſeils & ſes guides. La ſévérité dans les mœurs, le déſintéreſſement, la droiture, le courage de la vérité, le zele à protéger le foible & l'innocent, la conſtance dans l'amitié miſe à l'épreuve des diſgraces, une tendance vers le bien que nul obſtacle ne dérange, un attachement fixe aux loix de l'équité ; voilà des traits auxquels un Prince peut diſtinguer les gens de bien, & ſe choiſir de vrais amis. Les motifs de l'excluſion me ſemblent encore plus ſenſibles : car la vertu peut être feinte, mais le vice n'eſt point joué. Dès qu'il s'annonce, on peut le croire. Par exemple, ſi j'étois Roi, celui qui m'auroit une fois parlé de mes peuples avec mépris, de mes devoirs avec légéreté, ou de l'abus de mon pouvoir avec une ſervile & baſſe complaiſance, celui-

là feroit à jamais exclu du nombre de mes amis. Or, rien, n'eft plus aifé, en obfervant les hommes, que de fuprendre, à leur infçu, des traits de caractere, qui trahiffent & qui décelent même les plus diffimulés. J'ai beaucoup entendu parler de cette diffimulation profonde qu'on attribue aux Courtifans; il n'en eft pas un qui ne foit connu comme s'il étoit la franchife même; & fi le Prince a pu s'y méprendre, la voix publique le détrompera. Il ne tient donc qu'à lui de placer dignement fon eftime & fa confiance; & la vertu, la vérité une fois admifes dans fes confeils, il peut fe repofer fur elles du foin de l'éclairer fur tous fes autres choix.

Mais penfez-vous, dit l'Empereur, à cette foule d'hommes vertueux & fages, dont il aura befoin pour difpenfer fes loix & pour exercer fa puiffance? Où les prendre?

Dans la nature, dit Bélifaire: Elle en produit quand on fait bien la diriger. — Et pour la diriger a-t-il d'autres moyens que les loix juftes & féveres? — C'eft beaucoup, ce n'eft pas affez, reprit Bélifaire; & les mœurs ne font pas du reffort des loix.

Que fera-t-il donc pour changer ces mœurs dès long-temps dépravées? demanda Juftinien.

Mon jardinier va vous l'apprendre, dit Béli-

saire ; & il l'appella. Ecoute, Paulin, lui dit-il : lorsqu'il vient quelque mauvaise herbe parmi tes plantes, que fais-tu ? Je l'arrache, dit le bon homme. — Au lieu de l'arracher, que ne la coupes-tu ? Elle repousseroit sans cesse, & je n'aurois jamais fini. Et puis, mon bon maître, c'est par la racine qu'elle prend les sucs de la terre : c'est-là ce qu'il faut empêcher. Vous l'entendez, dit Bélisaire : c'est la critique de vos loix. Elles retranchent tant qu'elles peuvent les crimes de la société ; mais elles laissent subsister les vices ; & ce seroient les vices qu'il faudroit extirper. Or, cela n'est pas impossible ; car presque tous les vices, au moins ceux de la cour, ont une racine commune. Et c'est, lui demanda Tibere ? C'est la cupidité, répondit le vieillard. Oui, sous ce nom, soit qu'on entende le desir d'amasser, ou l'ardeur de jouir, il n'est rien d'indigne & de bas que la cupidité n'engendre. La dureté, l'ingratitude, la mauvaise foi, l'iniquité, l'envie & jusqu'à l'atrocité même, sont comme les rameaux de cette passion avide, cruelle & rampante. De sa proie elle nourrit encore la mollesse, la volupté, la dissolution, la débauche & cette lâche oisiveté qui les couve dans son sein. Ainsi toute la masse des mœurs est corrompue par l'amour des richesses. S'il anime l'ambition, il la rendra per-

fide & noire; s'il se mêle au courage, il le déshonore par les excès les plus crians. Il imprime la tache de la vénalité aux talens les plus estimables; & l'ame qui en est esclave, est sans cesse exposée en vente, pour se livrer au plus offrant.

De-là tous les crimes publics que l'on commet pour amasser. Et cette tyrannie dont l'univers gémit, c'est le luxe qui en est le pere: car il fait naître les besoins, ceux-ci font naître l'avarice, & l'avarice pour s'assouvir a recours à l'oppression. C'est donc au luxe qu'il faut s'en prendre; c'est par lui que doit commencer la révolution dans les mœurs.

Attaquer le luxe, dit l'Empereur, c'est attaquer une hidre: on lui coupe une tête, il en repousse mille. Ou plutôt c'est comme un Prothée qui, sous mille formes diverses, échappe à qui veut l'enchaîner. Je vous dirai bien plus, ajouta-t-il: les causes du luxe & ses influences, ses liaisons & ses rapports font un mélange de biens & de maux si compliqués dans ma pensée, qu'en supposant qu'il fût possible de l'enchaîner ou de le détruire, je douterois si l'un seroit permis, & si l'autre seroit utile.

Oui, je conviens, dit Bélisaire, que le luxe est dans un Etat, comme ces mal-honnêtes gens qui

ont fait de grandes alliances : on les ménage par égard pour elles ; mais on finit par les enfermer. Je n'irai pourtant pas si loin. Commençons par les faits que j'ai vus par moi-même. On dit que le luxe est bon dans les villes. J'ai peine à le croire ; mais je suis bien sûr qu'il est funeste dans les armées. Pompée, en voyant les soldats de César se nourrir des racines sauvages, disoit, *Ce sont des bêtes brutes* : il devoit dire, *Ce sont des hommes*. Le premier courage d'un guerrier est d'exposer sa vie ; le second est de la réduire aux seuls besoins de la nature: & celui-ci est le plus pénible pour qui a vécu mollement. Un peuple qui veut jouir au sein de la guerre des délices de la paix, n'est en état de soutenir ni les succès, ni les revers. C'est peu de la victoire, il lui faut l'abondance ; & dès que celle-ci lui manque, ou menace de le quitter, l'autre l'appelleroit en vain. Une armée sobre a des aîles ; le luxe énerve & appésantit l'armée où il est répandu. La frugalité ménage les ressources du dedans & du dehors ; la prodigalité les épuise & n'en laisse aucune au besoin : elle entraîne la dévastation, la famine, l'épouvante & la fuite honteuse. Tout est pénible pour des hommes que la mollesse a nourris : le courage leur reste, mais les forces leur manquent : l'ennemi qui sait les fatiguer, n'a pas besoin de

les vaincre, & les lenteurs de la guerre lui tiennent lieu de combat.

Mais le luxe fait plus que d'énerver les corps; il amollit & corrompt les ames. L'homme riche, qui dans les camps traine le luxe à sa suite, en donne l'émulation au pauvre, qui pour éviter l'humiliation d'être effacé par son égal, cherche des ressources dans le déshonneur même. L'estime s'attache aux richesses, la considération à la magnificence, le mépris à la pauvreté, le ridicule à la vertu modeste & désintéressée; c'est alors que tout est perdu. Voilà ce que j'ai vu du luxe.

Je sais que vous l'aviez banni de vos armées, lui dit Tibere; comment y étiez-vous parvenu? Le plus aisément du monde, dit le vieillard: je l'avois banni de ma tente, & je l'avois dévoué au mépris. Le mépris est un puissant remede contre le poison de l'orgueil! Je sus qu'un jeune Asiatique avoit porté dans mon camp les délices de sa patrie; qu'il dormoit sous un pavillon de pourpre, qu'il buvoit dans des coupes d'or, qu'il faisoit servir à sa table les vins les plus exquis & les mets les plus rares. Je l'invitai à dîner, & en présence de ses camarades; jeune homme, lui dis-je, vous voyez qu'on fait ici mauvaise chere; c'est quelquefois bien pis, & il faut s'y attendre: car ceux qui courent après la gloire sont exposés à

manquer de pain. Croyez-moi, votre délicatesse auroit trop à souffrir de la vie que nous allons mener : je vous conseille de ne pas nous suivre. Il fut sensible à ce reproche. Il demanda grace, il l'obtint ; mais il envoya ses bagages. Et cette leçon vous suffit ? Lui demande le jeune homme. Oui, sans doute dit le Héros ; car mon exemple l'appuyoit, & l'on me connoissoit une volonté ferme. — Vous dûtes exciter bien des plaintes ! — Quand la loi est égale & nécessaire, personne ne s'en plaint. Non, mais il est dur pour le riche d'être mis au niveau du pauvre. — En revanche il est doux pour le pauvre de voir le riche au niveau de lui ; & par-tout les pauvres sont le plus grand nombre. — Mais les riches sont à la Cour les plus puissants & les mieux écoutés. — Aussi n'ont-ils pas mal réussi à me nuire. Mais ce que j'ai fait ; je le ferois encore : car la force de l'ame, comme celle du corps, est le fruit de la tempérance. Sans elle point de désintéressement ; sans le désintéressement point de vertu. Je demandois à un berger pourquoi ses chiens étoient si fideles. C'est me dit-il, parce qu'ils ne vivent que de pain. Si je les avois nourris de chair, ils seroient des loups. Je fus frappé de sa réponse. En général mes amis, la plus sûre façon de réprimer les vices, c'est de restreindre les besoins.

Tout cela eſt poſſible dans une armée, dit l'Empereur, mais impratiquable dans un Etat. Il n'en eſt pas des loix civiles comme des loix militaires : celles-ci reſſerrent la liberté dans un cercle bien plus étroit. Aucune loi ne peut empêcher le citoyen de s'enrichir par des moyens honnêtes ; aucune loi ne peut l'empêcher de diſpoſer de ſes richeſſes & d'en jouir paiſiblement. Il eſt cenſé les avoir acquiſes par ſon travail, ſon induſtrie, ſes talents, ſon mérite, ou celui de ſes peres. Il a le droit de les diſſiper, comme celui de les enfouir. J'en ſuis d'accord, dit Béliſaire. Je vais plus loin, dit l'Empereur : ſi les richeſſes d'un état ſe trouvent accumulées dans les mains d'une claſſe d'hommes, il eſt bon qu'elles ſe répandent & que le travail & l'induſtrie les tirent des mains de l'oiſiveté. Je conviens encore de cela, dit le Héros. J'ajoute, pourſuivit Juſtinien, que la délicateſſe, la ſenſualité, l'oſtentation, la magnificence, les fantaiſies du goût, les caprices de la mode, les recherches de la molleſſe de la vanité ſont de ces détails qui échappent à la police la plus ſévere, & que les loix ne peuvent s'en mêler ſans une eſpece de tyrannie. A Dieu ne plaiſe, dit le vieillard, que je veuille que les loix s'en mêlent. Voila donc le luxe protégé, reprit Juſtinien, par tout ce qu'il y a de plus inviolable

parmi les hommes, la liberté, la propriété, peut-être aussi l'utilité publique. J'accorde tout excepté ce point-là, dit Bélisaire. Mais enfin, dit le Prince, vous avouerez que le luxe anime & fait fleurir les arts; qu'il rend les hommes industrieux, actifs, capables d'émulation; qu'il oppose à leur indolence & à leur penchant vers l'oisiveté, l'aiguillon des nouveaux besoins, & le desir des jouissances.

Je conviens, dit Bélisaire, que le luxe est doux à ceux qui en jouissent, & profitable à ceux qui les en font jouir; & que les loix doivent laisser ce commerce libre & tranquille. N'est-ce pas ce que vous voulez?

Je veux plus, reprit l'Empereur: je prétends que, de proche en proche, son influence se répande sur toutes les classes de l'Etat, même sur celle des Laboureurs, à qui elle procure un débit plus facile & plus avantageux des fruits de leurs travaux.

C'est ici, dit Bélisaire, que l'apparence vous séduit: car ce qui vient à la classe des Laboureurs, des prodigalités du luxe, a déja été pris sur elle, & tous les hommes qu'il emploie, sont autant d'étrangers qu'il lui donne à nourrir. Rappellez-vous l'idée que nous nous sommes faite de la société primitive. Quel en est le but? N'est-ce

pas de rendre l'homme utile à l'homme ? Et dans cette institution, le droit de l'un sur le travail de l'autre n'est-il pas le droit de l'échange ? Si donc un homme en occupe mille à ses besoins multipliés, sans contribuer lui-même aux besoins d'un seul, n'est-ce pas comme une plante stérile & vorace au milieu de la moisson ? Tel est le riche fainéant au sein du luxe & de la mollesse. Objet continuel des soins & du travail de la société, il en reçoit nonchalamment le tribut comme un pur hommage. C'est à flatter ses goûts, à combler ses désirs, que la nature est occupée : c'est pour lui que les saisons produisent les fruits les plus délicieux ; les éléments, les mets les plus exquis ; les arts, les plus rares chefs-d'œuvre. Il jouit de tout, ne contribue à rien, dérobe à la société une foule d'hommes utiles ; ne remplit la tâche d'aucun, & meurt sans laisser d'autre vuide que celui des biens qu'il a consumés.

Je ne sais, dit Tibere, mais il me semble qu'il est moins onéreux, moins inutile que vous ne croyez. Car si dans la masse des biens communs il ne met pas le fruit de ses talens, de son activité & de son industrie, il y met son argent, & c'est la même chose.

Hé mon ami ! l'argent, dit le vieillard, n'est que le signe des biens que l'on céde, & le gage de

leur retour. Dans le commerce de ces biens, il en exprime la valeur, mais celui qui dans ce commerce ne préſente que le Signe, & jamais la réalité, abuſe évidemment du moyen de l'échange, pour ſe faire céder ſans ceſſe ce qu'il ne remplace jamais. Le garant mobile qu'il donne le diſpenſe de tout, au lieu de l'engager. Que le magiſtrat veille, que le Soldat combatte, que l'artiſan & le Laboureur travaillent ſans ceſſe pour lui; ſes droits acquis ſur leurs ſervices ſe renouvellent tous les ans, & le privilege qu'il a de vivre inutile eſt gravé ſur des lames d'or.

Ainſi donc l'opulence tient le monde à ſes gages, dit le jeune homme. Oui, mon ami, dit le vieillard, ſans qu'il en coûte à l'homme opulent d'autre fatigue & d'autre ſoin, que de rendre en détail à la ſociété les titres de la ſervitude qu'elle a contractée avec lui. Et pourquoi cette ſervitude, demanda Tibere? Pourquoi, des riches dans un Etat? Parce que les loix, dit le Héros, conſervent à chacun ce qui lui eſt acquis; que rien n'eſt mieux acquis que les fruits du travail, de l'induſtrie & de l'intelligence; qu'à la liberté d'acquérir ſe joint celle d'accumuler; & que la propriété comme la liberté doit être un droit inviolable. (*a*). C'eſt un mal ſans doute qu'il y ait des hom-

(*a*) Un Philoſophe à Athènes ayant trouvé un

mes qui puissent imposer à la société tous les frais de leur existence, & de celle d'une foule d'hommes, qu'ils n'emploient que pour eux seuls ; mais ce seroit un plus grand mal encore d'ôter à l'émulation, au travail & à l'industrie l'espérance de posséder & la sûreté de jouir. Ne vous fâchez donc pas d'un mal inévitable. Tant qu'il y aura des hommes plus actifs, plus industrieux, plus économes, plus heureux que d'autres, il y aura de l'inégalité dans le partage des biens ; cette inégalité sera même excessive dans les Etats florissants ; sans qu'on ait droit de la détruire.

Avouez donc, dit l'Empereur, que le luxe est bon à quelque chose ; car c'est lui qui, par ses dépenses, domine & détruit cette inégalité. C'est-à-dire que le luxe est bon à tarir les sources du luxe : je l'avoue, dit Bélisaire ; & je consens qu'on laisse aux richesses tous les moyens de s'écouler. Je n'entends pas qu'on oblige celui qui les possede à les enfouir, ni qu'on lui en prescrive l'usage. Les loix, je vous l'ai dit, ne doivent

---

trésor dans son champ, écrivit à Trajan, *J'ai trouvé un trésor.* Trajan lui répondit d'en user. *Il est trop grand pour un Philosophe*, lui écrivit encore celui-ci. Trajan lui répondit d'en abuser. Alexandre Sévère pensoit de même.

se mêler que d'imposer la charge des besoins publics sur la propriété commune, en laissant intacte & sacrée la portion de la subsistance, pour ne toucher qu'à l'excédant de l'aisance de chaque Etat. L'opinion fera le reste. L'opinion dit l'Empereur. Oui, c'est elle, dit Bélisaire, qui, sans gêne & sans violence, remet chaque chose à sa place; & c'est d'elle qu'il faut attendre la révolution dans les mœurs.

Cette révolution vous paroît difficile; elle dépend de la volonté & de l'exemple du Souverain. Dès qu'à mérite égal, l'homme le plus modeste & le plus simple dans ses mœurs sera le mieux reçu du Prince, qu'il annoncera son mépris pour des dépenses fastueuses & pour un luxe efféminé, qu'il jettera un œil de dédain sur les esclaves de la mollesse, & qu'il fixera un regard de complaisance & de respect sur les victimes du bien public; le goût d'une simplicité noble & d'une sage économie sera bientôt celui de sa cour. Le faste, loin d'y être honorable, n'y sera pas même décent. Des mœurs pures & austeres y prendront la place des mœurs licentieuses & frivoles; tous les respects s'y tourneront vers le mérite personnel, & laisseront le luxe & la vanité s'admirer seuls & se complaire. O mes amis! avec quelle rapidité l'on verroit tomber leur empire! Vous sa-

vez combien la ville est attentive, docile & prompte à suivre l'exemple de la Cour. Ce qui est en honneur est bientôt à la mode. L'antique frugalité rétablie produiroit le désintéressement, & celui-ci les mœurs héroïques. L'homme en état de se rendre utile, n'ayant plus dans les bienséances un motif de cupidité; & délivré de l'esclavage des besoins avilissans du luxe, sentiroit se développer en lui le germe des sentimens honnêtes; l'amour de la patrie, le desir de la gloire se saisiroient d'une ame libre & fiere de sa liberté; tous les ressorts d'une émulation noble s'y déployeroient en même temps. Ah, si un Souverain savoit quel ascendant il a sur les esprits, & comme il peut les remuer sans contrainte & sans violence! C'est de toutes ses forces la plus irrésistible; & c'est la seule qu'il ne connoît pas.

Et quelle force, dit Justinien, peut balancer le goût des plaisirs, l'attrait des jouissances, le desir de posséder l'équivalent de tous les biens? Qu'importe à l'homme que la volupté enivre par tous les sens, que la Cour le blâme ou le loue? Un Souverain peut-il empêcher que cet homme, tout à lui-même, ne dispose à sa fantaisie d'un peuple industrieux, ardent à le servir? que les plaisirs ne l'environnent? que les arts ne lui

soient

ſoient ſoumis? Non, dit Béliſaire; mais s'il le veut bien, il peut attacher la honte à la molleſſe, le mépris à l'oiſiveté, il peut interdire aux richeſſes le droit d'élever l'indolence, le vice & l'incapacité aux premiers emplois de l'Etat; il peut faire que les jouiſſances les plus ſenſibles, les agréments les plus doux de la vie ſoient attachés à l'eſtime publique, & aillent avec elle au devant du mérite; il peut du moins humilier le luxe & lui ôter ſon orgueil. C'en eſt aſſez; le luxe humilié, n'humiliera plus l'indigence, n'éclipſera plus la vertu. Il y aura des biens dont les richeſſes ne ſeront plus l'équivalent; la connoiſſance & l'eſtime publique, les honneurs & les dignités ſeront réſervés au mérite; l'or n'effacera plus les taches du blâme & de l'infamie, & la baſſeſſe d'ame ne ſe cachera plus ſous l'éclat d'un faſte arrogant. Croyez, mes amis, que le luxe a peu de jouiſſances indépendantes de l'orgueil. Ses goûts les plus rafinés ſont factices; & l'opinion qu'on attache à ſes plaiſirs vains & fantaſques, eſt ce qu'ils ont de plus flatteur. Détruiſez cette opinion, vous réduirez les richeſſes à leur valeur propre & réelle; & alors celui qui les poſſédera, s'il veut s'honorer & les ennoblir, en fera un plus digne uſage. Le luxe met l'homme opulent dans l'impoſſibilité d'être généreux: ſes beſoins le ren-

dent avare ; & son avarice est un mélange de toutes les passions qu'on satisfait avec de l'or. Mais si les plus ardentes de ces passions, l'orgueil, l'ambition, l'amour même, car il suit la gloire, ne tiennent plus aux objets du luxe, voyez combien il perd de son attrait, & l'avarice de sa force.

Les avantages réels de la richesse, l'aisance, les commodités, les délices de l'abondance, l'indépendance & le repos, enfin l'empire que le riche exerce sur une foule d'hommes occupés de lui, tout cela, dis-je, est plus que suffisant pour émouvoir les petites ames ; & je suis bien loin d'espérer ou de craindre la ruine entiere des arts dont la richesse est l'aliment. Mais si les distinctions honorables n'y sont plus attachées, les ames à qui la nature a donné de l'énergie & de l'élévation, les ames susceptibles de passions nobles & de grandes vertus, dédaigneront les objets de la vanité & chercheront ailleurs la louange & la gloire.

Ce ne sera jamais, reprit Tibere, dans un Empire opulent, que le stérile éclat des honneurs effacera celui des richesses. Leur luxe est le seul qui éblouit le peuple ; & les dignités, la majesté même, en ont besoin pour lui imposer.

Lequel des deux, à votre avis, lui demanda le vieillard, ajoutoit le plus à la dignité, à la

majesté du Sénat Romain, du riche Lucullus ou du pauvre Caton ? Cette demande interdit Tibere. Je vous parle d'un temps de luxe, reprit le héros; & dans ce temps-là même, avec quelle vénération la plus saine partie de l'Etat, le peuple, ne se rappelloit-il pas les beaux jours de Rome libre, vertueuse & pauvre, l'âge où son modique domaine étoit cultivé par des mains triomphantes, & où le soc de la charrue étoit couronné de lauriers ? Rendez plus de justice au peuple; & croyez qu'un sage Monarque, environné de Guerriers & de Ministres dénués de faste, mais chargés d'ans & d'honneurs, offrira un spectacle cent fois plus imposant, qu'un Prince voluptueux entouré d'une cour brillante. Les gens en place, qui veulent être honorés sans qu'il leur en coûte, ne cessent de dire que leur rang, pour imprimer le respect, a besoin d'être revêtu de pompe & de magnificence; & en effet, c'est comme un vêtement dont l'ampleur cache les défauts du corps; mais c'est une raison de plus pour écarter cet appareil qui déguise & confond les hommes. Quand la vertu se présentera dans les places éminentes, comme l'athlete dans l'arêne, on l'y distinguera bien mieux à sa force & à sa beauté; & si le vice, la bassesse, l'incapacité s'y montrent, ils auront bien plus à rougir.

Un autre avantage des mœurs ſimples dans les grandeurs, c'eſt de ſoulager l'Etat des frais ruineux de la décoration, & d'alléger pour lui le poids des récompenſes. Des honneurs bien diſtribués tiennent lieu des plus riches dons; & le Prince qui en ſera économe, le ſera du bien de ſes peuples. C'eſt-là l'objet eſſentiel. Il ne s'agit pas d'empêcher les riches de ſe livrer au luxe: c'eſt un feu qui bientôt lui-même conſumera ſon aliment. Il s'agit de préſerver du goût du luxe & de la ſoif des richeſſes ceux qui, n'ayant que des talens, des lumieres & des vertus, ſeroient tentés de les mettre à prix. Pour cela il faut leur réſerver des diſtinctions que rien n'efface, & qu'on ne profane jamais. J'ai ſervi mon Prince avec zele & avec aſſez de bonheur; & je ſais par moi-même combien l'or eſt vil au prix du chêne & du laurier, quand ceux-ci ſont le gage de la reconnoiſſance & de l'eſtime du Souverain. Or cette eſtime, ſi touchante lorſque la voix publique y applaudit, le Prince a droit de la réſerver à ce qui eſt utile & louable, en la refuſant conſtamment à ce qui n'eſt que vain, frivole ou dangereux. Voilà ſa grande économie. Mais tout cela demande une réſolution courageuſe & inébranlable, une équité ſans ceſſe en garde contre la ſurpriſe & la ſéduction,

une volonté ferme qui jamais ne varie & qui ôte jusqu'à l'espoir de la voir mollir ou changer. Elle sera telle, si elle est éclairée & soutenue de l'amour du bien, & c'est alors que l'opinion du Prince sera l'opinion publique, & que son exemple décidera le caractere national.

Vous avouerai-je, lui dit Tibere, une inquiétude qui me reste? Cette cour d'où vous voulez bannir la faveur, l'intrigue & le luxe, sera peut-être bien sérieuse; & un jeune Prince.... J'entends, vous avez peur qu'il ne s'ennuie; mais, mon ami, je ne vous ai pas dit que régner fût un passe-temps. Peut-être cependant, au milieu de ses peines, aura-t-il des moments bien doux. Un ministre, par exemple, lui annoncera les progrès de l'agriculture dans des Provinces qui languissoient; & il se dira à lui-même: Un acte de ma volonté vient de faire cent mille heureux. Ses Magistrats lui apprendront qu'une de ses loix aura sauvé l'héritage de l'orphelin des mains de l'usurpateur avide; & il dira: Béni soit le ciel! le foible en moi trouve un appui. Ses guerriers ne lui donneront pas des consolations si pures. Mais lorsqu'ils lui raconteront avec quel zele & quelle ardeur ses fideles sujets auront versé leur sang pour leur Prince & pour leur patrie, la pitié, le regret de les avoir

perdus seront mêlés d'un sentiment d'amour & de reconnoissance qui mouillera ses yeux de pleurs. Enfin les vœux & les louanges du siecle heureux qui le possede, la jouissance anticipée des bénédictions de l'avenir, tels sont les plaisirs d'un Monarque. Si pour le sauver de l'ennui ce n'est pas assez, il ira, comme les anciens Rois de Perse, parcourir des yeux ses Provinces, distribuant des récompenses à qui fera le mieux fleurir l'agriculture & l'industrie, l'abondance & la population, & déposant ceux dont l'orgueil, l'indolence ou la dureté auront produit les maux contraires. Dans Bisance comme dans Rome, les Empereurs ont pris sur eux le soin de visiter les greniers publics; seroit-il plus indigne d'eux d'aller voir si dans les campagnes, sous l'humble toît du laboureur, il y a du pain pour ses enfants? O qu'un Prince connoît bien peu ses intérêts & ses devoirs, s'il permet que l'ennui l'approche! Du reste ne croyez pas que dans le peu de moments tranquilles que son rang peut lui laisser, la majesté se refuse aux familiarités touchantes de la confiance & de l'amitié. Il aura des amis : ils lui feront goûter le charme des ames sensibles. Les gens de bien contents de peu ont dans leur vertueux commerce, une sérénité riante, qui prend sa source dans la paix de l'ame, &

que le faste assiégé de besoins, le vice entouré de remords ne connoissent pas. Les devoirs de l'honnête homme en place lui laissent peu de loisir, sans doute; mais les instants en sont délicieux. Ni le reproche, ni la crainte, ni l'ambition ne les trouble; & la Cour d'un Prince avec qui l'innocence, la droiture, la vérité, le zele courageux du bien n'auront aucun piege à éviter, aucune disgrace à prévoir, aucune révolution à craindre, ne sera pas la cour la plus brillante, mais la plus heureuse de l'univers. Elle sera peu nombreuse, dit l'Empereur. Pourquoi, dit Bélisaire? quelques ambitieux oisifs, quelques lâches voluptueux s'en éloigneront; mais en revanche les gens utiles, les gens de bien y aborderont en foule. Je dis *en foule*, mon cher Tibere, & je le dis à la louange de l'humanité. Quand la vertu est honorée, elle germe dans tous les cœurs. L'estime publique est comme un soleil qui la fait éclore & pousser avec une vigueur extrême. N'en jugez pas sur l'état d'inertie & de langueur où sont les ames. Comment voulez-vous qu'un fils à qui son pere n'a jamais vanté que l'argent, qui n'a jamais entendu louer & envier que l'opulence, qui dans les villes & les campagnes n'a vu dès son enfance rien de plus méprisé que l'industrie & le travail, qui sait que les grandeurs s'abais-

ſent, que la rigueur des loix fléchit, que les voies des honneurs s'applaniſſent, que les portes de la faveur s'ouvrent devant la fortune; que par elle, & par elle ſeule on ſe ſouſtrait à la force & on l'exerce impunément; qu'elle décore juſqu'au vice, qu'elle ennoblit juſqu'à la baſſeſſe, qu'elle tient lieu de talens, de lumieres & de vertus; comment voulez-vous que l'homme imbu de ces idées ne confonde pas l'honnête avec l'utile! Mais que l'opinion change, l'arbitre des mœurs, le Souverain donne l'exemple; que l'éducation, l'habitude faſſent à l'homme un premier beſoin de ſa propre eſtime & de celles de ſes ſemblables; qu'on accoutume ſon ame à s'élancer hors d'elle-même pour recueillir les ſuffrages de ſon ſiecle & de l'avenir; que ſa renommée & ſa mémoire ſoient pour lui, après la vertu, le plus précieux de tous les biens; que le ſoin de cette exiſtence morale lui rende l'honneur plus cher que la vie, & la honte plus effrayante, plus horrible que le néant; on verra combien les inclinations baſſes auront peu d'empire ſur lui. Hé, mes amis, qu'étoient les Décius, les Régulus, & les Catons, ſinon des hommes dont l'ame exaltée vivoit de gloire & de vertu? Mais cette inſtitution demande des encouragements réels. On auroit beau preſcrire aux peres de famille d'élever

leurs enfants à la vertu, si la vertu languissoit oubliée, & si le vice honoré seul avoit le droit de l'insulter. Il faut donc, pour rétablir l'ordre, attacher le bien au bien, le mal au mal, l'utile au juste & à l'honnête. Cet ordre rétabli, vous prévoyez sans peine comme les mœurs seconderoient les loix, & comme l'opinion soulageroit la force. Les espérances & les craintes, les récompenses & les peines, les jouissances & les privations; voilà les poids que la politique doit savoir mettre à propos dans la balance de la liberté; avec cela elle est sure de régir à son gré le monde.

Mais je m'en tiens à ce qui nous occupe. Les mœurs fastueuses des grands les rendent avides & injustes; des mœurs plus simples les rendroient modérés, humains, généreux; & le plus grand intérêt du vice ayant passé à la vertu, le même penchant qui les portoit vers l'un, les rameneroit tous vers l'autre.

Voilà un beau songe, dit Justinien! Ce n'en est pas un, dit Bélisaire, que de prétendre mener les hommes par l'amour propre & l'intérêt. Rappellez-vous comment s'étoit formé dans la République naissante, ce Sénat où tant de vertu, où tant d'héroïsme éclatoit. C'est qu'il n'y avoit alors dans Rome rien au-dessus d'une grande

ame (*a*); c'eſt que l'eſtime publique étoit attachée aux mœurs honnêtes, la vénération aux mœurs vertueuſes, la gloire aux mœurs héroïques. Tels ont été dans tous les temps les grands reſſorts du cœur humain.

Je ſais qu'un longue habitude, & ſur-tout celle de la tyrannie, ne cede pas ſans réſiſtance aux motifs mêmes les plus forts. Mais pour un homme injuſte & violent qui ſe roidiroit contre la crainte du blâme, de la diſgrace & du mépris, il y en a mille à qui ce frein, joint à l'aiguillon de la gloire, feroit ſuivre le droit ſentier de l'honneur & de la vertu. Je pourſuis donc, & je ſuppoſe d'honnêtes gens à la tête des peuples. Dès-lors je réponds ſur ma vie de l'obéiſſance, de la fidélité, du zele de cette multitude d'hommes, qu'on n'opprimera plus, qu'on ne vexera plus, & dont les jours, la liberté, les biens ſeront protégés par les loix. Dès-lors l'Empire ſe releve, ſes membres épars ſe réuniſſent; le plan de Conſtantin, élevé ſur le ſable, acquiert des fondemens ſolides; & du ſein de la félicité publique, je vois renaître le courage, l'émulation, la force, l'eſprit patriotique, & avec lui cet aſcendant que Rome avoit ſur l'univers.

(*a*) *Dum nullum faſtidiretur genus in quo eniteret virtus, crevit Imperium Romanum.* Tit. Liv. L. 4.

Tandis que Bélisaire parloit ainsi, Justinien admiroit en silence l'enthousiasme de ce vieillard, qui, oubliant son âge, sa misere, & le cruel état où il étoit réduit, triomphoit à la seule idée de rendre sa patrie heureuse & florissante. Il est beau, lui dit-il, de prendre un intérêt si vif à des ingrats. Mes amis, leur dit le Héros, le plus heureux jour de ma vie seroit celui où l'on me diroit : Bélisaire, on va t'ouvrir les veines, & pour prix de ton sang tes souhaits seront accomplis.

A ces mots, son aimable fille, Eudoxe, vint l'avertir que son souper l'attendoit. Il rentra ; il se mit à table ; Eudoxe, avec une grace mêlée de modestie & de noblesse, lui servit un plat de légumes, & prit place à côté de lui. Quoi ! c'est-là votre soupé, dit l'Empereur avec confusion ? Vraiment, dit Bélisaire, c'étoit le soupé de Fabrice, & Fabrice me valoit bien.

Allons-nous-en, dit Justinien à Tibere. Cet homme-là me confond.

Sa cour espérant de le dissiper, lui avoit préparé une fête. Il ne daigna pas y assister. A table il ne s'occupa que du soupé de Bélisaire ; & en se retirant, il se dit à lui-même : il est moins malheureux que moi, car il s'est couché sans remords.



CHAPITRE XIV.

JE ne vis plus qu'auprès de lui, dit l'Empereur à Tibere le lendemain, en allant revoir le héros : le calme & la sérénité de son ame se communiquent à la mienne. Mais si-tôt que je m'en éloigne, ces nuages qu'il a dissipés se rassemblent, & tout s'obscurcit de nouveau. Hier je croyois voir dans son plan le tableau de la félicité publique ; à présent ce n'est à mes yeux qu'un amas de difficultés. Le moyen, par exemple, qu'avec les frais immenses dont cet Empire est chargé, on puisse soulager les peuples ! Le moyen de renouveller des armées que vingt ans de guerre ont anéanties, & de réduire les impôts à un tribut simple & léger ! Il a tout prévu, dit Tibere, & il aura tout applani. Proposez-lui vos réflexions. Ce fut par là qu'ils débuterent.

Je savois bien, dit le vieillard, après les avoir entendus, que je vous laisserois des doutes ; mais j'espere les dissiper.

Les dépenses de la cour sont réduites ; nous en avons banni le luxe & la faveur. Passons à la ville, & dites-moi pourquoi un peuple oisif &

innombrable eſt à la charge de l'Etat ? Le bled qu'on lui diſtribue (*a*) nourriroit vingt légions. C'eſt pour peupler ſa ville & pour imiter Rome, que Conſtantin a pris ſur lui cette dépenſe ruineuſe. Mais à quel titre un peuple fainéant, qui n'eſt plus ni roi ni ſoldat, eſt-il à la charge publique ? Le peuple Romain, tout militaire, avoit le droit d'être nourri, même au ſein de la paix, du fruit de ſes conquêtes ; encore ne demandoit-il dans les plus beaux jours de ſa gloire, que des terres à cultiver ; & quand l'Etat lui en accordoit, vous ſavez avec quelle joie il ſe répandoit dans les champs. Ici que faiſons-nous de cette multitude affamée qui aſſiege les portes du Palais (*b*) ? Eſt-ce avec elle que j'ai chaſſé les Huns qui rava-

---

(*a*) 40000 boiſſeaux par jour. Le boiſſeau, *modius*; d'un pied quarré, ſur quatre pouces de hauteur. Le pied romain de 10 de nos pouces. Le ſoldat n'ayant que 5 boiſſeaux par mois, ou le 6e. d'un boiſſeau par jour ; 40000 boiſſeaux devoient nourrir 240000 hommes.

(*b*) *Et quem panis alit gradibus diſpenſus ab altis.* Prud. L. I. In Symn.

Panes Palatini bilibres. La livre des Romains faiſoit dix onces de la nôtre. Buling. *de Trib. ac Vectig. Pop. R.*

geoient la Thrace? Qu'on n'en retienne que ce que l'induſtrie en peut occuper & nourrir; & que du reſte on faſſe d'heureuſes Colonies: elles repeupleront l'Etat, & vivront du fruit de leur peine. L'agriculture eſt la mere de la milice; & ce n'eſt pas au ſein d'une oiſive indigence que s'élevent de bons Soldats.

Toutes les loix ſimplifiées, & ſur-tout celle du tribut, la Milice Palatine tombe d'elle-même par ſa propre inutilité; & vous ſavez de quels frais immenſes (a) nous ſommes par-là ſoulagés. La dépenſe la plus effrayante qui nous reſte, eſt celle des troupes. Mais elle ſe réduit aux ſeules légions. Les Colonies de Vétérans établies ſur les frontieres vivent de leur travail; & leurs immunités (b) leur tiennent lieu de ſolde. Ces Colonies, le chef-d'œuvre du génie de Conſtantin, ne ſont pas éteintes encore; & pour les voir revivre, on n'a qu'à le vouloir: tant de braves

---

(a) Voyez M. l'abbé Garnier, *de l'orig. du Gouv. Fr.*

(b) *Jam nunc munificentiâ meâ (Conſtantini) omnibus veteranis id eſſe conceſſum perſpicuum ſit, ne quis illorum ullo munere civili, neque operibus publicis conveniatur. . . . Vacantes terras accipiant, eaſque perpetuò habeant immunes. Cod.* Theod. L. 7. T. 20.

soldats, que vous laissez languir dans la misere & l'oisiveté, ne demandent pas mieux que d'aller cultiver & garder leur champ de victoire. Il en est de même des troupes répandues aux bords des fleuves (*a*): ces bords qu'elles rendent fertiles, nourrissent leurs cultivateurs.

Des essains de Barbares se présentent en foule (*b*) pour être admis dans nos Provinces. On les y a reçus quelquefois avec un peu trop de précaution (*c*); mais le danger n'est que dans le nombre. Qu'on les disperse, & qu'on leur donne de terres vagues & incultes : vous n'en avez que trop, hélas! (*d*.) un gouvernement doux & ferme en fera des sujets fideles & des soldats disciplinés.

Il n'y a donc plus que les Légions qui soient à la solde du Prince, & le seul tribut de l'Egypte, de l'Afrique & de la Sicile en nourriroit trois fois autant que l'Empire en a jamais eu (*e*). Ce n'est

---

(*a*.) On les appelloit *Ripenses*. Alexandre - Sévère les avoit établies. Voyez Lamprid. *in Alexand.*

(*a*) Ceux-ci s'appelloient *Læti*, & les terres qu'on leur donnoit à cultiver, *terres lætiques*.

(*c*) Comme les Goths sous l'Empereur Valens.

(*d*) Celles du Fisc étoient immenses : la peine de la plupart des crimes étant la confiscation des biens, Voy. Garn. *de l'orig. du Gouv. Fr.*

(*e*) La Sicile donnoit pour tribut aux Romains,

donc pas sur elles que doit porter l'épargne ; & ce n'est pas de leur entretien (*a*), mais de leur rétablissement que l'état doit s'inquiéter. Il fût un temps, où l'honneur d'y être admis étoit réservé aux citoyens (*b*), & où l'élite de la jeunesse se disputoit cet avantage. Ce tems n'est plus ; il faut le ramener. Et que ne fait-on pas des hommes avec de l'honneur & du pain !

Les hommes ne sont plus les mêmes, dit l'Empereur. Rien n'est changé, dit Bélisaire, que l'opinion souveraine des mœurs ; & il ne faut que l'ame d'un seul, que son génie & son exemple, pour entraîner tous les esprits. De mille traits qui me le prouvent, en voici un que je crois digne des plus beaux jours de la République,

---

7200000 boisseaux de bled, l'Egypte 21600000, l'Afrique 43200000. A six hommes par boisseau, il y avoit de quoi nourrir 1200000 hommes.

(*a*) La paie du soldat éto't par mois, de 400 asses, valant 25 deniers d'argent, qui valoient un denier d'or, *nummus aureus*. L'asse étoit une once de cuivre, plus foible d'un sixieme que la nôtre ; le denier d'argent pesoit un gros, & l'*aureus*, 140 grains.

(*b*) Et à ceux des provinces qui avoient droit de Cité à Rome.

&

& qui fait voir que dans tous les temps les hommes valent ce qu'on les fait valoir.

Rome étoit prise par Totila. Un de nos vaillans Capitaines, Paul, à la tête d'un petit nombre d'hommes, s'étoit échappé de la ville, & retranché sur une éminence où l'ennemi l'enveloppoit. On ne doutoit pas que la faim ne l'obligeât de se rendre; & en effet, il manquoit de tout. Réduit à cette extrémité, il s'adresse à sa Troupe: » Mes amis, leur dit-il, il faut mourir ou » être esclaves. Vous n'hésiterez pas, sans doute; » mais ce n'est pas tout de mourir, il faut mourir » en braves gens. Il n'appartient qu'à des lâches » de se laisser consumer par la faim, & de sécher » en attendant une mort douloureuse & lente. » Nous qui, élevés dans les combats sçavons » nous servir de nos armes, cherchons un trépas » glorieux: mourons, mais non pas sans ven» geance, mourons couverts du sang de nos en» nemis; qu'au lieu d'un sourire insultant notre » mort leur cause des larmes. Que nous serviroit » de nous déshonorer pour vivre encore quel» ques années, puisque aussi bien dans peu il » nous faudroit mourir? La gloire peut étendre » les bornes de la vie; la nature ne le peut pas.

Il dit. Le Soldat lui répond qu'il est résolu à le suivre. Ils marchent, l'ennemi juge à leur con-

tenance qu'ils viennent l'attaquer, avec le courage du déſeſpoir ; & ſans les attendre, il leur fait offrir le ſalut & la liberté (*a*).

Je crois connoître, mes amis, deux cents mille hommes dans l'Empire, capables d'en faire autant, s'ils avoient un Paul à leur tête ; & de ces dignes chefs vous en avez encore : la victoire vous les a nommés. Ne croyez donc pas que tout ſoit perdu avec de pareilles reſſources. Ignorez-vous à quel point la proſpérité, l'abondance, la population peuvent multiplier les forces d'un Etat? Rappellez-vous ſeulement ce qu'étoient autrefois? je ne dis pas les Gaules, que nous avons perdues, & lâchement abandonnées (*b*) ; mais l'Eſpagne, la Gréce, l'Italie, la République de Cartage, & tous ces Royaumes d'Aſie depuis le Nil juſqu'au fond de l'Euxin. Souvenez-vous que Romulus, qui n'avoit d'abord qu'une Légion (*c*), laiſſa en

(*a*) Leonard Aretin. *De bell. Ital. Adverſus Gothos* L. 4.

(*b*) Les Empereurs, pour délivrer Rome & l'Italie du joug des Goths, leur avoient cédé les plus belles Provinces de la Gaule. *Facta eſt ſervitus noſtra pretium ſecuritatis alienæ.* Sidon. Appolli. L. 7. *Ep.* 7.

(*c*) La légion n'étoit alors que de 3000 hommes de pied & de 300 hommes de cheval. *Voy.* Denis d'Halic. & Plutarque, vie de Romulus.

mourant quarante-sept mille Citoyens sous les armes; & jugez de ce que peut le regne d'un homme, habile, actif & vigilant. L'Etat est ruiné, dit-on. Quoi! l'Hespérie & la Sicile, l'Espagne, la Libie & l'Egypte, la Béotie & la Macédoine, & ces belles plaines d'Asie qui faisoient la richesse de Darius & d'Alexandre, sont-elles devenues stériles! Elles manquent d'hommes! Ah! qu'ils y soient heureux; ils y viendront en foule; & pour lors, mes amis, j'oserai proposer le vaste plan que je médite, & qui seul rendroit cet Empire plus puissant qu'il ne fut jamais. Quel est-il donc ce plan, demanda l'Empereur? Le voici, reprit Bélisaire.

La guerre, comme nous la faisons, excede les armées par de trop longues marches & par des travaux excessifs. Elle donne à nos ennemis le temps de nous surprendre par des incursions soudaines, que les lignes de Vétérans & de Soldats cultivateurs, dont on a bordé nos limites, n'ont pas la force de soutenir; & avant que les légions aient volé au point de l'attaque, l'épouvante, la désolation, le ravage ont fait de rapides progrès (*a*). Pour opposer à ces torrens une digue tou-

(*a*) Sous Auguste, les marches ou frontieres n'étoient qu'au nombre de neuf. Il y avoit établi

jours présente, je demanderois qu'on rendît tout cet Empire militaire : ensorte que tout homme libre seroit Soldat, mais seulement pour la défense du pays. Ainsi chaque préfecture composeroit une armée, dont les Cités formeroient les cohortes, les Provinces, les légions, avec des points de ralliement, où le Soldat, au son de la trompette, se rangeroit sous les drapeaux.

Ces troupes auroient l'avantage d'être attachées à leur pays natal, qu'elles cultiveroient, qu'elles feroient fleurir, qu'elles peupleroient elles-mêmes. Et vous prévoyez avec quelle ardeur elles défendroient leur foyer (*a*).

Dans un vaste Empire, rien des plus difficile à établir que l'opinion de la cause commune. Des peuples séparés par les mers s'intéressent peu l'un & l'autre. Le midi ne prend aucune part aux dangers qui menacent le nord. Le Dalmate, l'Illy-

---

les légions à poste fixe. Mais le nombre des Provinces qu'il falloit garder s'étant accrû, les légions n'y pouvoient plus suffire ; & Constantin, en les retirant dans l'intérieur des Provinces, y avoit foiblement supplée par des lignes de Vétérans.

(*a*) La terre donne à ses Laboureurs le courage de la défendre : elle met ses fruits, comme un prix, au milieu du feu, pour le vainqueur. *Xénop. Traité du ménage.*

rien, ne ſait pas pourquoi on le fait paſſer en Aſie : il lui eſt égal que le Tigre coule ſous nos loix ou ſous les loix du Perſe. La diſcipline le retient, l'eſpoir du butin l'encourage ; mais la réflexion, la fatigue, l'ennui, le premier mouvement d'impatience ou de frayeur lui fait abandonner une cauſe qui n'eſt pas la ſienne. Au lieu que dans mon plan, la Patrie n'eſt plus un nom vague, une chimere pour le Soldat ; c'eſt un objet préſent & cher, auxquels chacun eſt attaché par tous les nœuds de la nature. » Citoyens, » pourroit-on leur dire, en les menant à l'en» nemi ; c'eſt le champ qui vous a nourri, c'eſt » le toît qui vous a vus naître, c'eſt le tombeau » de vos peres, le berceau de vos enfans, le lit » de vos femmes que vous défendez ». Voilà des intérêts ſenſibles & puiſſans. Ils ont fait plus de Héros que l'amour même de la gloire. Jugez de leur effet ſur des ames accoutumées dès l'enfance aux rigueurs de la diſcipline & à l'image des combats.

Rien ne me plaît tant, je l'avoue, que le tableau de cette jeuneſſe laborieuſe & guerriere, répandue autour des drapeaux dans les villes & les campagnes, préſervée par le travail des vices de l'oiſiveté, endurcie par l'habitude à des exercices pénibles, utile à l'ombre de la paix, & toute

prête à courir aux armes au premier signal de la guerre. Parmi ces troupes, la désertion seroit un crime contre nature (*a*); tout ce qu'il y a de plus sacré au monde répondroit de leur courage & de leur fidélité. L'Etat n'en auroit pas moins ses légions impériales, qui, comme autant de forteresses mouvantes, se porteroient d'un poste à l'autre, où le danger les appelleroit. L'esprit militaire établi, & l'émulation donnée, ce seroit à qui mériteroit le mieux de passer dans ces corps illustres; & au lieu de ces levées faites à la hâte, que la faveur, la collusion, la fraude ou la négligence font accepter sans examen (*b*), nous aurions l'élite du peuple. Alors quelle comparaison des forces de l'Empire, avec ce qu'il en eut jamais, dans ses temps même les plus heureux (*c*)? Et quels peuples du midi ou du nord oseroient venir nous troubler, nous qui les avons repoussés tant

---

(*a*) *Communis utilitatis derelictio contra naturam est*. Cic. *Off.* 3.

(*b*) *Hinc tot ubique ab hostibus illatæ clades, dum longo pax militem in curiosius legit; dum possessoribus inuicti tyrones per gratiam aut dissimulationem probantur.* Veget. *E.* 1. *Ch.* 7.

(*c*) Sous Auguste 23. Leg., sous Tibére 25, sous Adrien 30, sous Galba 372000 hommes, moitié troupes Rom. moitié Auxil.

de fois avec des troupes ſans diſcipline, preſque ſans armes & ſans pain ?

Et qui vous répond, lui dit Juſtinien, que dans un Empire tout militaire les peuples ſeront bien ſoumis ? Qui m'en répond ? leur intérêt, dit le vieillard, la bonté de vos loix, l'équité d'un gouvernement modéré, vigilant & ſage. Oubliez-vous que j'ai demandé que les peuples fuſſent heureux ? Non, dit Juſtinien ; mais je les crois amis des nouveautés, enclins au changement, inquiets, remuants, crédules pour le premier audacieux qui leur promet un ſort plus doux. Vous voyez le peuple, dit Beliſaire, dans l'état préſent, dans l'état de ſouffrance, & tel qu'on le voyoit à Rome (a) lorſqu'il y étoit malheureux. Mais croyez que les hommes ſçavent ce qui leur manque, & ce qui leur eſt dû ; qu'ils ne ſeroient point inſenſibles au ſoin qu'un Prince bienfaiſant prendroit de ſoulager leurs peines, & que l'amour qu'il leur témoigneroit ſeroit payé par leur amour. Qu'il eſſaie d'être envers eux juſte, ſenſible, ſecourable ; qu'il n'emploie à régner ſous lui que

(a) *Hi mores vulgi : odiſſe præſentia, præterita celebrare. . . Ingenio mobili, (plebem) ſeditioſam, diſcordioſam, cupidam rerum novarum quieti & otio adverſam.* Saluſt.

des gens dignes de le seconder ; qu'il veille en pere sur ses enfans ; je lui réponds qu'ils seront dociles. Et par quel prestige voulez-vous que quelques mécontens, quelques séditieux fassent d'un peuple fortuné un peuple parjure & rebelle ? C'est au Prince qui laisse gémir ses sujets dans l'oppression, à craindre qu'ils ne l'abandonnent ; mais celui qu'on sçait occupé du repos & du bonheur des siens, n'a point d'usurpateurs à craindre. Est-ce en entendant célébrer ses vertus, publier ses bienfaits, qu'on osera troubler son regne ? Est-ce dans les campagnes où régneront l'aisance, le calme & la liberté ; dans les Villes où l'industrie & la fortune des Citoyens, leur état, leurs droits & leur vie seront sous la garde des loix ; dans les familles où l'innocence, l'honneur, la paix, la sainteté des nœuds de l'hymen & de la nature auront un asyle sacré ; est-ce là, dis-je, que les rebelles iront chercher des partisans ? Non, si l'empire de la justice n'est pas inébranlable, rien ne l'est sur la terre. Je suppose avec vous cependant qu'il y ait du risque & de l'audace à rendre ses sujets puissans, pour les rendre heureux & tranquilles ; c'est cette audace que j'aurois, dut-elle entraîner ma ruine ; & je leur dirois hautement : Je vous mets à tous les armes à la main, pour me servir si je suis juste, & pour me ré-

fister si je ne le suis pas. Vous me trouvez bien téméraire ! Mais je me croirois bien prudent de m'assurer ainsi à moi-même & aux miens un frein contre nos passions, & sur-tout une digue contre celle des autres ? Avec ma couronne, & au-dessus d'elle, je transmettrois à mes successeurs la nécessité d'être justes ; & ce seroit pour ma mémoire le monument le plus glorieux qu'un Monarque eût jamais laissé. Je sais, mes amis, que la vertu n'a pas besoin du frein de la crainte ; mais quel homme est sûr d'être vertueux à tous les instans de sa vie ? Un Prince est au-dessus des loix : vos loix le disent (*a*) & cela doit être ; mais ce seroit la premiere chose que j'oublierois en montant sur le trône ; & malheur au flatteur infâme qui m'en feroit souvenir. Adieu mes amis. C'est un travail pénible que de changer la face d'un Empire. Il est temps de nous reposer. Cependant il me reste encore à vous parler d'une calamité qui m'afflige sensiblement, & à laquelle je veux demain intéresser mon cher Tibere.

Il a sans doute de grandes vues, dit l'Empereur, en s'en allant. Mais si l'exécution en est

---

(*a*) *Princeps legibus solutus est.* Pandec. *L.* I. *T.* 3.

possible, ce n'est que pour un jeune Prince qui portera sur le trône un esprit mâle, une ame droite, du courage & de la vertu. Encore, hélas, aura-t-il besoin d'un long regne, pour achever une grande révolution. Je ne sais, dit Tibere, mais il me semble avoir vu dans le projet de ce Héros bien des choses qui ne demandent qu'un seul acte d'une volonté ferme; & si le reste veut du tems, ce tems du moins n'est pas si éloigné, qu'on ne puisse à tout âge espérer d'y atteindre. Mon cher Tibere, lui dit l'Empereur, vous voyez les difficultés avec les yeux de la jeunesse. Votre activité les franchit; mais ma foiblesse s'en effraie. Si l'on veut faire de grandes choses, ajouta-t-il en gémissant, il faut s'y prendre de bonne heure. Il n'est pas temps de commencer à vivre quand on n'a plus besoin que de savoir mourir. Je veux pourtant revoir encore cet homme juste. Il m'afflige; mais j'aime mieux aller m'affliger avec lui, que de participer à ja joie insultante de tous ces hommes froids & durs dont je me vois environné.





CHAPITRE XV.

LE jour suivant l'Empereur & Tibere étant arrivés à l'heure accoutumée, trouverent le Héros assis dans son jardin, à l'aspect du soleil couchant. Il ne m'éclaire plus, mais il m'échauffe encore, leur dit-il d'un air serein; & j'adore en lui la magnificence & la bonté de celui qui l'a fait. Que j'aime à voir, dit Justinien, ces sentiments dans un Héros! c'est le triomphe de la religion. Son triomphe, dit Bélisaire, c'est de consoler l'homme dans le malheur, c'est de mêler une douceur céleste aux amertumes de la vie. Et qui l'éprouve mieux que moi? Accablé de vieillesse, privé de la vue, sans amis, seul avec moi-même, & n'ayant devant moi que la caducité, la douleur & la tombe, qui m'ôteroit l'idée du Ciel me réduiroit peut-être au désespoir. L'homme de bien est avec Dieu; il est assuré que Dieu l'aime (*a*): voilà ce qui le remplit de force & de

(*a*) *Nulla sine Deo mens bona est.* Senec. *Inter bonos viros ac Deum amicitia est, conciliante virtute.* Idem.

joie au milieu des afflictions. Je me souviens que dans des moments de détresse, où tout m'abandonnoit, où tout conjuroit ma ruine, je me disois, courage, Bélisaire, tu es sans reproche, & Dieu te voit. Cette pensée me dilatoit le cœur que la tristesse avoit serré, elle rendoit la vie & la force à mon ame. Je me parle de même encore ; & quand ma fille est avec moi, qu'elle s'afflige, & que je sens ses larmes baigner mon visage; Hé bien, lui dis je, as-tu peur que celui qui nous a créés, ne nous délaisse & ne nous oublie? Ton cœur est pur, sensible, honnête; ton pere n'est pas plus méchant que toi; comment veux-tu que la bonté même n'ait pas soin des bonnes gens? Laisse, ma fille, laisse venir le moment où celui qui d'un souffle a produit mon ame, l'enveloppera dans son sein; & nous verrons si les méchants y viendront troubler mon repos. Ma fille, que ce langage éclaire & persuade, pleure en m'écoutant; mais ce sont de plus douces larmes; & peu-à-peu je l'accoutume à regarder la vie comme un petit voyage, où l'on est dans la barque assez mal à son aise, mais dont le port sera délicieux.

Vous vous faites, dit l'Empereur, une religion en-effet bien douce! Et c'est la bonne, reprit Bélisaire. Ne voulez-vous pas que je représente le Dieu que je dois adorer, comme un tyran triste

& farouche qui ne demande qu'à punir ? Je sais bien que lorsque des hommes jaloux, superbes, mélancoliques nous le représentent, ils le font colere & violent comme eux ; mais ils ont beau lui attribuer leurs vices ; je tâche moi, de ne voir en lui que ce que je dois imiter. Si je me trompe, au moins suis-je assuré que mon erreur est innocente. Dieu m'a créé foible, il sera indulgent ; il sait bien que je n'ai ni la folie ni la malice de vouloir l'offenser ; c'est une rage impuissante & absurde que je ne conçois même pas. Je lui suis plus fidele encore, & plus dévoué mille fois que je ne le fus jamais à l'Empereur ; & je suis bien sûr que l'Empereur qui n'est qu'un homme, ne m'eût jamais fait aucun mal, s'il avoit pu lire comme lui dans mon cœur.

Hélas ! ce Dieu, reprit Justinien, n'en est pas moins un Dieu terrible. Terrible aux méchants, je le crois, dit Bélisaire ; mais je suis bon ; autant l'ame d'un scélérat est incompatible avec cette divine essence, autant je me plais à penser que l'ame du juste lui est analogue. Et qui de nous est juste, dit l'Empereur ? Celui qui fait de son mieux pour l'être, dit Bélisaire : car la droiture est dans la volonté.

Je ne m'étonne pas, dit le jeune Tibere, si votre pensée aime à s'élever jusqu'à lui : vous le

voyez si favorable ! Hélas, dit le vieillard, je sens bien qu'en m'efforçant de le concevoir, je fatigue envain ma foible intelligence à réunir tout ce que je sais de meilleur & de plus beau, & qu'il n'en résulte jamais qu'une idée très-imparfaite. Mais que voulez-vous que fasse un homme qui tâche de connoître un Dieu ? Si cet Etre incompréhensible se plaît à quelque chose, c'est à l'amour de ses enfants ; & ce qui me le peint sous les traits les plus doux ; est ce que je saisis le plus avidement, pour en composer son image.

Ce n'est pas assez, dit l'Empereur, de se le peindre bienfaisant, il faut ajouter qu'il est juste. C'est la même chose ; dit le vieillard : se plaire au bien, haïr le mal, récompenser l'un, punir l'autre, c'est être bon, je m'en tiens-là. N'avez-vous jamais, comme moi, assisté en idée au lever de Titus, de Trajan, & des Antonins ? C'est une de mes rêveries les plus fréquentes & les plus délicieuses. Je crois être au milieu de cette cour, toute composée de vrais amis du Prince ; je le vois sourire avec bonté à cette foule d'honnêtes gens, répandre sur eux les rayons de sa gloire, se communiquer à eux avec une majesté pleine de douceur & remplir leur ame de cette joie pure qu'il ressent lui-même en faisant des heureux. Hé bien, la cour de celui qui m'attend sera infiniment plus auguste

& plus belle. Elle ſera composée de ces Titus, de ces Trajans, de ces Antonins, qui ont fait les délices du monde. C'eſt avec eux & tous les gens de bien, de tous les pays & de tous les âges, que le pauvre aveugle Béliſaire ſe trouvera devant le trône du Dieu juſte & bon. Et les méchants, lui dit Tibere, qu'en faites-vous? — Ils ne ſeront point là. J'eſpere y voir, ajouta-t-il, l'auguſte & malheureux vieillard, qui m'a privé de la lumiere: car il a fait du bien, & il l'a fait par goût, & s'il a fait du mal, il l'a fait par ſurpriſe. Il ſera bien aiſe, je crois, de me retrouver mes deux yeux! En parlant ainſi, ſon viſage étoit tout rayonnant de joie! & l'Empereur fondoit en larmes, penché ſur le ſein de Tibere.

Mais bientôt l'attendriſſement faiſant place à la réflexion, vous eſperez trouver, dit-il à Béliſaire, les Héros payens dans le Ciel (*a*)! Y penſez-vous? Ecoutez, mon voiſin, dit Béliſaire; vous n'avez pas envie d'affliger ma vieilleſſe? Je ſuis un pauvre homme, qui n'ai d'autre conſola-

---

(*a*) Les Peres de l'Egliſe ont décidé, que Dieu feroit un miracle, plutôt que de laiſſer mourir hors de la voie du ſalut, celui qui auroit fidellement ſuivi la loi naturelle. Mais on ſait que Juſtinien étoit fanatique & perſécuteur.

tion que l'avenir que je me fais. Si c'eſt une illuſion, laiſſez-la moi : elle me fait du bien, & Dieu n'en eſt point offenſé : car je l'en aime davantage. Je ne puis me réſoudre à croire qu'entre mon ame & celle d'Ariſtide, de Marc-Auréle & de Caton il y ait un éternel abyme ; & ſi je le croyois, je ſens que j'en aimerois moins l'Etre excellent qui nous a faits.

Jeune homme, dit l'Empereur à Tibere, en honorant dans ce Héros cet entouſiaſme généreux ; n'allez pas le prendre pour guide. Béliſaire ne s'eſt jamais piqué d'être profond dans ces matieres. Profond ! hélas ! & qui peut l'être, dit le vieillard ? Quel homme aſſez audacieux peut dire avoir ſondé les décrets éternels ? Mais Dieu nous a donné deux guides qui doivent être d'accord enſemble, la lumiere de la foi & celle du ſentiment. Ce qu'un ſentiment naturel & irréſiſtible nous aſſure, la foi peut le déſavouer. La révélation n'eſt que le ſupplément de la conſcience : c'eſt la même voix qui ſe fait entendre du haut du Ciel & du fond de mon ame. Il n'eſt pas poſſible qu'elle ſe démente, & ſi d'un côté je l'entends me dire que l'homme juſte & bienfaiſant eſt cher à la divinité, de l'autre elle ne me dit pas qu'il eſt l'objet de ſes vengeances. Et qui vous répond, dit l'Empereur, que cette voix qui parle à votre cœur

ſoit

foit une révélation fecrette ? Si elle ne l'eft pas, Dieu me trompe, dit Bélifaire, & tout eft perdu. C'eft elle qui m'annonce un Dieu, elle qui m'en prefcrit le culte, elle qui me dicte fa loi. Auroit-il donné l'afcendant irréfiftible de l'évidence à ce qui ne feroit qu'une erreur ? O, qui que vous foyez, laiffez-moi ma confcience : elle eft mon guide & mon foutien. Sans elle je ne connois plus le vrai, le jufte, ni l'honnête ; le menfonge & la vérité, le bien & le mal fe confondent, je ne fais plus fi j'ai fait mon devoir ; je ne fais plus s'il y a des devoirs : c'eft alors que je fuis aveugle ; & ceux qui m'ont privé de la clarté du jour, ont été moins barbares que ne feroit celui qui obfcurciroit en moi cette lumiere intime.

Que vous fait-elle donc voir fi clairement, reprit Juftinien ; cette lueur foible & trompeufe ? Qu'une religion qui m'annonce un Dieu propice & bienfaifant, eft la vraie, dit Bélifaire, & que tout ce qui répugne à l'idée & au fentiment que j'en ai conçu, n'eft pas de cette religion. Vous l'avouerai-je ? Ce qui m'y attache, c'eft qu'elle me rend meilleur & plus humain. S'il falloit qu'elle me rendît farouche, dur, impitoyable, je l'abandonnerois, & je dirois à Dieu : Dans l'alternative fatale d'être incrédule ou méchant, je fais le choix qui t'offenfe le moins. Heureufement

elle est selon mon cœur. Aimer Dieu, aimer ses semblables, quoi de plus simple & de plus naturel! Vouloir du bien à qui nous fait du mal : quoi de plus grand & de plus sublime! Ne voir dans les afflictions que les épreuves de la vertu : quoi de plus consolant pour l'homme! Après cela qu'on me propose des mysteres inconcevables; je m'y soumets, & je plains ceux dont la raison est moins éclairée ou moins docile que la mienne. Mais j'espere pour eux en la bonté d'un pere dont tous les hommes sont les enfants, & en la clémence d'un juge qui peut faire grace à l'erreur.

Par-là, reprit Justinien, vous allez sauver bien du monde! Est-il besoin, dit Bélisaire, qu'il y ait tant de réprouvés? Je sens comme vous, dit l'Empereur, qu'il est plus doux d'aimer son Dieu que de le craindre; mais toute la nature atteste ses vengeances, & la rigueur de ses décrets. Moi, dit Bélisaire, je suis certain qu'il ne punit qu'autant qu'il ne peut pardonner, que le mal ne vient point de lui, & qu'il a fait au monde tout le bien qu'il a pu (a). Telle est

(a) On attribue ici à Bélisaire l'opinion des Stoïciens, adoptée par Leibnitz & par tous les Optimistes. *Bonus est (Deus) bono nulla cujusquam boni invidia est : fecit itaque quàm optimum potuit.*

ma religion. Qu'on la propose à tous les peuples, & qu'on demande si elle n'est pas digne de vénération & d'amour ; toutes les voix de la nature vont s'élever en sa faveur. Mais si la violence & la cruauté lui mettent la flamme & le fer à la main, si les Princes qui la professent, faisant de ce monde un enfer, tourmentent, au nom d'un Dieu de paix, ceux qu'ils devroient aimer & plaindre, on croira de deux choses l'une, ou que leur religion est barbare comme eux, ou qu'ils ne sont pas dignes d'elle.

Vous élevez-là, dit Justinien, une question bien sérieuse ! Il ne s'agit pas du moins que de savoir si un Prince a le droit d'exiger dans ses États l'unité de dogme & de culte. Car s'il a ce droit, il ne peut l'exercer sur les rebelles obstinés, que par la force & les châtimens.

Comme je suis de bonne foi, dit Bélisaire, je conviens d'abord que tout ce qui peut influer sur les mœurs & intéresser l'ordre public, est du

---

Seneç. Epistol. L. 15. *Quidquid nobis negatum est, dari non potuit.* Idem. De Beneficiis, L. 2. C. 28. *Magna accepimus; majora non cupimus.* Ibid. C. 28.

Deum sine consilio agentem ne cogitare quidem facile est: quæ autem fuisset causa propter quam male mihi consultum fuisset ? Marc-Anton. L. 6.

ressort du Souverain, non pas comme juge de la vérité, & de l'erreur, mais comme juge du bien ou du mal qui en résulte : car le premier principe de toute croyance est que Dieu est ami de l'ordre & qu'il n'autorise rien de ce qui peut le troubler. Hé bien, dit l'Empereur, doutez vous que les mœurs publiques n'aient des rapports intimes & nécessaires avec la croyance ? Je reconnois, dit Bélisaire, qu'il y a des vérités qui intéressent les mœurs ; mais observez que Dieu en a fait des vérités de sentiment, dont aucun homme sensé ne doute. Au lieu que les vérités mystérieuses, & qui ont besoin d'être révélées, ne tiennent point à la morale. Examinez-les bien : Dieu les a détachées de la chaîne de nos devoirs ; afin que, sans la révélation, il y eût par-tout d'honnêtes gens. Or, si la providence a rendu indépendants de ces vérités sublimes l'ordre de la société, l'état des hommes, le destin des Empires, les bons & les mauvais succès des choses d'ici-bas ; pourquoi les Souverains ne font-ils pas comme elle ? Qu'ils examinent de bonne foi, si en croyant ou ne croyant pas tel ou tel point de doctrine, on en sera mieux ou plus mal, meilleur ou moins bon citoyen, & sujet plus ou moins fidele. Cet examen sera leur regle ; & vous voyez par là de combien de disputes je les dispense de se mêler.

Je vois, dit l'Empereur, que vous ne leur laissez que le soin de ce qui intéresse les hommes ; mais y a-t-il pour eux de devoir plus saint que d'être les ministres des volontés du ciel ? Ah ! qu'ils soient les ministres de sa bonté, s'écria Bélisaire ; & qu'ils laissent aux démons l'infernal emploi des ministres de ses vengeances. Il est dans l'ordre de la bonté, dit l'Empereur, de vouloir que l'homme s'éclaire & que la vérité triomphe. Elle triomphera, dit Bélisaire ; mais vos armes ne sont pas les siennes. Ne voyez-vous pas qu'en donnant à la vérité le droit du glaive, vous le donnez à l'erreur ? que pour l'exercer, il suffira d'avoir l'autorité en main ? & que la persécution changera d'étendards & de victimes, au gré de l'opinion du plus fort ? Ainsi Anastase a persécuté ceux que Justinien protege ; & les enfants de ceux qu'on égorgeoit alors, égorgent à leur tour la postérité de leurs persécuteurs. Voilà deux Princes qui ont cru plaire à Dieu, en faisant massacrer les hommes ; hé bien ? lequel des deux est sûr que le sang qu'il a fait couler est agréable à l'Eternel ? Dans les espaces immenses de l'erreur, la vérité n'est qu'un point. Qui l'a saisi ce point unique ? Chacun prétend que c'est lui ; mais sur quelle preuve ? Et l'évidence même le met-elle en droit d'exiger le fer à la main, qu'un autre en soit per-

ſuadé? La perſuaſion vient du ciel ou des hommes. Si elle vient du ciel, elle a elle-même un aſcendant victorieux; ſi elle vient des hommes, elle n'a que les droits de la raiſon ſur la raiſon. Chaque homme répond de ſon ame. C'eſt donc à lui, & à lui ſeul, à ſe décider ſur un choix, d'où dépend à jamais ſa perte ou ſon ſalut. Vous voulez m'obliger à penſer comme vous! Et ſi vous vous trompez, voyez ce qui m'en coûte. Vous-même, dont l'erreur pouvoit être innocente, ſerez-vous innocent de m'avoir égaré? Hélas! à quoi penſe un mortel de donner pour loi ſa croyance? Mille autres, d'auſſi bonne foi, ont été ſéduits & trompés. Mais quand il ſeroit infaillible, eſt-ce un devoir pour moi de le ſuppoſer tel? S'il croit parce que Dieu l'éclaire, qu'il lui demande de m'éclairer. Mais s'il croit ſur la foi des hommes, quel garant pour lui & pour moi! Le ſeul point ſur lequel tous les partis s'accordent, c'eſt qu'aucun d'eux ne comprend rien à ce qu'ils oſent décider; & vous voulez me faire un crime de douter de ce qu'ils décident? Laiſſez deſcendre la foi du ciel, elle fera des proſélytes; mais avec des édits, on ne fera jamais que des rebelles, ou des frippons. Les braves gens ſeront martyrs, les lâches ſeront hypocrites; les fanatiques de tous les partis ſeront des tigres déchaînés. Voyez ce

sage roi des Goths, ce Théodoric dont le regne ne le céda que vers sa fin au regne de nos meilleurs Princes. Il étoit Arien; mais loin d'exiger qu'on adoptât ses sentiments, il punissoit de mort dans ses favoris cette complaisance infâme & sacrilege. « Comment ne me trahiriez-vous pas; » disoit-il, moi qui ne suis qu'un homme, puisque » vous trahissez pour moi celui que vos peres ont » adoré? « L'Empereur Constance pensoit de même. Il ne fit jamais un crime à ses sujets d'être fideles à leur croyance : il en faisoit un à ses Courtisans d'abjurer la leur pour lui plaire, & de trahir leur ame pour gagner sa faveur. O plût au ciel que Justinien eût renoncé comme eux au droit d'asservir la pensée! Il s'est laissé engager dans des querelles interminables; elles lui ont coûté plus de veilles que ses plus utiles travaux. Qu'ont-elles produit? des séditions, des révoltes & des massacres. Elles ont troublé son repos, & le repos de ses états.

Le repos des états, reprit l'Empereur, dépend de l'union des esprits. C'est une maxime équivoque, dit Bélisaire, & dont on abuse souvent. Les esprits ne sont jamais plus unis, que lorsque chacun est libre de penser comme bon lui semble. Savez-vous ce qui fait que l'opinion est jalouse, tyrannique & intolérable? c'est l'importance que

les Souverains ont le malheur d'y attacher; c'est la faveur qu'ils accordent à une secte, au préjudice & à l'exclusion de toutes les sectes rivales. Personne ne veut être avili, rebuté, privé des droits de Citoyen & de sujet fidele; & toutes les fois que dans Etat on en fera deux classes d'hommes, dont l'une écartera l'autre des avantages de la société, quel que soit le motif de l'exhérédation, la classe proscrite regardera la patrie comme sa marâtre. Le plus frivole objet devient grave, dès qu'il influe sérieusement sur l'état des Citoyens. Et croyez que cette influence est ce qui anime les partis. Qu'on attache le même intérêt à une dispute élevée sur le nombre des grains de sable de la mer; on verra naître les mêmes haines. Le fanatisme n'est le plus souvent (*a*) que l'envie, la cupidité, l'orgueil, l'ambition, la haine, la vengeance qui s'exercent au nom du ciel; & voilà de quels Dieux un Souverain crédule & violent se rend l'implacable Ministre. Qu'il n'y ait plus rien à gagner sur la terre à se débattre pour le ciel; que le zele de la vérité ne soit plus un

---

(*a*) *Privatæ causæ pietatis aguntur obtentu, & cupiditatum quisque suarum religionem habet velut pedisequam.* (Le Pape Léon à l'Empereur Théodose.)

moyen de perdre son rival ou son ennemi, de s'élever sur leurs débris, de s'enrichir de leurs dépouilles, d'obtenir une préférence à laquelle ils pouvoient prétendre ; tous les esprits se calmeront, toutes les sectes seront tranquilles.

Et la cause de Dieu sera abandonnée, dit Justinien.

Dieu n'a pas besoin de vous pour soutenir sa cause, dit Bélisaire. Est-ce en vertu de vos Edits que le soleil se leve, & que les étoiles brillent au ciel ? La vérité luit de sa propre lumiere ; & on n'éclaire pas les esprits avec la flamme des buchers. Dieu remet aux Princes le soin de juger les actions des hommes ; mais il se réserve à lui seul le droit de juger les pensées ; & la preuve que la vérité ne les a pas pris pour arbitres, c'est qu'il n'en est aucun qui soit exempt d'erreur.

Si la liberté de penser est sans frein, dit l'Empereur, la liberté d'agir sera bientôt de même.

Point du tout, reprit Bélisaire : c'est-là que l'homme rentre sous l'empire des loix ; & plus cet empire se renfermera dans ses limites naturelles, moins ils aura besoin de force pour maintenir l'ordre de la paix. La justice est le point d'appui de l'autorité ; & celle-ci n'est chancelante que lorsqu'elle est hors de sa base. Comment voulez-vous accoutumer les hommes à voir un homme s'ériger

en Dieu, & commander les armes à sa main; de croire ce qu'il croit, de penser comme il pense? Demandez à vos généraux si l'on persuade à coup d'épée? Demandez-leur ce qu'a fait en Afrique la rigueur & la violence exercée sur les Vandales. J'étois en Sicile; Salomon y arriva furieux & désespéré. « Tout est perdu en Afrique » (me dit-il); les Vandales sont révoltés; Carthage est prise, elle est au pillage; & dans ses » murs & dans les campagnes on nage dans des » flots de sang; & cela, pour quelques rêveurs qui » ne s'entendent pas eux-mêmes, & qui jamais » ne seront d'accord. Si l'Empereur s'en mêle, » s'il donne des édits pour des subtilités où il » ne comprend rien, il n'a qu'à mettre ses doc» teurs à la tête de ses armées: pour moi j'y » renonce; je suis au désespoir ». Ainsi me parla ce brave homme. Entre nous il avoit raison. C'est bien assez des passions humaines pour troubler un si vaste empire, sans que le fanatisme encore y vienne agiter ses flambeaux.

Et qui appaisera les troubles élevés? demanda l'Empereur. L'ennui, répondit Bélisaire, l'ennui de disputer sur ce qu'on n'entend pas, sans être écouté de personne. C'est l'attention qu'on a donné aux nouveautés, qui a produit tant de novateurs. Qu'on n'y mette aucune importance; bien-

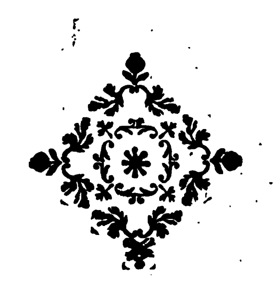
tôt la mode en passera ; & ils prendront d'autres moyens pour devenir des personnages. Je compare tous ces gens-là à des champions dans l'arène. S'ils étoient seuls, ils s'embrasseroient. Mais on les regarde ; ils s'égorgent.

En vérité, dit le jeune homme, ses raisons me persuaderoient. Ce qui m'en afflige, dit l'Empereur, qu'il rend le zele d'un prince inutile à la religion.

Le ciel m'en préserve, dit Bélisaire ! Je suis bien sûr de lui laisser le plus infaillible moyen de la rendre chere à ses peuples : c'est de faire juger de la sainteté de sa croyance par la sainteté de ses mœurs : c'est de donner son regne pour exemple & pour gage de la vérité qui l'éclaire & qui le conduit. Rien de plus aisé, en faisant des heureux, que de faire des prosélytes, & un Monarque juste a lui seul plus d'empire sur les esprits, que tous les persécuteurs ensemble. Il est plus commode sans doute de faire égorger les hommes que de les persuader ; mais si les souverains demandoient à Dieu : Quelles armes employerons-nous pour vous faire adorer comme vous devez l'être ? & que Dieu daignât se faire entendre, il leur répondroit : *Vos vertus.*

Quand l'ame de Justinien, que cette dispute avoit émue, se fut calmée dans le silence, il se

rappella les maximes & les conseils des Sectaires qui l'entouroient, leur violence, leur orgueil, leurs animosités cruelles. Quel contraste, disoit-il en lui-même ! Voilà un homme blanchi dans les combats, qui respire l'humanité, la modération, l'indulgence ; & les ministres d'un Dieu de paix ne m'ont jamais recommandé qu'une contrainte tyrannique, qu'une inflexible rigueur ! Bélisaire est pieux & juste : il aime son Dieu, il desire que tous l'adorent comme lui ; mais il veut que ce culte soit volontaire & libre. C'est moi qui me suis trop livré à ce zele qui, dans mon ame, n'étoit peut-être que l'orgueil de dominer sur les esprits.





CHAPITRE XVI.

LE lendemain l'Empereur & Tibere, en allant trouver le héros, coururent un danger qu'ils n'avoient pas prévu ; & la gloire de les en délivrer fut un triomphe que le ciel voulut donner encore à Bélisaire.

Les Bulgares, qu'on n'avoit poursuivis que jusqu'au pied des montagnes de la haute Thrace, n'avoient pas plutôt vu la campagne libre, qu'ils s'y étoient répandus de nouveau ; & l'un de leurs corps détachés faisoit des courses sur la route du Château de Bélisaire, lorsqu'ils apperçurent un char qui annonçoit un riche butin. Ils l'environnent, lui coupent le passage, & se saisissent des voyageurs. Ceux-ci, en donnant ce qu'ils avoient, obtinrent aisément la vie. Mais on mit à leur liberté un prix qu'ils n'étoient pas en état de payer sur l'heure ; & on les emmenoit captifs.

L'Empereur ne vit qu'un moyen d'échapper aux Bulgares, sans en être connu. Conduisez-nous, leur dit-il, où nous avons dessein de nous rendre : de-là nous nous procurerons la rançon que vous demandez. Je vous réponds sur ma tête

que vous n'avez point de surprise à craindre ; & si je manque à ma parole, ou si je vous fais repentir de vous être fiés à moi, je consens à perdre la vie.

L'air d'assurance & de majesté dont il appuya ces paroles, fit impression sur les Bulgares. Où faut-il vous mener, lui demanda leur Chef ? A six milles d'ici, répondit l'Empereur, au Château de Bélisaire. De Bélisaire ! dit le Bulgare. Quoi ! vous connoissez ce Héros ? Assurément, dit l'Empereur, & j'ose croire qu'il est mon ami. S'il est vrai, dit le chef, vous n'avez rien à craindre : nous allons vous accompagner.

Bélisaire, au bruit de leur arrivée, croit qu'on vient l'enlever une seconde fois ; & sa fille toute tremblante le serre dans ses bras, avec des cris perçants. Mon pere, dit-elle, ah mon pere ! faut-il encore nous séparer !

A l'instant même on vient leur dire que la cour du château se remplit d'hommes armés, qui environnent un char. Bélisaire se montre ; & le chef des Bulgares l'abordant avec ses captifs : Héros de la Thrace, lui dit-il, voilà deux hommes qui te réclament, & qui se disent de tes amis. Qu'ils se nomment, dit Bélisaire. Je suis Tibere, dit l'un d'eux, & mon pere est pris avec moi. Oui, s'écria Bélisaire, oui sans doute, ce sont mes voisins,

mes amis. Mais vous, qui me les amenez, de quel droit sont-ils en vos mains? Qui êtes-vous? Nous sommes Bulgares, dit le Chef! & nos droits sont les droits des armes. Mais il n'est rien qui ne céde au respect que nous avons pour toi. Ce seroit mal servir un prince qui t'honore, que de manquer d'égards pour ceux qui te sont chers. Grand homme, tes amis sont libres, & ils te doivent leur liberté.

A ces mots l'Empereur & Tibere tendirent les bras à leur Libérateur; & Bélisaire se sentant enveloppé de leurs chaînes, Quoi, dit-il, vos mains sont captives! & il détacha leurs liens.

Quels furent dans l'ame de l'Empereur l'étonnement, la joie & la confusion! O vertu, dit-il en lui-même, ô vertu quel est ton pouvoir! Un pauvre aveugle, du fond de sa misere, imprime le respect aux Rois! désarme les mains des barbares! & rompt les chaînes de celui!... Grand Dieu! si l'univers voyoit ma honte!.... Ah! ce seroit encore un châtiment trop doux.

Les Bulgares vouloient lui rendre tout ce qu'il leur avoit donné. Non, leur dit-il, gardez ces dons, & soyez sûrs que j'y joindrai la rançon qui vous est promise.

Leur chef, en quittant Bélisaire, lui demanda s'il ne le chargeoit d'aucun ordre auprès de son

Roi. Dites-lui que je fais des vœux, répondit le héros, pour qu'un si vaillant Prince soit l'allié de ma patrie, & l'ami de mon Empereur.

O Bélisaire! s'écria Justinien, quand il fut revenu du trouble que ce péril lui avoit causé, ô Bélisaire! quel ascendant vous avez sur l'ame des peuples! les ennemis même de l'empire sont vos amis! Ne vous étonnez pas, lui dit Bélisaire en souriant, de mon crédit chez les Bulgares. Je suis fort bien avec leur Roi. Il y a même très-peu de jours que nous avons soupé ensemble. Où donc, lui demanda Tibere? Dans sa tente, dit le vieillard: j'ai oublié de vous le dire. Lorsque je me rendois ici, ils m'ont arrêté comme vous sur la route, & ils m'ont mené dans leur camp. Leur Roi m'a bien reçu, m'a donné à souper, m'a fait coucher sous ses pavillons; & le lendemain je me suis fait remettre au lieu même où l'on m'avoit pris. Quoi, dit Justinien; ce Roi sait qui vous êtes, & il ne vous a pas retenu! Il en avoit bien quelque envie, dit Bélisaire; mais ses vues & mes principes ne se sont pas trouvés d'accord. Il me parloit de me venger! Me venger, moi! la digne cause pour mettre mon pays en feu! Je l'ai remercié, comme vous croyez bien; & il m'en estime davantage.

Ah! quel remords, quels remords éternels pour

pour l'ame de Justinien, lui dit Justinien lui-même, s'il sait jamais quel a été l'excès de son ingratitude! Où trouvera-t-il un ami comme celui qu'il a perdu? Et n'est-il pas indigne d'en avoir jamais, après son horrible injustice?

Non, reprit Bélisaire, ne l'outragez pas. Plaignez, respectez sa vieillesse. Vous allez voir comment il a été surpris. Ma ruine a eu trois époques. La premiere fut mon entrée dans Carthage. Maître du palais de Gelimer, je fis de son trône un Tribunal où je siégeai pour rendre la justice. Mon intention étoit de donner aux loix un appareil plus imposant; mais on n'étoit pas obligé de lire dans ma pensée; & lorsqu'on s'assied sur un trône, on a bien l'air de l'essayer. Je fis donc là une imprudence: ce ne fut pas la seule. J'eus la curiosité de me faire servir à la table de Gelimer, & à la maniere des Vandales, par les officiers de leur Roi. C'en fut assez pour faire croire que je voulois prendre sa place. Le bruit en courut à la Cour. Pour le détruire, je demandai mon retour après ma victoire; & Justinien récompensa ma fidélité par le plus beau triomphe. Je menois Gelimer captif, avec sa femme & ses enfants, & les trésors accumulés que les Vandales, depuis un siecle, avoient ravis aux nations. L'Empereur me reçut dans le Cirque; & en le voyant sur ce trône

élevé qu'entouroit un peuple innombrable; tendre la main à son sujet, avec une grace mêlée de douceur & de majesté, je tressaillis de joie, & je dis en moi-même : Cet exemple va lui donner une foule de héros : il sait le grand art d'exciter l'émulation & l'amour de la gloire ; on se disputera l'honneur de le servir. Mais si mon triomphe lui préparoit des succès, il m'annonçoit bien des traverses ! Ce fut dès-lors que l'envie se déchaîna contre moi.

Cinq ans de victoire lui imposerent silence; mais lasse enfin de mes succès, elle perdit toute pudeur.

J'assiégeois Ravenne, où les Goths s'étoient retirés, chassés de toute l'Italie. C'étoit leur unique refuge ; ils ne pouvoient plus m'échapper. On fit entendre à l'Empereur que la place étoit imprenable, que la ruine de son armée seroit le fruit de son obstination ; & lorsque réduits à l'extrêmité les Goths m'alloient rendre les armes, arrivent des ambassadeurs, que Justinien envoie pour leur offrir la paix. Je vois clairement qu'on l'a surpris, & que ce seroit le trahir que de manquer l'instant de gagner l'Italie : je differe de consentir à la paix qu'il fait proposer ; la ville se rend ; & je suis accusé de révolte & de trahison. Ce n'étoit pas sans quelque apparence, comme vous voyez :

j'avois désobéi, j'avoit fait encore plus. Les assiégés mécontens de leur Roi, m'avoient offert sa couronne : un refus pouvoit les aigrir ; je les flattai par ma réponse ; & cette acceptation, en effet simulée, passa pour sincere à la Cour. Je fus rappellé ; & mon obéissance déconcerta mes ennemis. Je menai captif aux pieds de l'Empereur ce Roi des Goths (*a*), dont on m'accusoit d'avoir accepté la couronne. Mais cette fois le triomphe ne me fut point accordé. J'en eus une douleur mortelle. Non que j'en fusse humilié : mon cortege faisoit ma pompe ; & l'affluence & les acclamations du peuple qui m'environnoit, auroient satisfait une vanité plus ambitieuse que la mienne. Mais le froid accueil de Justinien m'annonçoit qu'il n'étoit point dissuadé ; & par malheur, cette cruelle atteinte qu'on avoit portée à son ame, fut encore envenimée par l'enthousiasme imprudent d'un peuple enivré de ma gloire.

Ici, de bonne foi, mettez-vous à la place de l'Empereur, déja prévenu contre moi. N'auriez-vous pas été blessé des éloges qu'on me donnoit, & qui étoient pour lui des reproches ? N'auriez-vous pas pris quelque ombrage de l'ambition d'un

(*a*) Vitigès.

sujet, que la voix publique élevoit jusqu'au ciel? N'auriez-vous pas vu avec quelque dépit tout un peuple, dans son ivresse, affecter de me venger de vous; en me décernant un triomphe plus beau que celui qu'on me refusoit? Auriez-vous fermé l'oreille aux réflexions de la Cour, sur l'insulte faite à la majesté par ce tumulte populaire? Mon voisin, le plus grand Prince est homme; il n'en est point qui ne soient jaloux de leur gloire & de leur pouvoir; & quand Justinien n'auroit pas eu la force de se vaincre & de me pardonner, cela devroit peu nous surprendre. Il le fit cependant: il se mit au-dessus des foiblesses de la vanité, & des soupçons de la jalousie; il daigna me confier encore l'honneur de ses armes & la défense de ses états. Mais un dernier événement le fit pencher enfin du côté de mes ennemis.

J'étois au bout de ma carriere. Narsès, qui m'avoit succédé en Italie, me consoloit par ses victoires, de ma triste inutilité, je croyois n'avoir plus qu'à mourir tranquille, quand les Huns vinrent désoler la Thrace. L'Empereur se souvint de moi, & daigna charger ma vieillesse d'une expédition, dont l'issue décidoit du sort de l'état. Je couvris mes rides & mes cheveux blancs d'un casque rouillé par dix ans de repos (a). La fortune

(a) *Dum interea civitas omnis tumultuandè maxi-*

me seconda ; je chassai les Huns, qui n'étoient plus qu'à quelques milles de nos murailles ; & le succès d'une embuscade me fit regarder comme un Dieu. Ce fut dans toute la Ville, à mon retour une folie, un égarement dont je gémissois en moi-même ; mais le moyen de l'appaiser ? L'Empereur étoit vieux : cet âge a des foiblesses ; & l'extrême faveur du peuple, les honneurs excessifs qu'il me rendoit, firent croire à ce Prince qu'on étoit las de son regne, & qu'on l'avertissoit de céder le trône à celui qui le défendoit. L'inquiétude & le chagrin se saisirent de son ame ; & sans me traiter comme criminel, il m'éloigna comme dangereux. Ce fut alors que se forma contre lui cette conspiration, dont les complices sont morts dans les tortures, sans en avoir nommé le chef. La calomnie a suppléé au silence des coupables ; & ce silence a été pris lui-même pour un aveu qui m'accusoit. J'ai été arrêté ; le peuple

---

mum in modum perturbaretur.... Belisarius, clarissimus olim præfectus, etsi præ senectute in curvitatem jam declinasset; mittitur tamen per Imperatorem in hostes.... Et ipse quidem de se, mirâ animi promptitudine, juvenis munera exequebatur. Id namque ultimum illi in vita certamen fuit, nec sanè minorem ex eo retulit gloriam, quàm ex Vandalis Gothisque devictis. Agathias. L. 5.

s'en est plaint; une longue prison l'a ému de pitié; l'indignation a produit la révolte; & l'Empereur obligé de me livrer au peuple, n'a cru faire, en m'ôtant les moyens de lui nuire, que désarmer son ennemi. Je ne le fus jamais, le Ciel m'en est témoin; mais le ciel qui lit dans les cœurs, n'a pas permis aux Souverains d'y lire; & celui que vous accusez est plus malheureux que coupable, d'en avoir cru des apparences qui vous auroient peut-être abusé comme lui.

Oui sans doute, il est malheureux, & le plus malheureux des hommes, dit Justinien, en se précipitant sur lui, & en le serrant dans ses bras. Quel est ce transport de douleur, lui demanda Bélisaire étonné? C'est le tourment d'une ame déchirée, lui dit Justinien. O mon cher Bélisaire! ce maître injuste, ce tyran barbare, qui vous a fait crever les yeux, & qui vous a réduit à la mendicité, c'est lui, c'est lui qui vous embrasse. Vous, Seigneur! s'écria le Héros. — Oui, mon ami, mon défenseur, oui, le plus vertueux des hommes, c'est moi qui ai donné au monde cet horrible exemple d'ingratitude & de cruauté. Laissez-moi subir à vos pieds l'humiliation que je mérite. J'oublie un trône que j'ai souillé, une couronne dont je suis indigne. C'est la poussiere que

vous foulez que je dois mouiller de mes larmes ; c'est là que mon front doit cacher l'opprobre dont il est couvert.

Hé bien ! lui dit Bélisaire, qui le retenant dans ses bras le sentoit suffoqué de sanglots, hé bien, Seigneur, allez-vous succomber au repentir d'une faute ? Vous voilà dans l'abattement, comme si vous étiez le premier homme que la calomnie eût séduit, ou que l'apparence eût trompé ! Mais votre erreur fût-elle un crime, y a-t-il de quoi vous dégrader & vous avilir à vos propres yeux ? Non, grand Prince, un moment de surprise ne doit pas vous ôter l'estime de vous-même, & le courage de la vertu. Que votre ame flétrie & consternée se releve au souvenir de tout le bien que vous avez fait aux hommes, avant ce malheureux moment. Bélisaire est aveugle ; mais vingt peuples par vous sont délivrés du joug des barbares ; mais les ravages de tous les fléaux sont réparés par vos bienfaits, mais trente ans d'un regne marqué par des travaux utiles, ont prouvé à tout l'univers que vous n'êtes pas un tyran. Bélisaire est aveugle; mais il vous le pardonne ; & si vous croyez devoir expier encore le mal que vous lui avez fait, voyez combien cela vous est facile. Ah! remplissez un seul des vœux que je fais pour le bonheur du monde, & je suis trop dédommagé.

Venez donc, lui dit l'Empereur, en le serrant de nouveau dans ses bras, venez m'aider à expier mon crime : venez l'exposer dans toute son horreur aux yeux de ma perfide Cour ; & que votre présence, en rappellant ma honte, atteste aussi mon repentir.

Bélisaire eut beau le conjurer de le laisser dans sa solitude, il fallut, pour le consoler, qu'il consentît à le suivre. Alors Justinien s'adressant à Tibere : Que ne vous dois-je pas, lui dit-il, mon ami ! & quels bienfaits égaleront jamais le service que vous m'avez rendu ? Non, Seigneur, lui dit le jeune homme, vous n'êtes pas assez riche pour m'en récompenser. Mais chargez Bélisaire de la reconnoissance. Tout pauvre qu'il est, il possede un trésor que je préfere à tous les vôtres. Mon trésor est ma fille, dit Bélisaire ; & je ne puis mieux le placer. A ces mots il fit appeller Eudoxe. Ma fille, lui dit-il, embrassez les genoux de l'Empereur, & demandez-lui son aveu pour donner votre main au vertueux Tibere. Au nom, à la vue de Justinien, le premier mouvement de la nature, dans le cœur de la fille de Bélisaire, fut le frémissement & l'horreur. Elle jette un cri douloureux, recule, & détourne la vue. Justinien s'avance vers elle. Eudoxe, lui dit-il, daignez

me regardet : vous me verrez baigné de larmes : elles expriment le repentir qui me suivra dans le tombeau. Ni ces larmes, ni mes bienfaits ne peuvent effacer mon crime ; mais Bélisaire me le pardonne ; & voici le moment de vous montrer sa fille, en me pardonnant comme lui.

Ce fut pour Justinien une consolation d'unir Eudoxe avec Tibere : & il commença dès ce moment à sentir rentrer dans son cœur la douce paix de l'innocence.

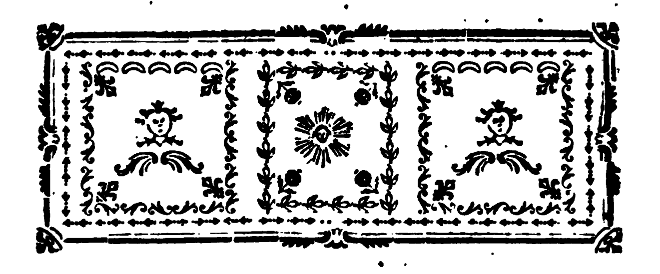
Jamais révolution plus soudaine & moins attendue, n'avoit renversé les idées & les intérêts de la Cour. L'arrivée de Bélisaire y jetta le trouble & la consternation. Le voilà, dit l'Empereur à ses courtisans, le voilà ce Héros, cet homme juste, que vous m'avez fait condamner. Tremblez, lâches : son innocence & sa vertu me sont connues ; & votre vie est dans ses mains. La pâleur, la honte & l'effroi étoient peints sur tous les visages : on croyoit voir dans Bélisaire un juge inexorable, un Dieu terrible & menaçant, il fut modeste comme dans sa disgrace ; il ne voulut connoître aucun de ses accusateurs ; & honoré jusqu'à sa mort de la confiance de son maître, il ne lui inspira jamais que l'indulgence pour le passé, la vigilance sur le présent, & une sévérité imposante pour tous les crimes à venir.

Mais il vécut trop peu pour le bonheur du monde ; & pour la gloire de Justinien. Ce vieillard foible & découragé, se contenta de lui donner des larmes ; & les conseils de Bélisaire furent oubliés avec lui.

FRAGMENS

DE

PHILOSOPHIE MORALE.



FRAGMENS
DE
PHILOSOPHIE MORALE.



DE LA GLOIRE (*).

LA gloire est l'éclat de la bonne renommée. L'estime est un sentiment tranquille & personnel; l'admiration, un mouvement rapide & quelquefois momentané; la célébrité, une renommée éten-

(*) On joint ici quelques morceaux de Philosophie, du même Auteur, & d'un genre analogue à celui de Bélisaire. Il y a quelques années que ces Essais ont paru, mais dans un Livre qui n'est pas dans les mains de tout le monde.

due ; la gloire , une renommée éclatante , le concert unanime & soutenu, d'une admiration universelle.

L'estime a pour base l'honnêteté ; l'admiration , le rare & le grand dans le bien moral ou physique ; la célébrité , l'extraordinaire , l'étonnant pour la multitude ; la gloire , le merveilleux.

Nous appellons merveilleux ce qui s'éleve ou semble s'élever au-dessus des forces de la nature : ainsi la gloire humaine , la seule dont nous parlons ici , tient beaucoup de l'opinion : elle est vraie ou fausse comme elle.

Il y a deux sortes de fausse gloire : l'une est fondée sur un faux merveilleux ; l'autre sur un merveilleux réel , mais funeste. Il semble qu'il y ait aussi deux especes de vraie gloire , l'une fondée sur un merveilleux agréable , l'autre sur un merveilleux utile au monde ; mais ces deux objets n'en font qu'un.

La gloire fondée sur un faux merveilleux , n'a que le regne de l'illusion , & s'évanouit avec elle : telle est la gloire de la prospérité. La prospérité n'a point de gloire qui lui appartienne ; elle usurpe celle des talens & des vertus , dont on suppose qu'elle est la compagne : elle en est bientôt dépouillée , si l'on s'apperçoit que ce n'est qu'un larcin ; & pour l'en convaincre , il

suffit d'un revers : *eripitur persona, manet res.* On adoroit la fortune dans son favori ; il est disgracié ; on le méprise. Mais ce retour n'est que pour le peuple : aux yeux de celui qui voit les hommes en eux-mêmes, la prospérité ne prouve rien, l'adversité n'a rien à détruire.

Qu'avec un esprit souple & une ame rampante, un homme né pour l'oubli, s'éleve au sommet de la fortune ; qu'il parvienne au comble de la faveur ; c'est un phénomene que le vulgaire n'ose contempler d'un œil fixe : il admire, il se prosterne ; mais le sage n'est point ébloui : il découvre les taches de ce corps lumineux en apparence, & voit que ce qu'on appelle sa lumiere, n'est rien qu'un éclat réfléchi, superficiel & passager.

La gloire fondée sur un merveilleux funeste, fait une impression plus durable ; &, à la honte des hommes, il faut des siécles pour l'effacer : telle est la gloire des talens supérieurs, appliqués au malheur du monde.

Le genre de merveilleux le plus funeste, mais le plus frappant, fut toujours l'éclat des conquêtes. Il va nous servir d'exemple, pour faire voir aux hommes combien il est absurde d'attacher la gloire aux causes de leurs malheurs.

Vingt mille hommes, dans l'espoir du butin, en ont suivi un seul au carnage. D'abord un seul

homme à la tête de vingt mille hommes déterminés & dociles, intrépides & soumis, a étonné la multitude. Ces milliers d'hommes en ont égorgé, mis en fuite, ou subjugué un plus grand nombre. Leur Chef a eu le front de dire, *J'ai combattu, je suis vainqueur*, & l'univers a répété, *Il a combattu, il est vainqueur* : de-là le merveilleux & la gloire des conquêtes.

Sçavez vous ce que vous faites, peut-on demander à ceux qui célébrent les Conquérans ? vous applaudissez à des gladiateurs, qui s'exerçant au milieu de vous, se disputent le prix que vous réservez à qui vous portera les coups les plus sûrs & les plus terribles. Redoublez d'acclamations & d'éloges : aujourd'hui ce sont les corps sanglans de vos voisins qui tombent épars dans l'arene ; demain ce sera votre tour.

Telle est la force du merveilleux sur les esprits de la multitude. Les opérations productrices sont la plupart lentes & tranquilles ; elles ne nous étonnent point. Les opérations destructives sont rapides & bruyantes ; nous les plaçons au rang des prodiges. Il ne faut qu'un mois pour ravager une Province, il faut dix ans pour la fertiliser. On admire celui qui l'a ravagé ; à peine daigne-t-on penser à celui qui la rend fertile. Faut-il s'étonner qu'il se fasse tant de grands maux, & si peu de grands biens ?

Les peuples n'auront-ils jamais le courage, ou le bon ſens de ſe réunir contre celui qui les immole à ſon ambition effrénée, & de lui dire d'un côté comme les Soldats de Céſar :

Liceat diſcedere, Cæſar,
A rabie ſcelerum. Quæris terrâque marique
His ferrum jugulis animas effundere viles,
Quolibet hoſte, paras. (Lucain.)

de l'autre côté, comme le Scythe à Alexandre : » » Qu'avons-nous à démêler avec toi ? Jamais » nous n'avons mis le pied dans ton pays ? N'eſt-» il pas permis à ceux qui vivent dans les bois » d'ignorer qui tu es, & d'où tu viens « ?

N'y aura-t-il pas du moins une claſſe d'hommes aſſez au-deſſus du vulgaire, aſſez ſages, aſſez courageux, aſſez éloquens, pour ſoulever le monde contre ſes oppreſſeurs, & lui rendre odieuſe une gloire barbare ?

Les gens de lettres déterminent l'opinion d'un ſiécle à l'autre ; c'eſt par eux qu'elle eſt fixée & tranſmiſe : en quoi ils peuvent être les arbitres de la gloire, & par conſéquent les plus utiles des hommes, ou les plus pernicieux.

Vixere fortes ante Agamemnona
Multi ; ſed omnes illacrymabiles
Urgentur, ignotique longâ
Nocte, carent quia vate ſacro. (Horat.)

Abandonnée au peuple, la vérité s'altère & s'obſcurcit par la tradition ; elle s'y perd dans un déluge de fables. L'héroïque devient abſurde en paſſant de bouche en bouche. D'abord on l'admire comme un prodige ; bientôt on le mépriſe comme un conte ſuranné ; & l'on finit par l'oublier. La ſaine poſtérité ne croit des ſiecles reculés, que ce qu'il a plû aux Ecrivains célébres.

Louis XII diſoit : » Les Grecs ont fait peu » de choſes ; mais ils ont ennobli le peu qu'ils ont » fait par la ſublimité de leur éloquence. Les » François ont fait de grandes choſes & en grand » nombre ; mais ils n'ont pas ſu les écrire. Les » ſeuls Romains ont eu le double avantage de » faire de grandes choſes, & de les célébrer di» gnement «. C'eſt un Roi qui reconnoît que la gloire des nations eſt dans les mains des gens de lettres.

Mais, il faut l'avouer, ceux-ci ont trop ſouvent oublié la dignité de leur état ; & leurs éloges proſtitués aux crimes heureux, ont fait de grands maux à la terre.

Demandez à Virgile quel étoit le droit des Romains ſur le reſte des hommes ; il vous répond hardiment,

Parcere ſubjectis, & debellare ſuperbos.

Demandez à Solis ce qu'on doit penſer de Cor.

tès & de Montézuma, des Mexiquains & des Espagnols, il vous répond que Cortès étoit un héros, & Montézuma un tyran; que les Mexiquains étoient des barbares, & les Espagnols des gens de bien.

En écrivant, on adopte un personnage, une Patrie; & il semble qu'il n'y ait plus rien au monde, ou que tout soit fait pour eux seuls. La Patrie d'un sage est la terre, son héros est le genre humain.

Qu'un Courtisan soit un flatteur, son état l'excuse en quelque sorte, & le rend moins dangereux. On doit se défier de son témoignage: il n'est pas libre. Mais qui oblige l'homme de lettres à se trahir lui-même & ses semblables, la nature & la vérité?

Ce n'est pas tant la crainte, l'intérêt, la bassesse, que l'éblouissement, l'illusion, l'enthousiasme, qui ont porté les gens de lettres à décerner la gloire aux forfaits éclatans. On est frappé d'une force d'esprit ou d'ame, surprenante dans les grands crimes, comme dans les grandes vertus. Les imaginations vives n'en ont vu l'explosion que comme un développement prodigieux des ressorts de la nature, comme un tableau magnifique à peindre. En admirant la cause, on a loué les effets: ainsi les tyrans de la terre en sont devenus les héros.

Les hommes nés pour la gloire, l'ont cherchée où l'opinion l'avoit mise. Alexandre avoit sans cesse devant les yeux la fable d'Achille ; Charles XII, l'histoire d'Alexandre : de-là cette émulation funeste qui, de deux Rois pleins de valeur & de talens, fit deux guerriers impitoyables. Le roman de Quinte-Curce a peut-être fait les malheurs de la Suéde ; le poëme d'Homère, les malheurs de l'Inde ; puisse l'histoire de Charles XII ne perpétuer que ses vertus !

Le Sage seul est bon poëte, disoient les Stoïciens. Ils avoient raison : sans un esprit droit & une ame pure, l'imagination n'est qu'une Circé, & l'harmonie qu'une Sirene.

Il en est de l'Historien & de l'Orateur comme du Poëte : éclairés & vertueux, ce sont les organes de la justice, les flambeaux de la vérité ; passionnés & corrompus, ce ne sont plus que les courtisans de la prospérité, les vils adulateurs du crime.

Les Philosophes ont usé de leurs droits, & parlé de la gloire en maîtres.

» Savez-vous (dit Pline à Trajan) où réside
» la gloire véritable, la gloire immortelle d'un
» Souverain ? Les arcs de triomphe, les statues,
» les temples même & les autels, sont démolis
» par le temps ; l'oubli les efface de la terre.

» Mais la gloire d'un héros, qui supérieur à sa
» puissance illimitée, sait la dompter & y mettre
» un frein, cette gloire inaltérable fleurira même
» en vieillissant «.

» En quoi ressembloit à Hercule ce jeune in-
» sensé qui prétendoit suivre ses traces (dit Sé-
» neque en parlant d'Alexandre) lui qui cher-
» choit la gloire sans en connoître ni la nature
» ni les limites, & qui n'avoit pour vertu qu'une
» heureuse témérité ? Hercule ne vainquit jamais
» pour lui-même ; il traversa le monde pour le
» venger & non pour l'envahir. Qu'avoit-il besoin
» de conquêtes, ce Héros, l'ennemi des mé-
» chans, le vengeur des bons, le pacificateur
» de la terre & des mers ? Mais Alexandre,
» enclin dès l'enfance à la rapine, fut le désola-
» teur des Nations, le fléau de ses amis & de
» ses ennemis. Il faisoit consister le souverain
» bien à se rendre redoutable à tous les hommes ;
» il oublioit que cet avantage lui étoit commun,
» non seulement avec les plus féroces, mais en-
» core avec les plus lâches & les plus vils des
» animaux, qui se font craindre par leur venin «.

C'est ainsi que les hommes, nés pour instruire & pour juger les autres hommes, devroient leur présenter sans cesse en opposition, la valeur protectrice & la valeur destructive, pour leur appren-

dre à distinguer le culte de l'amour, de celui de la crainte, qu'ils confondent le plus souvent.

Il suffit, direz-vous, à l'ambitieux d'être craint : la crainte lui tient lieu d'amour : il domine, ses vœux sont remplis. Mais ne voyez-vous pas, que si l'illusion cesse, la crainte s'évanouit. L'ambitieux, livré à lui-même, n'est plus qu'un homme foible & timide. Persuadez à ceux qui le servent qu'ils se perdent en le servant ; que ses ennemis sont leurs freres, & qu'il est leur bourreau commun ; rendez-le odieux à ceux mêmes qui le rendent rédoutable ; que devient alors cet homme prodigieux devant qui tout devoit trembler ? Tamerlan, l'effroi de l'Asie, n'en sera plus que la fable : quatre hommes suffisent pour l'enchaîner comme un furieux, pour le châtier comme un enfant. C'est à quoi seroit réduite la force & la gloire des Conquérans, si l'on arrachoit au peuple le bandeau de l'opinion & les entraves de la crainte.

Quelques-uns se sont crus fort sages en mettant dans la balance, pour apprécier la gloire d'un vainqueur, ce qu'il devoit au hasard & à ses troupes, avec ce qu'il ne devoit qu'à lui seul. Il s'agit bien là de partager la gloire ! C'est la honte qu'il faut répandre, c'est l'horreur qu'il faut inspirer. Celui qui épouvante la terre, est pour elle un Dieu infernal ou céleste : on l'adorera, si on

ne l'abhorre : la ſuperſtition ne connoît point de milieu.

Ce n'eſt pas lui qui a vaincu, direz-vous d'un Conquérant : foible moyen de le dégrader ! Ce n'eſt pas lui qui a vaincu, mais c'eſt lui qui a fait vaincre. N'eſt-ce rien que d'inſpirer à une multitude d'hommes la réſolution de combattre & de mourir ſous ſes drapeaux ? Cet aſcendant ſur les eſprits, ſuffiroit lui ſeul à ſa gloire. Ne cherchez donc pas à détruire le merveilleux des conquêtes ; mais rendez ce merveilleux auſſi déteſtable qu'il eſt funeſte ; c'eſt par-là qu'il faut l'avilir.

Que la force & l'élévation d'une ame bienfaiſante & généreuſe, que l'activité d'un eſprit ſupérieur, appliquée au bonheur du monde, ſoient les objets de vos hommages ; & de la même main qui élevera des autels au déſintéreſſement, à la bonté, à l'humanité, à la clémence, que l'orgueil, l'ambition, la vengeance, la cupidité, la fureur, ſoient traînés par les cheveux au tribunal redoutable de l'incorruptible poſtérité : c'eſt alors que vous ſerez les Néméſis de votre ſiécle, les Radamantes des vivans.

Si les vivans vous intimident, qu'avez-vous à craindre des morts ? Vous ne leur devez que l'éloge du bien ; le blâme du mal, vous le de-

vez à la terre : l'opprobre attaché à leur nom réjaillira sur leurs imitateurs. Ceux-ci trembleront de subir à leur tour l'arrêt qui flétrit leurs modéles, ils se verront dans l'avenir ; ils frémiront de leur mémoire.

Mais à l'égard des vivans mêmes, quel parti doit prendre l'homme de lettres, à la vue des succès injustes & des crimes heureux ? S'élever contre, s'il en a la liberté & le courage ; se taire, s'il ne peut, ou s'il n'ose rien de plus.

Ce silence universel des gens de lettres feroit lui-même un jugement terrible, si l'on étoit accoutumé à les voir se réunir pour rendre un témoignage éclatant aux actions vraiment glorieuses. Que l'on suppose ce concert unanime, tel qu'il devroit être : tous les Poëtes, tous les Historiens, tous les Orateurs se répondant des extrêmités du monde, & prêtant à la renommée d'un bon Roi, d'un Héros bienfaisant, d'un Vainqueur pacifique, des voix éloquentes & sublimes, pour répandre son nom & sa gloire dans l'univers ; que tout homme, qui par ses talens & ses vertus aura bien mérité de sa Patrie & de l'humanité, soit porté comme en triomphe dans les écrits de ses contemporains ; qu'il paroisse alors un homme injuste, violent, ambitieux, quelque puissant, quelqu'heureux qu'il soit, les organes

de la gloire seront muets ; la terre entendra ce silence, le tyran l'entendra lui-même, & il en sera confondu. Je suis condamné, dira-t-il, & pour graver ma honte en airain on n'attend plus que ma chûte.

Quel respect n'imprimeroient pas le pinceau de la poësie, le burin de l'histoire, la foudre de l'éloquence, dans des mains équitables & pures ? Le crayon foible, mais hardi, de l'Arétin faisoit trembler les Empereurs.

La fausse gloire des Conquérans n'est pas la seule qu'il faudroit convertir en opprobre ; mais les principes qui la condamnent s'appliquent naturellement à tout ce qui lui ressemble.

La vraie gloire a pour objet l'utile, l'honnête & le juste ; & c'est la seule qui soutienne les regards de la vérité. Ce qu'elle a de merveilleux consiste dans des efforts de talent ou de vertu dirigés au bonheur des hommes.

Nous avons observé qu'il sembloit y avoir une sorte de gloire accordée aux merveilleu agréable ; mais ce n'est qu'une participation à la gloire attachée au merveilleux utile : telle est la gloire des beaux arts.

Les beaux arts ont leur merveilleux; ce merveilleux a fait leur gloire. Le pouvoir de l'éloquence, le prestige de la poësie, le charme de la musique, l'illusion de la

peinture, &c. ont dû paroître des prodiges, dans les temps sur-tout où l'éloquence changeoit la face des Etats, où la musique & la poësie civilisoient les hommes, où la sculpture & la peinture imprimoient à la terre le respect & l'adoration.

Ces effets merveilleux des arts ont été mis au rang de ce que les hommes avoient produit de pl. s étonnant & de plus utile; & l'éclatante célébrité qu'ils ont eue, a formé l'une des especes comprises sous le nom générique de gloire: soit que les hommes aient compté leurs plaisirs au nombre des plus grands biens, & les arts qui les causoient, au nombre des dons les plus précieux que le ciel eût faits à la terre; soit qu'ils n'aient jamais cru pouvoir trop honorer ce qui avoit contribué à les rendre moins barbares; & que les arts considérés comme compagnons des vertus, aient été jugés dignes d'en partager le triomphe après en avoir secondé les travaux.

Ce n'est même qu'à ce titre que les talens, en général, nous semblent avoir droit d'entrer en société de gloire avec les vertus; & la société devient plus intime, à mesure qu'ils concourent plus directement à la même fin. Cette fin est le bonheur du monde: ainsi les talens qui contribuent le plus à rendre les hommes heureux, de-

vroient naturellement avoir le plus de part à la gloire. Mais ce prix attaché aux talens, doit être encore en raiſon de leur rareté & de leur utilité combinées. Ce qui n'eſt que difficile, ne mérite aucune attention, ce qui eſt aiſé, quoiqu'utile, pour exercer un talent commun, n'attend qu'un ſalaire modique. Ce qui eſt en même temps d'une grande importance & d'une extrême difficulté, demande des encouragemens proportionnés aux facultés qu'on y emploie. Le mérite du ſuccès eſt en raiſon de l'utilité de l'entrepriſe, & de la rareté des moyens.

Suivant cette regle, les talens appliqués aux beaux arts, quoique peut-être les plus étonnans, ne ſont pas les premiers admis au partage de la gloire. Avec moins de génie que Tacite & que Corneille, un Miniſtre, un Légiſlateur seront placés au-deſſus d'eux.

Suivant cette regle encore, les mêmes talens ne ſont pas toujours également recommandables; & leurs protecteurs, pour encourager les plus utiles, doivent conſulter la diſpoſition des eſprits & la conſtitution des choſes; favoriſer, par exemple, la poëſie dans des temps de barbarie & de férocité, l'éloquence dans des temps d'abattement & de déſolation, la philoſophie dans des temps de ſuperſtition & de fanatiſme. La premiere adou-

cira les mœurs, & rendra les ames flexibles, la ſeconde relevera le courage des peuples, & leur inſpirera ces réſolutions vigoureuſes qu triomphent des revers; la derniere diſſipera les fantômes de l'erreur & de la crainte, & montrera aux hommes les précipices où ils ſe laiſſent conduire, les mains liées & les yeux bandés.

Mais comme ces effets ne ſont pas excluſifs; que les talens qui les opérent ſe communiquent & ſe confondent; que la philoſophie éclaire la la poëſie qui l'embellit; que l'éloquence anime l'une & l'autre, & s'enrichit de leurs tréſors; le parti le plus avantageux ſeroit de les nourrir, de les exercer enſemble, pour les faire agir à propos, tour-à-tour, ou de concert, ſuivant les hommes, les lieux & les temps. Ce ſont des moyens bien puiſſans & bien négligés, de conduire & de gouverner les peuples! La ſageſſe des anciennes Républiques brilla ſur-tout dans l'emploi des talens capables de perſuader & d'émouvoir.

Au contraire, rien n'annonce plus la corruption & l'ivreſſe où les eſprits ſont plongés, que les honneurs extravagans accordés à des arts frivoles. Rome n'eſt plus qu'un objet de piété, lorſqu'elle ſe diviſe en factions pour des pantomimes, lorſque l'exil de ces hommes perdus eſt une calamité, & leur retour un triomphe.

La gloire, comme nous l'avons dit, doit être réservée aux coopérateurs du bien public ; & non seulement les talens, mais les vertus elles-mêmes n'ont droit d'y aspirer qu'à ce titre.

L'action de Virginius immolant sa fille, est aussi forte & plus pure que celle de Brutus condamnant son fils ; cependant la derniere est glorieuse, la premiere ne l'est pas. Pourquoi ? Virginius ne sauvoit que l'honneur des siens. Brutus sauvoit l'honneur des loix & de la Patrie. Il y avoit peut-être bien de l'orgueil dans l'action de Brutus, peut-être n'y avoit-il que de l'orgueil ; il n'y avoit dans celle de Virginius que de l'honnêteté & du courage ; mais celui-ci faisoit tout pour sa famille, & celui-là faisoit tout, ou sembloit faire tout pour Rome ; & Rome, qui n'a regardé l'action de Virginius que comme celle d'un honnête homme & d'un bon pere, a consacré l'action de Brutus comme celle d'un Héros : rien n'est plus juste que ce retour.

Les grands sacrifices de l'intérêt personnel au bien public, demandent un effort qui éleve l'homme au-dessus de lui-même ; & la gloire est le seul prix qui soit digne d'y être attaché. Qu'offrir à celui qui immole sa vie, comme Décius ; son honneur, comme Fabius ; son ressentiment, comme Camille : ses enfans, comme Brutus &

Manlius ? La vertu qui ſe ſuffit, eſt une vertu plus qu'humaine : il n'eſt donc ni prudent, ni juſte d'exiger que la vertu ſe ſuffiſe. Sa récompenſe doit être proportionnée au bien qu'elle opere, au ſacrifice qu'il lui en coûte, aux talens perſonnels qui la ſecondent, ou ſi les talens perſonnels lui manquent, au choix des talens étrangers qu'elle appelle à ſon ſecours : car ce choix, dans un homme public, renferme en lui tous les talens.

L'homme public qui feroit tout par lui-même, feroit peu de choſes. L'éloge que donne Horace à Auguſte, *cùm tot ſuſtineas, & tanta negotia ſolus*, ſignifie ſeulement que tout ſe faiſoit en ſon nom, que tout ſe paſſoit ſous ſes yeux. Le don de régner avec gloire n'exige qu'un talent & qu'une vertu : ils tiennent lieu de tout, & rien n'y ſupplée ; cette vertu, c'eſt d'aimer les hommes ; ce talent, c'eſt de les placer. Qu'un Roi veuille courageuſement le bien ; qu'il y emploie avec diſcernement les moyens les plus infaillibles ; ce qu'il fait par inſpiration n'en eſt pas moins à lui ; & la gloire qui lui en revient ne fait que remonter à ſa ſource.

Il ne faut pas croire que les talens & les vertus ſublimes ſe donnent rendez-vous, pour ſe trouver enſemble dans tel ſiecle & dans tel pays ; on doit

ſuppoſer un aimant qui les attire, un ſouffle qui les développe, un eſprit qui les anime, un centre d'activité qui les enchaîne autour de lui. C'eſt donc à juſte titre qu'on attribue à un Roi, qui a ſçu regner, toute la gloire de ſon regne : ce qu'il a inſpiré, il l'a fait, & l'hommage lui en eſt dû.

Voyez un Roi qui, par les liens de la confiance & de l'amour, unit toutes les parties de ſon Etat, en fait un Corps dont il eſt l'ame, encourage la population & l'induſtrie, fait fleurir l'agriculture & le commerce, excite, aiguillonne les arts, rend les talens actifs & les vertus fécondes : ce Roi, ſans coûter une larme à ſes ſujets, une goutte de ſang à la terre, accumule, au ſein du repos, un tréſor immenſe de gloire, & la moiſſon en appartient à la main qui l'a ſemée.

Mais la gloire, comme la lumiere, ſe communique ſans s'affoiblir : celle du Souverain ſe répand ſur la Nation ; & chacun des grands hommes, dont les travaux y contribuent, brille en particulier du rayon qui émane de lui. On a dit, le grand Condé, le grand Colbert, le grand Corneille, comme on a dit Louis le Grand. Celui des ſujets qui contribue & participe le plus à la gloire d'un regne heureux, c'eſt un Miniſtre éclairé, laborieux, acceſſible, également dévoué

à l'Etat & au Prince, qui s'oublie lui-même, & qui ne voit que le bien; mais la gloire même de cet homme étonnant remonte au Roi qui se l'attache. En effet, si l'utile & le merveilleux font la gloire, quoi de plus glorieux pour un Prince, que la découverte, & que le choix d'un digne ami?

Dans la balance de la gloire doivent entrer, avec le bien qu'on a fait, les difficultés qu'on a surmontées: c'est l'avantage des Fondateurs, tels que Lycurgue & le Czar Pierre. Mais on doit aussi distraire du mérite du succès, tout ce qu'a fait la violence. La seule domination glorieuse est celle que les hommes préférent, ou par raison, ou par amour: *Imperatoriam majestatem armis decoratam, legibus oportet esse armatam* (*a*).

De tous ceux qui ont désolé la terre, il n'en est aucun qui, à l'en croire, n'en voulût assurer le bonheur. Défiez-vous de quiconque prétend rendre les hommes plus heureux qu'ils ne veulent l'être; c'est la chimere des usurpateurs, & le prétexte des tyrans. Celui qui fonde un Empire pour lui-même taille dans un peuple comme dans le marbre sans en regretter les débris; celui qui

(*a*) *Instit. Proem.*

fonde

ſonde un Empire pour le peuple qui le compoſe, commence par rendre ce peuple flexible, & le modifie ſans le briſer. En général la perſonnalité dans la cauſe publique, eſt un crime de léſe humanité : l'homme qui ſacrifie à lui ſeul le repos, le bonheur des hommes, eſt de tous les animaux le plus cruel & le plus vorace : tout doit s'unir pour l'accabler.

Sur ce principe nous nous ſommes élevés contre les auteurs de toute guerre injuſte ; nous avons invité les diſpenſateurs de la gloire à couvrir d'opprobre les ſuccès mêmes des Conquérans ambitieux ; mais nous ſommes bien éloignés de diſputer à la profeſſion des armes la part qu'elle doit avoir à la gloire de l'Etat dont elle eſt le bouclier, & du trône dont elle eſt la barriere.

Que celui qui ſert ſon Prince ou ſa Patrie, armé pour la bonne ou pour la mauvaiſe cauſe, qu'il reçoive l'épée des mains de la Juſtice ou des mains de l'Ambition, il n'eſt ni Juge ni garant des projets qu'il exécute ; ſa gloire perſonnelle eſt ſans tache ; elle doit être proportionnée aux efforts qu'elle lui coûte. L'auſtérité de la diſcipline à laquelle il ſe ſoumet, la rigueur des travaux qu'il s'impoſe, les dangers affreux qu'il va courir, en un mot, les ſacrifices multipliés de ſa liberté, de ſon repos & de ſa vie, ne peuvent être digne-

ment payés que par la gloire. A cette gloire, qui accompagne la valeur généreuse & pure, se joint encore la gloire des talens, qui, dans un grand Capitaine, éclairent, secondent & couronnent la valeur.

Sous ce point de vue, il n'est point de gloire comparable à celle des Guerriers : car celle même des Législateurs exige peut-être plus de talens, mais beaucoup moins de sacrifice : leurs travaux sont assidus & pénibles, mais ils ne sont pas dangereux. En supposant donc le fléau de la guerre inévitable pour l'humanité, la profession des armes doit être la plus honorable, comme elle est la plus périlleuse. Il seroit dangereux, sur-tout, de lui donner une rivale, dans des Etats exposés, par leur situation à la jalousie & aux insultes de leurs voisins. C'est peu d'y honorer le mérite qui commande, il faut y honorer encore la valeur qui obéit. Il doit y avoir une masse de gloire pour le Corps qui se distingue : car si la gloire n'est pas l'objet de chaque Soldat en particulier, elle est l'objet de la multitude réunie. Un Légionnaire pense en homme, une légion pense en héros ; & ce qu'on appelle *l'esprit du Corps*, ne peut avoir d'autre aliment, d'autre mobile que la gloire.

On se plaint que notre histoire est froide &

sèche, en comparaison de celle des Grecs & des Romains. La raison en est bien sensible : l'histoire ancienne est celle des hommes, l'histoire moderne est celle de deux ou trois hommes ; un Roi, un Ministre, un Général.

Dans le Régiment de Champagne, un Officier demande pour un coup-de-main, douze hommes de bonne volonté : tout le Corps reste immobile, & personne ne répond. Trois fois la même demande, & trois fois le même silence. Hé quoi, dit l'Officier, l'on ne m'entend point ! L'on vous entend, s'écrie une voix ; mais qu'appellez vous douze hommes de bonne volonté ? Nous le sommes tous ; vous n'avez qu'à choisir.

La tranchée de Philisbourg étoit inondée, le Soldat y marchoit dans l'eau plus qu'à demi-corps. Un très-jeune Officier, à qui son âge ne permettoit pas d'y marcher de même, s'y faisoit porter de main en main. Un Grenadier le présentoit à son camarade, afin qu'il le prît dans ses bras : Mets-le sur mon dos, dit celui-ci ; s'il y a un coup de fusil à recevoir, je le lui épargnerai.

Le militaire françois a mille traits de cette beauté, que Plutarque & Tacite auroient eu grand soin de recueillir (*a*). Nous les reléguons dans des

(*a*) Depuis que j'ai fait cette observation, un

Mémoires particuliers, comme peu dignes de la majesté de l'histoire. Il faut espérer qu'un Historien philosophe s'affranchira de ce préjugé.

Toutes les conditions qui exigent des ames résolues aux grands sacrifices de l'intérêt personnel, doivent avoir pour encouragement la perspective, du moins éloignée, de la gloire personnelle. On sait bien que les Philosophes, pour rendre la vertu inébranlable, l'ont préparée à se passer de tout : *non vis esse justus sine gloriâ ; at, me herculè, sæpè justus esse debebis cum infamiâ.* Mais la vertu même ne se roidit que contre une honte passagere, & dans l'espoir d'une gloire à venir. Fabius se laisse insulter dans le camp d'Annibal, & déshonorer dans Rome, pendant le cours d'une campagne ; auroit-il pu se résoudre à mourir déshonoré, à l'être à jamais dans la mémoire des hommes ? N'attendons pas ces efforts de la foiblesse de notre nature : la religion seule en est capable ; & ses sacrifices même ne sont

---

homme de lettres, qui pense en Citoyen & qui voit en homme d'Etat, a été chargé par le Ministere de rassembler, pour l'école de nos Guerriers, ces faits intéressans qu'on avoit négligés. Ce recueil est le meilleur livre qu'on ait pu mettre dans les mains de la jeunesse militaire.

rien moins que désintéressés. Les plus humbles des hommes ne renoncent à une gloire périssable, qu'en échange d'une gloire immortelle. Ce fut l'espoir de cette immortalité qui soutint Socrate & Caton. Un Philosophe ancien disoit : *comment veux-tu que je sois sensible au blâme, si tu veux pas que je sois sensible à l'éloge.*

A l'exemple de la Théologie, la morale doit prémunir la vertu contre l'ingratitude & le mépris des hommes, en lui montrant, dans le lointain, des temps plus heureux & un monde plus juste.

» La gloire accompagne la vertu, comme son » ombre, dit Sénéque; mais comme l'ombre » d'un corps tantôt le précede, & tantôt le » suit; de même la gloire tantôt dévance la » vertu, & se présente la premiere; tantôt ne » vient qu'à la suite, lorsque l'envie s'est reti- » rée; & alors elle est d'autant plus grande qu'elle » se montre plus tard ».

C'est donc une philosophie aussi dangereuse que vaine de combattre dans l'homme le pressentiment de la postérité & le desir de se survivre. Cette philosophie a trouvé quelques ames sublimes qui ont fait le bien, dans la seule vue de remplir leur destination. Mais on ne doit jamais compter sur des caracteres de cette trempe. Il faut per-

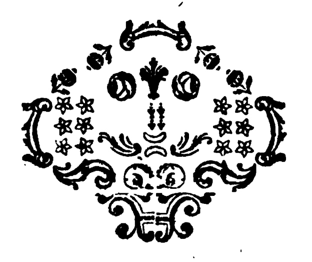
mettre à l'homme qui fait le bien, d'aimer la gloire ; il faut même la lui montrer au-delà du tombeau, afin que le tombeau ne soit pas l'écueil de son courage & de sa constance.

Celui qui borne sa gloire au court espace de sa vie, est esclave de l'opinion & des égards du moment : rébuté, si son siécle est injuste ; découragé, s'il est ingrat ; impatient sur-tout de jouir, il veut recueillir ce qu'il seme ; il préfére une gloire précoce & passagere, à une gloire tardive & durable ; il n'entreprendra rien de grand.

Celui qui se transporte dans l'avenir & qui jouit de sa mémoire, travaillera pour tous les siecles, comme s'il étoit immortel. Que ses Contemporains lui refusent la gloire qu'il a méritée, leurs neveux l'en dédommagent : car son imagination le rend présent à la postérité.

C'est un beau songe, dira-t-on. Hé jouit-on jamais de sa gloire autrement qu'en songe ? Ce n'est pas le petit nombre de spectateurs qui vous environnent, qui forment le cri de la renommée. Votre réputation n'est glorieuse qu'autant qu'elle vous multiplie où vous n'êtes pas, où vous ne serez jamais. Pourquoi donc seroit-il plus insensé d'étendre en idée son existence aux siecles à venir, qu'aux climats éloignés ? L'espace réel n'est pour vous qu'un point, comme la durée réelle. Si vous

vous renfermez dans l'un ou dans l'autre, votre ame y va languir abattue, comme dans une étroite prison. Le désir d'éterniser sa gloire est un enthousiasme qui nous aggrandit, qui nous éleve au-dessus de nous-mêmes & de notre siecle ; & quiconque le raisonne, n'est pas digne de le sentir. » Mépriser la gloire, dit Tacite, c'est mépriser » les vertus qui y menent » : *Contemptâ famâ, virtutes contemnuntur.*





DES GRANDS.

ON donne en général le nom de Grands à ceux qui occupent les premieres places de l'Etat, soit dans le gouvernement, soit auprès du Prince.

On peut considérer les Grands, ou par rapport aux mœurs de la société, ou par rapport à la constitution politique. Nous prenons ici les Grands en qualité d'hommes publics.

Dans la démocratie pure il n'y a de Grands que les Magistrats, ou plutôt il n'y a de Grands que le peuple. Les Magistrats ne sont Grands que par le peuple & pour le peuple; c'est son pouvoir, sa dignité, sa majesté, qu'il leur confie. De-là vient que dans les Républiques bien constituées, on faisoit un crime autrefois de chercher à acquérir une autorité personnelle. Les Généraux d'armée n'étoient grands qu'à la tête des armées; leur autorité étoit celle de la discipline; ils la déposoient en même temps que le Soldat quittoit les armes; & la paix les rendoit égaux.

Il est de l'essence de la démocratie que les Grandeurs soient électives, & que personne n'en soit

exclu par état. Dès qu'une seule classe de Citoyens est condamnée à servir sans espoir de commander, le gouvernement est aristocratique. La moins mauvaise aristocratie est celle où l'autorité des Grands se fait le moins sentir. La plus vicieuse est celle où les Grands sont despotes, & les peuples esclaves. Si les Nobles sont des tyrans, le mal est sans remede. Un Sénat ne meurt point.

Si l'aristocratie est militaire, l'autorité des Grands tend à se réunir dans un seul : le gouvernement touche à la Monarchie, ou au despotisme. Si l'aristocratie n'a que le bouclier des loix, il faut pour subsister qu'elles soient le plus juste & le plus modéré de tous les gouvernements. Le peuple, pour supporter l'autorité exclusive des Grands, doit être heureux comme à Vénise, ou abattu comme en Pologne.

De quelle sagesse, de quelle modestie la Noblesse Vénitienne n'a-t-elle pas besoin, pour ménager l'obéissance du peuple ! De quels moyens n'use-t elle pas pour le consoler de l'inégalité ! Les Courtisannes & le Carnaval de Venise sont d'institution politique. Par l'un de ces moyens, les richesses des Grands refluent, sans faste & sans éclat, vers le peuple ; par l'autre le peuple se trouve six mois de l'année au pair des Grands, & oublie avec eux sous le masque, sa dépendance & leur domination.

La liberté Romaine avoit chéri l'autorité des Rois ; elle ne put souffrir l'autorité des Grands. L'esprit républicain fut indigné d'une distinction humiliante. Le peuple voulut bien s'exclure des premieres places ; mais il ne voulut pas en être exclu ; & la preuve qu'il méritoit d'y prétendre, c'est qu'il eut la sagesse & la vertu de s'en abstenir.

En un mot, la République n'est une, que dans le cas du droit universel aux premieres dignités. Toute prééminence héréditaire y détruit l'égalité, rompt la chaîne politique, & divise les citoyens.

Le danger de la liberté n'est donc pas que le peuple prétende élire entre les citoyens, sans exception, ses magistrats & ses Juges, mais qu'il les méconnoisse après les avoir élus. C'est ainsi que les Romains ont passé de la liberté à la licence, de la licence à la servitude.

Dans le gouvernement républicain, les Grands, revêtus de l'autorité, l'exercent dans toute sa force. Dans le gouvernement monarchique, ils l'exercent quelquefois, & ne la possedent jamais : c'est par eux qu'elle passe ; ce n'est point en eux qu'elle réside : ils en sont comme les canaux ; mais le Prince en ouvre & ferme la source, la divise en ruisseaux, en mesure le volume, en observe & dirige le cours.

Les Grands, comblés d'honneurs, & dénués de

force, repréſentent le Monarque auprès du peuple, & le peuple auprès du Monarque. Si le principe du gouvernement eſt corrompu dans les Grands, il faudra bien de la vertu, & dans le Prince, & dans le peuple, pour maintenir dans un juſte équilibre l'autorité protectrice de l'un, & la liberté légitime de l'autre; mais ſi cet ordre eſt composé de fideles ſujets & de bons patriotes, il ſera le point d'appui des forces de l'Etat, le lien de l'obéiſſance & de l'autorité.

Il eſt de l'eſſence du gouvernement monarchique, comme du républicain, que l'Etat ne ſoit qu'un, que les parties dont il eſt composé forment un tout ſolide & compacte. Cette machine vaſte, toute ſimple qu'elle eſt, ne ſauroit ſubſiſter que par une exacte combinaiſon de ſes pieces; & ſi les mouvements ſont interrompus ou opposés, le principe même de l'activité devient celui de la deſtruction.

Or la poſition des Grands dans un Etat Monarchique, ſert merveilleuſement à établir & à conſerver cette harmonie & cet enſemble, d'où réſulte la continuité réguliere du mouvement général.

Il n'en eſt pas ainſi dans un gouvernement mixte, où l'autorité eſt partagée & balancée entre le Prince & la nation. Si le Prince diſpenſe les

graces, les Grands feront les mercénaires du Prince, & les corrupteurs de l'Etat : au nombre des subsides imposés sur le peuple, sera compris tacitement l'achat annuel des suffrages, c'est-à-dire, ce qu'il en coûte au Prince pour payer aux Grands la liberté du peuple. Le Prince aura le tarif des voix ; & l'on calculera dans son Conseil combien telle & telle vertu peuvent lui coûter à corrompre.

Mais dans un Etat Monarchique bien constitué, où la plénitude de l'autorité réside dans un seul, sans jalousie & sans partage, où par conséquent toute la puissance du Souverain est dans la richesse, le bonheur & la fidélité de ses sujets, le Prince n'a aucune raison de surprendre le peuple : le peuple n'a aucune raison de se défier du Prince : les Crands ne peuvent servir ni trahir l'un sans l'autre ; ce seroit même en eux une fureur absurde que de porter le Prince à la tyrannie, ou le peuple à la révolte. Premiers sujets, premiers citoyens, ils sont esclaves si l'Etat devient despotique ; ils retombent dans la foule, si l'Etat devient républicain : ils tiennent donc au Prince par leur supériorité sur le peuple : ils tiennent au peuple par leur dépendance du Prince, & par-tout ce qui leur est commun avec le peuple, liberté, propriété, sûreté, &c. Ainsi les Grands sont attachés à la

conſtitution monarchique par intérêt & par devoir, deux liens indiſſolubles lorſqu'ils ſont entrelacés.

Cependant l'ambition des Grands ſemble devoir tendre à l'ariſtocratie. Mais quand le peuple s'y laiſſeroit conduire, la ſimple nobleſſe s'y oppoſeroit, à moins qu'elle ne fût admiſe au partage de l'autorité: condition qui donneroit aux premiers de l'Etat vingt mille égaux au lieu d'un maître, & à laquelle par conſéquent ils ne ſe réſoudront jamais: car l'orgueil de dominer, qui fait ſeul les révolutions, ſouffre bien moins impatiemment la ſupériorité d'un ſeul, que l'égalité d'un grand nombre.

Le déſordre le plus effroyable de la monarchie, c'eſt que les Grands parviennent à uſurper l'autorité qui leur eſt confiée, & qu'ils tournent contre le Prince, & contre l'Etat lui-même, les forces de l'Etat, déchiré par les factions. Telle étoit la ſituation de la France, lorſque le Cardinal de Richelieu, ce génie hardi & vaſte, ramena les Grands ſous l'obéiſſance du Prince, & les peuples ſous la protection de la loi. On lui reproche d'avoir été trop loin; mais peut-être n'avoit-il pas d'autres moyens d'affermir la Monarchie, de rétablir dans ſa direction naturelle ce grand arbre coupé par l'orage, que de le plier dans le ſens oppoſé.

La France formoit autrefois un gouvernement

fédératif très-mal combiné, & sans cesse en guerre avec lui-même. Depuis Louis XI tous ces Co-Etats avoient été réunis en un, mais les grands Vassaux conservoient encore dans leurs Domaines l'autorité qu'ils avoient eue sous leurs premiers Souverains; & les Gouverneurs, qui avoient pris la place de ces Souverains, s'en attribuoient la puissance. Ces deux partis opposoient à l'autorité du Monarque des obstacles qu'il falloit vaincre. Le moyen le plus doux & par conséquent le plus sage, étoit d'attirer à la Cour ceux qui, dans l'éloignement, & au milieu des peuples accoutumés à leur obéir, s'étoient rendus si redoutables. Le Prince fit briller les distinctions & les graces; les Grands accoururent en foule; les Gouverneurs furent captivés, leur autorité personnelle s'évanouir en leur absence; leurs Gouvernements héréditaires devinrent amovibles, & l'on s'assura de leurs successeurs; les Seigneurs oublierent leurs Vassaux, & ils en furent oubliés; leurs Domaines furent divisés, aliénés, dégradés insensiblement, & il ne resta plus du gouvernement féodal que des blasons & des ruines.

Ainsi la qualité de Grand de la Cour n'est plus qu'une foible image de la qualité de Grand du Royaume. Quelques-uns doivent cette distinction à leur naissance. La plupart ne la doivent qu'à la

volonté du Souverain ; car la volonté du Souverain fait les grands, comme elle fait les Nobles, & rend la Grandeur ou personnelle, ou héréditaire à son gré. Nous disons personnelle ou héréditaire, pour donner au titre de Grand toute l'étendue qu'il peut avoir ; mais on ne doit l'entendre à la rigueur que de la Grandeur héréditaire, telle que les Princes du Sang la tiennent de leur naissance, & les Ducs & Pairs de la volonté de nos rois. Les premieres places de l'état s'appellent dignités dans l'Eglise & dans la robe, gardes dans l'épée, places dans le ministere, charges dans la maison Royale; mais le titre de Grand, dans son étroite acception, ne convient qu'aux Pairs du Royaume.

Cette réduction du gouvernement féodal à une grandeur qui n'en est plus que l'ombre, a dû coûter cher à l'Etat ; mais à quelque prix qu'on achete l'unité du pouvoir & de l'obéissance, l'avantage de n'être plus en bute au caprice aveugle & tyrannique de l'autorité fiduciaire, le bonheur de vivre sous la tutelle inviolable des loix, toujours prêtes à s'armer contre les usurpations, les vexations & les violences; il est certain que de tels biens ne seront jamais trop payés.

Dans la constitution présente des choses, il nous semble donc que les Grands sont dans la Monarchie Françoise, ce qu'ils devoient être naturelle-

ment dans toutes les Monarchies de l'univers. La nation les respecte sans les craindre ; le Souverain se les attache sans les enchaîner, & les contient sans les abatre : pour le bien, leur crédit est immense, ils n'en ont aucun pour le mal ; & leurs prérogatives mêmes sont de nouveaux garants pour l'Etat, du zele & du dévouement dont elles sont les récompenses.

Dans le gouvernement despotique, tel qu'il est souffert en Asie, les Grands sont les esclaves du tyran, & les tyrans des esclaves ; ils tremblent & ils font trembler : aussi barbares dans leur domination, que lâches dans leur dépendance, ils achetent par leur servitude auprès du maître, leur autorité sur les sujets : également prêts à vendre l'Etat au Prince, & le Prince à l'Etat : chefs du peuple dès qu'il se révolte, & ses oppresseurs tant qu'il est soumis.

Si le Prince est vertueux, s'il veut être juste, s'il peut s'instruire, ils sont perdus : aussi veillent-ils nuit & jour à la barriere qu'ils ont élevée entre le trône & la vérité ; ils ne cessent de dire au Souverain, vous pouvez tout, afin qu'il leur permette de tout oser ; ils lui crient, Votre peuple est heureux, au moment même qu'ils expriment les dernieres gouttes de sa sueur & de son sang ; & si quelquefois ils consultent ses forces, il semble que

ce

ce soit pour calculer, en l'opprimant, combien d'instants encore il peut souffrir sans expirer.

Malheureusement pour les Etats où de pareils monstres gouvernent, les loix n'y ont point de tribunaux, la foiblesse n'y a point de refuge : le Prince s'y réserve à lui seul le droit de la vindicte publique ? & tant que l'oppression lui est inconnue, les oppresseurs sont impunis.

Telle est la constitution de ce gouvernement déplorable, que non-seulement le Souverain, mais chacun des Grands dans la partie qui lui est confiée, tient la place de la loi. Il faut donc pour que la justice y regne, que non-seulement un homme, mais une multitude d'hommes soient infaillibles, exempts d'erreur & de passion, détachés d'eux-mêmes, accessibles à tous, égaux pour tous comme la loi ; c'est-à-dire qu'il faut que les grands d'un Etat despotique soient des Dieux. Aussi n'y a-t-il que la Théocratie qui ait le droit d'être despotique ; & c'est le comble de l'aveuglement dans les hommes, que d'y prétendre, ou d'y consentir.





DE LA GRANDEUR.

En physique & en géométrie le terme de Grandeur est souvent absolu, & ne suppose aucune comparaison : il est synonime de quantité, d'étendue. En morale il est relatif, & porte l'idée de supériorité. Ainsi quand on l'applique aux qualités de l'esprit ou de l'ame, ou collectivement à la personne, il exprime un haut degré d'élevation au-dessus de la multitude.

Mais cette élevation peut être ou naturelle, ou factice, & c'est-là ce qui distingue la grandeur réelle de la grandeur d'institution. Essayons de les définir.

La grandeur d'ame, c'est-à-dire la fermeté, la droiture, l'élévation des sentiments, est la plus belle partie de la grandeur personnelle. Ajoutez-y un esprit vaste, lumineux, profond, & vous aurez un grand homme.

Dans l'idée collective & générale de grand homme, il semble que l'on devroit comprendre les plus belles proportions du corps ; le peuple n'y manque jamais. On est surpris de lire qu'Alexandre étoit petit ; & l'on trouve Achille bien plus

grand, lorſqu'on voit dans l'Iliade, qu'aucun de ſes compagnons ne pouvoit remuer ſa lance. Cette propenſion que nous avons tous à mêler du phyſique au moral, dans l'idée de la grandeur, vient 1°. de l'imagination, qui veut des meſures ſenſibles; 2°. de l'épreuve habituelle que nous faiſons de l'union de l'ame & du corps, de leur dépendance & de leur action réciproque, des opérations qui réſultent du concours de leurs facultés. Il étoit naturel ſur-tout que dans les temps où la ſupériorité entre les hommes ſe décidoit à force de bras, les avantages corporels fuſſent mis au nombre des qualités héroïques. Dans des ſiécles moins barbares, on a rangé dans leurs claſſes ces qualités qui nous ſont communes avec les bêtes, & que les bêtes ont au-deſſus de nous. Un grand homme a été diſpenſé d'être beau, nerveux, & robuſte.

Mais il s'en faut bien que dans l'opinion du vulgaire, l'idée de grandeur perſonnelle ſoit réduite encore à la pureté philoſophique. La raiſon eſt eſclave de l'imagination, & l'imagination eſt eſclave des ſens. Celle-ci meſure les cauſes morales à la grandeur phyſique des effets qu'elles ont produit, & les apprécie à la toiſe.

Il eſt vraiſemblable que celui des Roi d'Egypte qui avoit fait élever la plus haute des pyramides,

ſe croyoit le plus grand de ces Rois : c'eſt à-peu-près ainſi que l'on juge vulgairement ce qu'on appelle les grands hommes.

Le nombre des combattants qu'ils ont armés, ou qu'ils ont vaincus, l'étendue de pays qu'ils ont ravagée ou conquiſe, le poids dont leur fortune a été dans la balance du monde, ſont comme les matériaux de l'idée de grandeur que l'on attache à leur perſonne. La réponſe du Pirate à Alexandre, *Quia tu magnâ claſſe, Imperator*, exprime avec autant de force que de vérité, notre maniere de calculer & de peſer la grandeur humaine.

Un Roi qui aura paſſé ſa vie à entretenir dans ſes Etats l'abondance, l'harmonie & la paix, tiendra peu de place dans l'hiſtoire. On dira de lui froidement, *Il fut bon*; on ne dira jamas *Il fut grand.* Louis IX ſeroit oublié, ſans la déplorable expédition des Croiſades.

A-t-on jamais entendu parler de la grandeur de Sparte, incorruptible par ſes mœurs, inébranlable par ſes loix, invincible par la ſageſſe de l'auſtérité de ſa diſcipline ? Eſt-ce à Rome vertueuſe & libre que l'on penſe, en rappellant ſa grandeur ? L'idée qu'on y attache eſt formée de toutes les cauſes de ſa décadence. On appelle ſa grandeur, ce qui entraîna ſa ruine : l'éclat des triomphes, le fracas des conquêtes, les folles en-

treprifes, les fuccès infoutenables, les richeffes corruptrices, l'enflure du pouvoir, & cette domination vafte, dont l'étendue faifoit la foibleffe, & qui alloit crouler fous fon propre poids.

Ceux qui ont eu l'efprit affez jufte pour ne pas altérer, par tout cet alliage phyfique, l'idée morale de grandeur, ont cru du moins pouvoir la reftreindre à quelques-unes des qualités qu'elle embraffe. Car où trouver un grand homme, à prendre ce terme à la rigueur ?

Alexandre avoit de l'étendue dans l'efprit & de la force dans l'ame. Mais voit-on dans fes projets ce plan de juftice & de fageffe, qui annonce une ame élevée, & un génie lumineux ? ce plan qui embraffe & difpofe l'avenir, où tous les fuccès ont leur avantage, où tous les maux inévitables font compenfés par de plus grands biens. *Detecto fine terrarum, per fuum rediturus orbem, triftis eft* (Sénec.) Les vues de Céfar étoient plus belles & plus fages. Mais il faut commencer par le laver du crime de trahifon, & oublier ou reconnoître le Citoyen dans l'Empereur, pour trouver en lui un grand homme. Il en eft à-peu-près de même de tous les Princes, auxquels la flatterie ou l'admiration a donné le nom de Grands. Ils l'ont été dans quelques parties, dans la légiflation, dans la politique, dans l'art de la guerre, dans le

choix des hommes qu'ils ont employés ; & au lieu de dire, *Il a telle ou telle grande qualité*, on a dit du Guerrier, du Politique, du Législateur, *C'est un grand homme. Huc & illuc accedat, ut perfecta virtus, sit, æqualitas ac tenor vitæ, per omnia constans sibi.* (Senec.)

Il est une grandeur factice ou d'institution, qui n'a rien de commun avec la grandeur personnelle. Il faut des Grands dans un état, & l'on n'a pas toujours de grands hommes. On a donc imaginé d'élever au besoin ceux qu'on ne pouvoit aggrandir ; & cette élévation artificielle a pris le nom de grandeur. Ce terme au singulier est donc susceptible de deux sens, & les Grands n'ont pas manqué de se prévaloir de l'équivoque. Mais son pluriel (les grandeurs) ne présente plus rien de personnel ; c'est le terme abstrait de Grand dans son acception politique ; ensorte qu'un grand homme peut n'avoir aucun des caracteres qui distinguent ce qu'on appelle les Grands, & qu'un Grand peut n'avoir aucune des qualités qui constituent le grand homme.

Mais un Grand dans un Etat, tient la place d'un grand homme ; il le représente ; il en a le volume, quoiqu'il arrive souvent qu'il n'en ait pas la solidité. Rien de plus beau que de voir réunis le mérite avec la place : ils le sont quelquefois à

beaucoup d'égards ; & notre siecle en a des exemples ; mais sans faire la satyre d'aucun temps ni d'aucun pays, nous dirons un mot de la condition & des mœurs des Grands, tels qu'il en est par-tout, en protestant d'avance contre toute allusion & toute application personnelle.

Un grand doit être auprès du peuple l'homme de la Cour, & à la Cour l'homme du peuple. L'une & l'autre de ces fonctions demandent ou un mérite recommandable, ou, pour y suppléer, un extérieur imposant. Le mérite ne se donne point, mais l'extérieur peut se prescrire ; on l'étudie, on le compose ; c'est un personnage à jouer. L'extérieur d'un Grand devroit être la décence & la dignité. La décence est une dignité négative, qui consiste à ne rien se permettre de ce qui peut avilir ou dégrader son état, & y attacher le ridicule, ou y répandre le mépris. Il s'agit de modifier les dehors de la grandeur, suivant le goût, le caractere & les mœurs des nations. Une gravité taciturne est ridicule en France ; elle l'auroit été à Athenes. Une politesse légere eût été ridicule à Lacédemone ; elle le seroit en Espagne. La popularité des Pairs d'Angleterre seroit déplacée dans les nobles Vénitiens. C'est ce que l'exemple & l'usage nous enseignent sans étude & sans réflexion. Il semble donc assez facile d'être Grand avec décence.

Mais la dignité positive, dans un Grand, est l'accord parfait de ses actions, de son langage, de sa conduite en un mot, avec la place qu'il occupe. Or cette dignité suppose le mérite, & un mérite égal au rang. C'est ce qu'on appelle *payer de sa personne*. Ainsi les premiers hommes de l'Etat devroient faire les plus grandes choses ; condition toujours pénible, souvent impossible à remplir.

Il a donc fallu suppléer à la dignité par la décoration, & cet appareil a produit son effet : le vulgaire a pris le fantôme pour la réalité ; il a confondu la personne avec la place. C'est une erreur qu'il faut lui laisser ; car l'illusion est la reine du peuple.

Mais qu'il nous soit permis de le dire : les Grands ont quelquefois les premiers à détruire cette illusion, par une hauteur imprudente.

Celui qui dans les grandeurs ne fait que représenter, devroit savoir qu'il n'éblouit pas tout le monde, & ménager du moins ses confidens, pour les engager au silence. Qu'un homme qui voit les choses en elles-mêmes, qui respecte les préjugés, & qui n'en a point, se montre à l'audience d'un Grand avec sa simplicité modeste ; que celui-ci le reçoive avec cet air de supériorité qui protege & qui humilie, le sage n'en sera ni

offensé, ni surpris : c'est une scene pour le peuple. Mais quand la foule s'est écoulée, si le Grand conserve sa gravité froide & sévere, si son maintien & son langage ne daignent pas s'humaniser, l'homme simple se retire en souriant, & en disant de l'homme superbe ce qu'on disoit du Comédien Baron : *il joue encore hors du théâtre*.

Il le dit tout bas, & il ne le dit qu'à lui-même ; car le sage est bon citoyen. Il sait que la grandeur, même fictive, exige des ménagemens : il respectera dans celui qui en abuse, ou les ayeux qui la lui ont transmise, ou le choix du Prince qui l'en a décoré, ou, quoi qu'il en soit, la constitution de l'Etat qui demande que les Grands soient en honneur, & à la Cour, & parmi le peuple.

Mais tous ceux qui ont la pénétration du sage ; n'en ont pas la modération. *Paucis imponit leviter extrinsecùs induta facies...... Tenue est mendacium : perlucet, si diligenter inspexeris.* (Sénec.) Dans un monde cultivé, sur-tout, la vanité des petits humiliée, a des yeux de lynx pour pénétrer la petitesse orgueilleuse des Grands & celui qui, en faisant sentir le poids de sa grandeur, en laisse appercevoir le vuide, peut s'assurer qu'il est de tous les hommes le plus sévérement jugé.

Un homme de mérite élevé aux grandeurs, tâche de consoler l'envie, & d'échapper à la malignité. Mais malheureusement celui qui a le moins à prétendre, est toujours celui qui exige le plus. Moins il soutient sa grandeur par lui-mème, plus il l'appésantir sur les autres. Il s'incorpore ses terres, ses équipages, ses ayeux & ses valets, & sous cet attirail, il se croit un colosse. Proposez-lui de sortir de son enveloppe, de se dépouiller de ce qui n'est pas lui; osez le distinguer de sa naissance & de sa place; c'est lui arracher la plus chere partie de son existence : réduit à lui-même, il n'est plus rien. Etonné de se voir si haut, il prétend vous inspirer le respect qu'il s'inspire à lui-même; il s'habitue avec ses valets à humilier des hommes libres; & tout le monde est peuple à ses yeux.

Asperius nihil est humili qui surgit il altum.
(Clod.)

C'est ainsi que la plûpart des Grands se trahissent & nous détrompent. Car un seul mécontent qui a leur secret, suffira pour le répandre; & leur personnage, n'est plus que ridicule, dès que l'illusion a cessé.

Qu'un Grand, qui a besoin d'en imposer à la multitude, s'observe donc avec les gens qui pen-

sent, & qu'il se dise à lui-même ce que diroient de lui ceux qu'il auroit reçus avec dédain, ou rebutés avec arrogance.

» Qui es-tu donc, pour mépriser les hommes ? » & qui t'éleve au-dessus d'eux ? Tes services, » ou tes vertus ? Mais combien d'hommes obs- » curs, plus vertueux que toi, plus laborieux, » plus utiles ? Ta naissance ? On la respecte : on » salue en toi l'ombre de tes ancêtres; mais » est-ce à l'ombre à s'enorgueillir des hommages » rendus au corps ? Tu aurois lieu de te glori- » fier, si l'on donnoit ton nom à tes aïeux, » comme on donnoit au pere de Caton le nom » de fils, *la lumiere de Rome.* (Cic. off.) Mais » quel orgueil peut t'inspirer un nom qui ne te » doit rien, & que tu ne dois qu'au hasard ? La » naissance excite l'émulation dans les grandes » ames, & l'orgueil dans les petites. Ecoute des » hommes qui pensoient noblement, & qui sça- » voient apprécier les hommes. *Point de Rois » qui n'ayent eu pour aïeux des esclaves; point » d'esclaves qui n'ayent eu des Rois pour aïeux* » (Plat.) *Personne n'est né pour notre gloire : » ce qui fut avant nous n'est point à nous.* » (Sénec.) Consulte-toi, rentre en toi-même : » *Nudum inspice, animum intuere, qualis » quantusque sit, alieno an suo magnus.* » (Idem) ».

Il n'y a que la véritable grandeur, nous dira-t-on, qui puiſſe ſoutenir cette épreuve ; la grandeur factice n'eſt impoſante que par ſes dehors. Hé bien, qu'elle ait un cortege faſtueux, & des mœurs ſimples : ce qu'elle aura de dominant ſera de l'état, non de la perſonne. Mais un Grand dont le faſte eſt dans l'ame, nous inſulte corps à corps.

C'eſt l'homme qui dit à l'homme, *Tu rampes au-deſſous de moi* : ce n'eſt pas du haut de ſon rang, c'eſt du haut de ſon orgueil qu'il nous regarde & nous mépriſe.

Mais ne faut-il pas un mérite ſupérieur, pour conſerver des mœurs ſimples dans un rang élevé ? Cela peut être & cela prouve qu'il eſt très-difficile d'occuper décemment les grandeurs ſans les remplir, & de n'être pas ridicule par-tout où l'on eſt déplacé.

Un grand, lorſqu'il eſt un grand homme, n'a recours ni à cette hauteur humiliante qui eſt le ſinge de la dignité, ni à ce faſte impoſant qui eſt le fantôme de la gloire, & qui ruine la haute Nobleſſe par la contagion de l'exemple & l'émulation de la vanité.

Aux yeux du peuple, aux yeux du ſage, aux yeux de l'envie elle-même, il n'a qu'à ſe montrer tel qu'il eſt. Le reſpect le dévance, la vé-

nération l'environne ; sa vertu le couvre tout entier : elle est son cortege & sa pompe. Sa grandeur a beau se ramasser en lui-même, & se dérober à nos hommages ; nos hommages vont la chercher (*a*). Mais qu'il faut avoir un sentiment noble & pur de la véritable grandeur, pour ne pas craindre de l'avilir en la dépouillant de tout ce qui lui est étranger ! Qui d'entre les Grands de notre âge, voudroit être surpris, comme Fabrice par les Ambassadeurs de Pyrrhus, faisant cuire ses légumes.

(*a*) *Voyez* la Bruyere. Du mérite personnel.

Fin du troisieme & dernier Tome.



ADDITION

A la Note de la page 175.

SUarès & presque tous les Auteurs de son temps, enseignent que la connoissance implicite des vérités mystérieuses de la religion chrétienne suffit pour le salut, aux personnes qui sont dans l'impossibilité de les connoître distinctement ; qu'il suffit, dans ce cas, de connoître & de croire d'une véritable foi *l'existence de Dieu & sa providence*, *& d'observer fidélement la Loi naturelle.*

Ce sentiment n'a jamais été condamné par l'Eglise ; & les Auteurs qui le combattent, comme Sylvius, Haber, &c. ne le rejettent que comme moins probable.

Innocent XI, & le Clergé de France, dans l'assemblée de 1700, n'ont donné aucune atteinte à ce sentiment de Suarès. La plus saine partie des Théologiens s'accordent à dire que les Infidèles, dont l'erreur est de bonne foi, peuvent, avec des graces surnaturelles que Dieu leur accorde, observer la Loi naturelle ; & que s'ils le font, Dieu ne permettra jamais qu'ils meurent sans la connoissance des vérités nécessaires au salut.

S. Thomas, dans son Commentaire sur le Livre des Sentences, se propose la difficulté des Incrédules :

Nullus damnatur in hoc quod vitare non potest : sed aliquis natus in silvis, vel inter Infideles, non potest

distinctè de fidei articulis cognitionem habere : ergo non damnatur ; & tamen non habet fidem explicitam : ergo videtur quod explicatio fidei non sit de necessitate salutis. Voici sa réponse. *In eis quæ sunt necessaria ad salutem, numquam Deus homini quærenti suam salutem deest, vel defuit, nisi ex culpâ suâ remaneat : unde explicatio eorum quæ sunt de necessitate salutis, vel divinitùs homini provideretur per prædicationem fidei, sicut patet de Cornelio ; vel per revelationem (intimam), quâ suppositâ, in potestate est liberi arbitrii ut in actum fidei erumpat.* Distinct. 25, quest. 2. art. 1.

74750508

